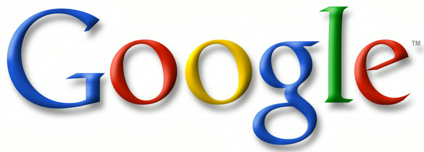
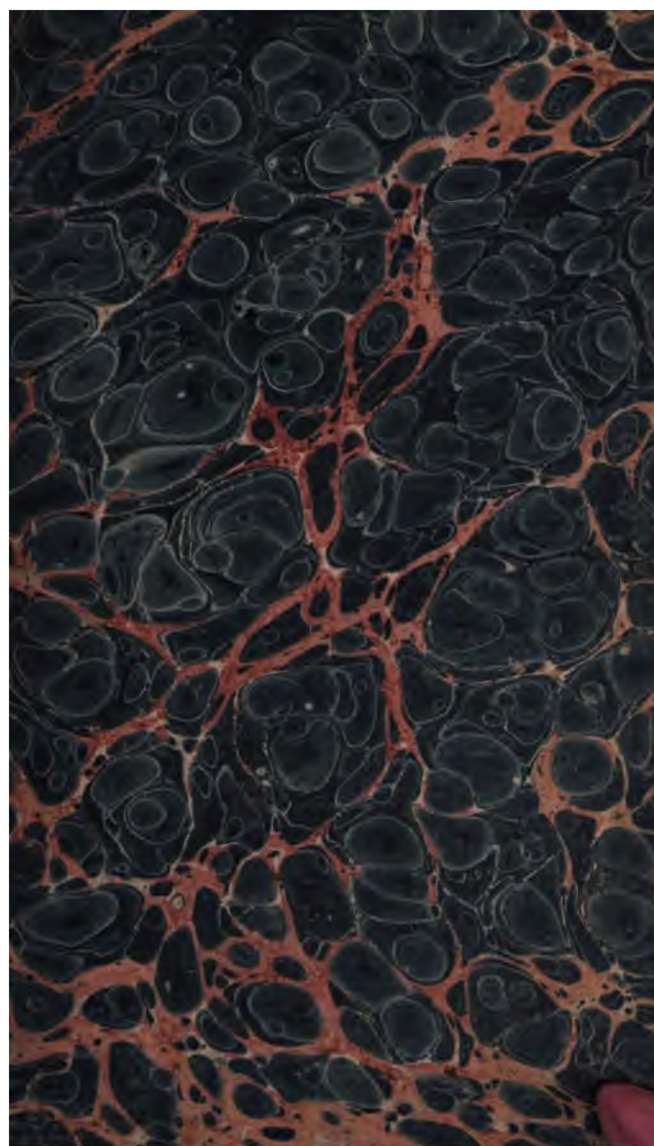





SE TAIRE ET FAIRE



LE CITATEUR.

TOME I.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.

LE
CITATEUR.

PAR

Charles Antoine Guillaume Pigault de l'Epinoy,
called **PIGAULT-LEBRUN.**

Notre crédulité fait toute leur science.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome premier.

PARIS,
GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,
PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,
Rue Mazarine, n. 34, F.-S.-G.
1832.

[illegible]

[illegible] les [illegible]

suite. les [illegible]

Le lord [illegible]

lord Shaftesbury [illegible]

lauton, [illegible]

le docteur Tindal, Collins, Wolston, Warburton, le lord Bolingbrooke, Chubb et quelques autres, ont écrit sérieusement ou plaisamment, et toujours ouvertement, contre les superstitions de leur pays, et on ne les a point persécutés, parce que les Anglais sont tolérans, ce qui est incontestablement un vice d'hérétique; mais enfin les Anglais sont comme cela. Ils souffrent qu'on écrive, comme ils trouvent fort bon qu'un curé fasse ses prônes, et que les amateurs aillent l'entendre.

En France, où l'on se pique d'être poli, on persécuta Desper-

riers pour un mauvais petit livre intitulé : *Cymbalum mundi*. Théophile fut brûlé en effigie, non pour avoir fait des vers assez hardis et assez médiocres, mais parce qu'il était mal avec les jésuites. Desbarreaux et Lamothe-le-Vayer furent désignés au peuple comme des athées, et on sait bien qu'il est louable de tuer un athée : ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre. Fontenelle fut persécuté par Le Tellier, confesseur de Louis XIV, à cause de son *Histoire des Oracles*; et un ministre, M. d'Argenson, qui aimait les gens d'esprit, sauva Fontenelle de la fureur jésuitique.

Bayle eut autant d'ennemis qu'il y avait de moines et de prêtres catholiques : heureusement pour lui, il écrivait en Hollande. Barbeyrac fut persécuté à cause de la belle préface dont il orna sa traduction de Puffendorf. Descartes avait été obligé de s'expatrier.

Il est vrai que mademoiselle Huber, Messier, Boullainvilliers, Dumarsais, Lamétrie, Boulanger, Fréret, Mirabaud, Montesquieu, Helvétius, Rousseau, Voltaire, en furent la plupart quittes pour voir brûler leurs œuvres par la main du bourreau, moyen le plus sûr de donner de la répu-

tation à un ouvrage, et d'en multiplier les éditions.

Pourquoi nos petits abbés sont-ils quelquefois si mauvais joueurs? pourquoi persécutent-ils? J'en trouve deux raisons : la première, c'est que leurs dogmes, leurs cérémonies, sont chargés de puérilités, d'inepties, et que, plus on prête au ridicule, moins on entend la plaisanterie. La seconde, c'est que ces messieurs, ne tenant par aucun lien à la société, forment un État dans l'État, marchent de concert, et sans relâche, vers leur but, qui est, disent les méchans, la domination universelle; et il est tout simple qu'ils

écrasent, en passant, les hommes qui veulent ralentir leur marche, ou les faire rétrograder.

Quand c'est un homme ferme qui gouverne, il faut bien s'arrêter et attendre; mais aussi, quand un confesseur peut s'emparer de l'autorité, comme on lève la tête, comme on parle haut, comme on opprime, le tout à la plus grande gloire de Dieu!

L'auteur du *Système de la Nature*, qui ne rit jamais, dit, *tome deuxième, page* 320 : Alors celui qui attaque les préjugés reçus, qui démasque l'idole qu'on encense, est aussitôt un athée. Au mot athée, le superstitieux

frissonne, le déiste lui-même s'alarme, le prêtre entre en fureur, la tyrannie prépare ses bûchers, et le vulgaire applaudit au supplice.

Il est assez singulier que le clergé, malgré son union intime en principes et en conduite, ait eu quelquefois de faux frères. Le livre de Rabelais, curé de Meudon, est une satire sanglante contre le pape et l'Église. Il vécut et mourut tranquille : à la vérité, on le regardait comme un fou.

Meslier, curé d'Étrépigny, près Rocroi, laissa trois gros volumes contre la religion, qu'il avait enseignée toute sa vie. Il

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.

LE

CITATEUR.

PAR

Charles Antoine Guillaume Pigault de l'Epinoy,
called PIGAULT-LEBRUN.

Notre crédulité fait toute leur science.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome premier.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

Rue Mazarine, n. 34, F.-S.-G.

1832.

Ici il se tut pour l'honneur du corps, et il s'efforça d'étouffer les bruits populaires. Pour écrire, pour parler impunément contre ces messieurs, il faut être de la robe.

Mais pourquoi écrire contre eux? ah! le voici : ils relèvent avec aigreur une plaisanterie jetée au hasard; ils répondent grossièrement, ils vont jusqu'à l'injure. Je ne me fâche jamais, moi, je plaisante toujours; mais je plaisanterai tant qu'ils ne pourront répondre à tout.

Allons, mes bons amis, le gant est jeté. Je me fais théologien, car je vais parler de vos

dieux ; je me fais compilateur ; car je citerai toutes mes autorités ; et des autorités telles que l'habitué de paroisse le plus versé dans les Écritures n'osera attaquer une seule de mes citations.

« Monsieur, il est affreux d'écrire contre la religion de son » pays. — Mon cher abbé, ce que » je puis faire de plus louable, c'est » d'imiter les premiers chrétiens, » toujours proposés comme des » modèles. Or, les premiers chré» tiens ont abandonné la religion » de leurs pères, car sans cela il » n'y aurait pas eu de christia» nisme, et je n'approche d'eux » que de très-loin en m'amusant

» un peu de vos jongleries. Les
» premiers chrétiens ont écrit
» contre la religion de l'empire,
» et contre celle des juifs, qui
» était bien celle de leurs pères.
» Leurs attaques multipliées sont
» répandues dans leurs saints ou-
» vrages, qu'ils ont fort bien fait
» de nous laisser, car nous n'au-
» rions qu'une religion de tradi-
» tion, et voyez où nous en se-
» rions, nous qui ne pouvons
» nous entendre, aidés de livres
» dictés par Dieu même. —
» Monsieur l'auteur, vous ne sa-
» vez ce que vous dites. — Mon-
» sieur l'abbé, vous êtes trop poli.
» — Les premiers chrétiens ont

» abandonné sans doute la reli-
» gion de leurs pères ; mais cette
» religion ne valait rien. — J'en
» conviens, monsieur l'abbé ;
» mais la vôtre ne vaut pas mieux.
» Je vous le prouverai ; mais vous
» n'en conviendrez pas. — Cor-
» bleu ! monsieur, si on eût brûlé
» vifs deux ou trois écrivains,
» vous vous tiendriez tranquille.
» — Doux abbé, l'Église abhorre
» le sang. — Oui, celui des fidè-
» les..... — C'est fort bien expli-
» quer le texte. — Mais les incré-
» dules, les philosophes ! — Hé !
» mon cher ami, quel mal ont donc
» fait ces incrédules et ces philoso-
» phes ? ont-ils prêché les croisa-

» des? ont-ils organisé la Saint-
» Barthélemi? Je ne vois dans l'his-
» toire aucun exemple de meur-
» tres, d'empoisonnemens, de ré-
» volutions causés par des incré-
» dules ou des philosophes. — Ah!
» vous ne voyez pas que des phi-
» losophes aient fait des révolu-
» tions, aveugle que vous êtes? et
» les horreurs de la nôtre n'ont-
» elles pas été préparées, ame-
» nées, consommées par Voltaire,
» Rousseau, Mirabeau, et autres
» de la même troupe? — Il est
» constant, mon cher abbé, que
» les *septembriseurs* et les gre-
» dins de ces faubourgs, si mal-
» heureusement célèbres, avaient

» lu et commenté Rousseau et
» Voltaire. — Je ne suis pas d'hu-
» meur à plaisanter, monsieur !
» et les meneurs de ces gens-là
» avaient-ils lu ou non? — Je
» n'en sais rien, l'abbé, mais je
» sais qu'il y a des gens disposés,
» dans tous les temps, à s'emparer
» du bien d'autrui, et Voltaire et
» les autres ne conseillent pas
» cela. — Je sais que lorsque ces
» voleurs ont besoin de se faire
» un parti, ils ne courent pas les
» faubourgs un Voltaire à la
» main, mais avec de l'argent
» dans leur poche, et ils disent
» aux ouvriers : Que vous êtes
» bons de travailler pour les ri-

» ches! doit-il y en avoir dans un
» État bien gouverné? venez par-
» tager avec eux ce qu'ils ont,
» et, pour être féroces sans re-
» mords, allez noyer votre cons-
» cience dans l'eau-de-vie, et
» soyez prêts à telle heure. Voilà,
» mon cher ami, le code des bri-
» gands : ce n'est pas celui des
» philosophes. — Je ne sais que
» vous répondre... vous êtes un
» athée. — Vous êtes char-
» mant. »

LE

CITATEUR*.

CHAPITRE PREMIER.

Dussent tous les abbés nés et à naître se fâcher, il est constant que leur édifice religieux est un habit d'arlequin, un assemblage de pièces dont les nuances disparates choquent l'œil, comme l'ensemble blesse la raison.

La raison! pardon si je me suis servi

* Je sais, mon cher Geoffroy, qu'on dit *citer*, *citations*, et que *citateur* n'est pas français; mais je puis, comme vous, avoir mes licences, même celles de la méchanceté, et j'en vais user un peu.

de ce mot; il faut renoncer à la chose pour vous croire. Vous conviendrez qu'il est assez drôle qu'il faille, de votre aveu, être imbécille pour être chrétien; mais puisque cela est ainsi, j'humilie ma raison. C'est vous et les vôtres seulement que je veux vous opposer.

Je vous l'ai déjà dit, je ris de tout, et je n'approfondis rien; cela me fatiguerait, et ennuierait le lecteur. Je laisse la profondeur à Fréret, et le galimatias à saint Thomas, l'ange de l'école. Je vais courir, mon grelot à la main, à travers vos contradictions, vos niaiseries, et en courant, et en riant, je tâcherai d'être méthodique.

Vous méprisez les païens, et je vous approuve. Les Caton, les Tite, les Antonin, les Sénèque, n'étaient que des polissons. Les sages de la Grèce,

leurs devanciers, ceux de la Chaldée, de l'Égypte, de l'Inde, plus anciens encore, ne valent pas mieux : aussi sont-ils damnés de votre façon. Voyons cependant quels sont les morceaux de votre habit d'arlequin que vous n'avez pas dédaigné leur dérober. Je crains bien qu'il ne vous reste, à peu près, que la batte; mais du moins vous en servez-vous vigoureusement!

Commençons par Moïse, le type par excellence des religions juive et chrétienne.

Les anciens poëtes font naître le premier Bacchus en Égypte; c'est là que Moïse est né. Bacchus est exposé sur le Nil, Moïse aussi. Bacchus est enlevé sur une montagne d'Arabie nommée *Nisa*, Moïse séjourne sur une montagne d'Arabie nommée *Sinaï*. Une déesse ordonne à Bacchus d'aller

détruire une nation barbare, Moïse reçoit la même mission du Seigneur. Bacchus passe la mer Rouge à pied sec, Moïse aussi. Le fleuve Oronte suspend son cours en faveur de Bacchus; le Jourdain s'arrête, mais en faveur de Josué. Baechus commande au soleil de s'arrêter, il s'arrête, et Josué opère le même prodige. Deux rayons lumineux sortent de la tête de Bacchus; ils sortent aussi de celle de Moïse, et ce sont ces rayons que les enfans et les cusinières prennent pour des cornes. Bacchus fait jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse; Moïse fait jaillir de l'eau d'un rocher en le frappant de sa baguette.

Vous conviendrez, révérends pères en Dieu, que la ressemblance est forte, et vous ne nierez pas, si vous avez lu, que le premier Bacchus ne soit très-

antérieur à Moïse. Passons à la création.

Avouez, sans vous faire tirer l'oreille, que les jours de la création sont les six temps des Phénitiens, des Chaldéens, des Indiens, que le premier Zoroastre appelle les *six gambahars*, si célèbres chez les Perses.

Votre Adam est encore l'Adimo de l'Ezourvéidam. Votre paradis terrestre est le jardin d'Eden à Saana, dans l'Arabie heureuse. Le jardin des Hespérides était gardé par un dragon ailé; le paradis terrestre est gardé par un chérubin.

Le dieu des Indiens ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé éternelle. L'homme mit la drogue sur son âne; l'âne eut soif; le serpent lui indiqua une fontaine; et pendant que l'âne bu-

vait, le serpent vola la drogue. C'est aussi un serpent qui tente Ève, un serpent qui parle et qui cause la chute du premier homme.

Vous avez un déluge, et les anciens avaient le leur. Vous avez sauvé Noé et sa famille; ils avaient sauvé Deucalion et Pyrrha.

Abraham sacrifiant son fils, Jephté immolant sa fille, sont des copies d'Idoménée et d'Agamemnon.

Madame Putiphar, amoureuse de Joseph, qui lui résiste, est un réchauffé de Phèdre et d'Hippolyte, de Bellérophon et de Sténobie.

Hercule purge la terre des brigands qui la désolent; il délivre Alceste des enfers; il fait, en une nuit, cinquante garçons à cinquante vierges: ces prodiges-là valent bien la peine qu'on en parle. L'Hercule juif, Samson, tue,

avec une mâchoire d'âne, mille Philistins. Il prend trois cents renards, comme il eût pris des pigeons dans un colombier; il leur met le feu au cul, et les lâche dans les champs des Philistins : c'est petit, c'est pauvre!

Téréras avait un cheveu d'or, et Nisus un cheveu de pourpre, d'où dépendaient leur vie et le salut de l'empire : il était tout simple de mettre la force de Samson dans ses cheveux.

Hercule file aux pieds d'Omphale; Samson a la faiblesse de découvrir son secret à Dalila, et cette fin si conforme prouve assez que le Samson est une plate copie d'Hercule.

Vous avez imité les anciens jusque dans leurs infamies.

Plutarque et Pindare disent tous deux qu'on présentait des femmes au bouc consacré, et les juifs durent,

sous Jéroboam, des prêtres pour le service des boucs (liv. II, *Paralip.*, chap. XI, v. 15). Les dames juives ne manquèrent pas de se passionner pour ses animaux : encore de petites Pasiphaë. *Le Lévitique*, chap. XVIII, v. 7, réprime cet emportement, et défend de sacrifier aux velus avec lesquels on a forniqué. *Le Lévitique* permet donc de sacrifier aux autres, ce qui n'est pas du tout conforme à la loi de Moyse. Au chap. XX, v. 15 et 16, il ordonne la mort du coupable et de l'animal.

En dépit du *Lévitique*, certains bergers chrétiens des Alpes épousent encore leurs chèvres.

Élie, son char de feu et ses chevaux enflammés, ressemblent fort à Apollon conduisant ses coursiers, auxquels l'Aurore, aux doigts de rose, ouvre les portes de l'Orient. L'image

païenne est plus riante; voilà toute la différence.

« Arrangez-vous avec les juifs com-
» me vous l'entendrez, me dit mon
» abbé en grondant. Je ne tiens à leurs
» livres qu'autant qu'ils appuient les
» nôtres. — Mais, mon cher abbé, les
» chrétiens et les juifs ont puisé à la
» même source. — Quoi, monsieur?...
» — Oui, monsieur, et vous avez beau
» froncer le sourcil, je continue. »

Foë, dieu chinois, est né d'une vierge fécondée par un rayon du soleil; le Christ est né d'une vierge fécondée par le Saint-Esprit.

Xaca, Brama, Sammonocodom, se sont incarnés. Vitsnou s'est incarné cinq cents fois; le Christ ne s'est incarné qu'une : c'est bien peu, vous en conviendrez.

Vous êtes fier de votre révélation,

et vous avez raison : c'est quelque chose de bien beau qu'une religion révélée par Dieu même ! C'est dommage que l'Indien ait dit avant vous que Brama était venu lui révéler le culte qui lui plaisait, que le Scandinave en ait dit autant du redoutable Odin, et le Péruvien de Manco-Capac.

« L'Indien, le Scandinave et le Pé-
» ruvien en ont menti : entendez-vous,
» monsieur ? Ce n'est pas à des gens
» de cette espèce que Dieu daigne se
» révéler. — Ils en disent autant de
» vous, monsieur, et je crois que vous
» vous rendez mutuellement justice.
» Mais possédez-vous, l'abbé, vous
» n'êtes pas au bout. »

Les Perses avaient des péris, les Grecs leurs démonoï ; les Hébreux avaient des malakim, et nous avons des anges. Chacun de nous même a le

sien, chargé de veiller exclusivement sur lui et de l'empêcher de faillir. Malheureusement ces anges perdent leur temps, le diable est plus fin qu'eux. Mais aussi pourquoi aller prendre des anges chez les païens? Daniel et Tobie sont les premiers qui en parlent, pendant la captivité en Chaldée, et les savans assurent que Raphaël, Gabriel, Michel, sont des noms chaldéens.

A propos du diable, savez-vous que Dieu ni le diable ne vous appartiennent. Ce sont le bon et le mauvais principe, admis jadis en Égypte et dans tout l'Orient; ce sont Osiris et Typhon, Oromase et Arimane.

Non-seulement vous prenez de tous les côtés, mais vous avez la maladresse de gâter tout ce que vous vous appropriez. Chez les juifs, comme chez vous, le mauvais principe est plus fort que

le bon; il s'en moque et le turlupine. Dans l'*Ancien Testament*, le bon principe donne un mari à Sara, fille de Rachel; crac, le mauvais principe tord le cou à ce pauvre mari, qui n'est pour rien dans les démêlés de Dieu avec le diable. Le bon principe, qui n'est pas malin, ne voit pas d'autres moyen de réparer l'espièglerie brutale de son adversaire que de donner un second mari à la belle Sara, et le second a le sort du premier. Un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième mari sont étranglés comme les autres : c'était une place meurtrière que cette belle Sara ! . . . .

Le bon principe était à bout. Mais un ange vient apprendre au jeune Tobie que la fumée du cœur grillé de certain poisson avait la vertu de chasser le mauvais principe. Il est assez drôle

que cet ange en sût plus que le bon Dieu, ou que si le bon Dieu en savait autant que l'ange, il n'eût pas donné sa recette au second mari de la belle Sara : c'était bien assez d'avoir été attrapé une fois.

Le foie de ce poisson avait aussi la vertu de rendre la vue aux aveugles, et Tobie, qui nous conte très-longuement son histoire, ne nous nomme pas ce poisson-là, ne nous en donne pas la description! Pline, Buffon, Lacépède n'y eussent pas manqué. Ce n'est pas que le cœur soit bien à regretter, depuis long-temps le diable n'étrangle plus personne; mais au moins le foie, pour les Quinze-Vingts, et pour ceux qui, sans être aveugles, voient tout de travers, comme l'abbé Geoffroy.

Dans le *Nouveau-Testament*, le mau-

vais principe mène le bon bien plus vertement encore. L'Évangile ne dit pas que Jésus alla de son gré sur la haute montagne d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre; il dit positivement que Satan l'y porta: voilà donc le diable qui emporte le bon Dieu. Vous conviendrez que c'est un peu fort.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que Jésus ressuscité est l'Adonis de Phénicie, l'Osiris d'Égypte, l'Atis de Phrygie.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que Timée de Locres, beaucoup plus ancien que vos Évangiles, dans son *Ame du Monde*, parle du premier verbe, du verbe proféré et de l'esprit du monde. La trinité de Timée ne fit pas fortune : on ne trouve pas toujours des hommes disposés à croire que

trois ne font qu'un. Platon, qui rêve creux très-souvent, ressuscita la trinité de Timée et l'arrangea à sa manière. C'est de son école que les juifs d'Alexandrie prirent cette trinité qu'ils arrangèrent ou dérangèrent encore, et c'est de ces juifs que vous avez pris la vôtre. J'en suis fâché, mais votre trinité ne vous appartient pas plus que le reste.

Vos sacremens, dont vous faites tant de cas, à qui vous attribuez tant de vertu, sont encore des lambeaux du paganisme, cousus tant bien que le reste.

Les principaux, sans doute, sont le baptême, qui lave l'enfant nouveau-né du péché qu'il n'a pas commis, et la pénitence, qui réconcilie le pécheur avec le bon principe. Il était assez simple que les hommes, qui ne se conduisent que par les sens, parce

qu'ils ne peuvent avoir d'autre règle, imaginassent que ce qui lavait le corps lavait aussi l'âme. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Égypte, où les pécheurs se plongeaient jusqu'à satiété. Dans les mystères de Mythras, les initiés étaient régénérés par l'immersion. Ce Mythras était aussi une espèce de Christ, un médiateur entre l'homme et Dieu. Les Indiens, de temps immémorial, se sont purifiés dans le Gange. . . .

La confession, assez nouvelle parmi vous, est aussi ancienne que les purifications du Gange. On se confessait dans les mystères d'Isis, d'Orphée, de Cérès-Éleusine. C'est de là que les juifs avaient pris leur confession, car ils en usaient aussi, et si vous en doutez, voyez leur *Mishna*, tomes II et IV, pages 394 et 134. . . .

Vous avez eu vos initiés, à l'exemple de ceux qui pratiquaient ces mystères. Ceux qui chez vous prétendaient à l'initiation, s'appelaient *Catécumènes.* Ils étaient initiés par le baptême.

Votre prédestination est le fatalisme des Grecs.

Votre eau bénite est l'eau lustrale des Romains.

Le Tartare et l'Élysée sont évidemment l'original de votre enfer et de votre paradis, car vous savez, ou vous ne savez pas, que paradis veut dire *jardin.*

En dérobant la chose, vous avez la maladresse de conserver les noms. Un filou vole un mouchoir; il se hâte d'en ôter la marque.

Platon divise les âmes en trois classes : les pures, les curables, les in-

curables. Vous avez adopté cette division, et vous avez logé les âmes *guérissables* en purgatoire.

Une superbe institution, par exemple, c'est celle où on invitait les hommes à fuir leur famille, à renoncer aux affections innocentes du cœur, à s'enfermer dans un cloître, à y vivre de pain et de légumes, à passer les jours en prières, et à se donner la discipline. Ces pieux cénobites jouissaient d'une considération, d'un respect universel, qu'ils remplissent ou non les obligations qu'ils s'étaient imposées. Il n'y a pas trente ans qu'un récolet ignorant, crasseux et ivrogne, était un demi-dieu en Artois : il est vrai qu'on est pas mal bête dans ce pays-là.

Hé bien! mon cher abbé, les mortifications, les macérations de nos

trapistes et de nos carmélites sont des jeux d'enfans auprès de celles des faquirs indiens. Ils vont nus, se font fesser par les rues, pour obtenir la rémission des péchés de leurs compatriotes. Ils se passent, en signe de chasteté, un gros anneau de fer dans le prépuce, et les femmes viennent dévotement le baiser. Je ne crois pas qu'aucun de nos prêtres, très-chastes sans doute, puisqu'ils renoncent au mariage, se soit jamais *infibulé*, et je suis sûr que, s'ils se font baiser le prépuce, ce n'est pas en public.

« Monsieur, monsieur, il n'est pas
» démontré que les anneaux de fer
» de vos faquirs indiens soient plus
» anciens que nos pères du désert.—
» A la bonne heure, mon cher abbé. »

Mais nos moines chrétiens et nos faquirs sont d'hier, en comparaison

des prêtres de Syrie, des prêtres d'Isis, des prêtres de Dodone, des prêtres de Bellone, des prêtres de Cybèle. Or, savez-vous ce que faisaient ces braves gens-là ? ils se fouettaient à certains jours, ils s'estropiaient, ils se hachaient, à coups de sabre, ils faisaient ruisseler leur sang sous les verges. Les prêtres de Cybèle allaient plus loin, ils se faisaient eunuques. Vos moines sont en petit les singes de ces prêtres-là.

Les anciens avaient des sibylles, des oracles, des augures; les Juifs avaient des magiciens, des évocations; les chrétiens, qui imitent tout, ont voulu avoir des sorciers, espèce crapuleuse qui n'a de crédit que parmi la crapule. Malgré le mépris où ils sont tombés, l'Église se donne toujours la peine de les exorciser en masse; mais on ne les brûle pas. Elle serait longue la liste de ceux

qu'on a brûlés, et qui n'étaient pas plus sorciers que leurs juges.

Aux sorciers ont succédé les vampires, non au quinzième, au seizième siècle, mais sous le règne de Louis XV. Ces vampires étaient des morts qui sortaient la nuit de leurs cerceuils, pour aller sucer le sang des vivans endormis, et qui retournaient ensuite dans leurs cimetières. Les vivans maigrissaient, les morts engraissaient. On exhumait le vampire, on lui enfonçait un pieu dans cœur; il jetait un grand cri, et restait dans sa fosse.

On a sur ces vampires des procès-verbaux très-curieux, et le bénédictin Calmet, qui vivait encore il y a trente ans, a écrit très-sérieusement leur histoires. Si vous voulez savoir la vérité, lisez les *Lettres juives*.

Les vampires passèrent comme les

sorciers; mais aux vampires a succédé un animal qui tient une conduite opposée à la leur. Il va dans les cimetières, il ouvre les tombeaux, il ronge les os des morts, et, en dévorant ces lambeaux pourris, il leur vomit des injures : cet animal s'appelle *le Geoffroy*.

Mon abbé était tout étourdi de voir tomber, l'une après l'autre, les pièces de l'habit d'arlequin. Il était rouge de colère, parce qu'on se fâche toujours quand on n'a rien de bon à répondre. Il leva la main, et la remit dans sa poche, parce qu'il vit que je n'étais pas disposé à tendre l'autre joue, dans le cas où il toucherait la première. Il fit deux ou trois tours par la chambre, se remit un peu, et me dit avec assez de tranquillité : « Au moins, monsieur,
» vous conviendrez que la morale de
» l'Évangile est la plus belle qu'on ait

» enseignée aux hommes, et que rien » n'est sublime comme la loi qui prescrit le pardon des injures et le précepte qui dit : Ne fais pas aux autres » ce que tu ne voudrais pas qu'on te » fît. »

» Je conviens de cela de tout mon » cœur. J'observe seulement.... — Pas » d'observation. — Si fait, l'abbé, si » fait. J'observe qu'un législateur qui » viendrait nous dire étrangle ton » père, empoisonne ta femme, poignarde ton fils, se ferait pendre, ou » mettre à l'hôpital des fous. — Je respire. J'ai cru que vous alliez encore » me trouver la morale de l'Évangile » dans les anciens.. — Pas précisément » la même, mon cher abbé, mais quelque chose de mieux. »

Jésus prescrit le pardon des injures. Pythagore avait dit long-temps avant

lui : « Ne vous vengez de vos ennemis qu'en travaillant à en faire des amis. »

Jésus a dit : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, » et Zoroastre avait dit avant lui : « Fais ce que tu veux qu'on te fasse. Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire. » Confutzée dit : « Oublie les injures, et ne te souviens que des bienfaits. » Sammonocodon dit : « Ne parlez que de justice, et ne travaillez que pour elle. Sénèque dit : « Voulez-vous avoir Dieu propice? soyez juste : on l'honore assez quand on l'imite. »

Je citerais bien aussi quelques passages du Koran ; mais je suis chronologiste, et je sais que Mahomet est postérieur à Jésus.

« Que nous laisserez-vous, mon- » sieur, que nous laisserez-vous ? s'é-

» cria l'abbé, en sautant au plafond.—
» L'Eucharistie toute entière, mon cher
» docteur; celle-là est bien à vous.
» Vous êtes en effet les seuls qui ayiez
» imaginé que vous pouviez manger
» votre dieu, que vous resserrez l'in-
» fini dans votre estomac, que vous le
» digérez, que vous le rendez. Cicéron,
» *de Divinatione, lib.* II, dit : Les
» hommes ont épuisé toutes les épou-
» vantables démences dont ils sont ca-
» pables; ils n'ont plus qu'un pas à
» faire, c'est de manger le Dieu qu'ils
» adorent. » Et la prophétie de Cicéron
est beaucoup plus claire que celle de
tous les prophètes juifs : il vous était
réservé de l'accomplir.

« Mais, monsieur, Jésus a dit : Ceci
» est mon corps, ceci est mon sang.
» Voilà qui est positif, je crois. — S'il
» a dit cela, l'abbé, il n'a pas pu le dire

» qu'emblématiquement, car son corps
» était tout entier quand il a dit cela.
» Le pain et le vin n'étaient donc pas
» lui? à moins que vous ne lui donniez
» deux natures humaines, ce à quoi
» vos devanciers n'ont pas pensé, et ce
» qui est le seul moyen de vous tirer
» d'affaire. Essayez, docteur, de cette
» interprétation-là. Un miracle de plus,
» un miracle de moins, qu'importe ? »
Un sage de l'antiquité a dit : « Dieu est un cercle dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. » Petits ergoteurs chrétiens, quand vous aurez des idées comme celle-là, on vous permettra de parler.

CHAPITRE II.

Nous avons marqué les pièces de l'habit d'arlequin que nous avons reconnues, et il y en a beaucoup. Nous avons trouvé les Chaldéens sur un bras, les Égyptiens sur l'autre, les Phéniciens sur l'estomac, les Indiens sur l'omoplate, les Syriens sur l'os pubis, les Grecs sur une cuisse, les Romains sur une jambe. Voyons maintenant quel usage on a fait de ces larcins innocens : jugeons l'ensemble de l'habit.

[illegible] vres juifs sont incontestable-
[illegible] de la religion chrétienne,
[illegible] é, parce que les
[illegible] Jésus,

parce que Jésus descend en ligne directe de David, l'homme selon le cœur de Dieu, malgré ses peccadilles; parce que Jésus naquit juif, et se soumit aux cérémonies juives, et voilà pourquoi nous ne sommes plus juifs, voilà pourquoi nous brûlons les juifs. Voyons, au reste, ces livres fameux, et, comme Petit-Jean des *Plaideurs*, commençons par le commencement.

Les raisonneurs observent qu'il n'y a pas de succession dans Dieu; que ce qu'il a voulu dans un temps, il l'a voulu toujours; que vouloir et faire étant pour lui la même chose, le monde est éternel comme lui; mais ces raisonneurs déraisonnent, parce que *la Genèse* prouve que Dieu a été des milliards de siècles dans l'inaction, et qu'enfin il s'avisa de la création, comme un marchand de la rue Saint-Denis pro-

pose inopinément une partie de Saint-Cloud ou de boulevard ; système qui donne de Dieu une idée bien plus précise que celle des raisonneurs, qui voient tout en grand et en masse, tandis que Moïse nous apprend que Dieu a tout vu en petit, qu'il a fait, qu'il a défait, et que, de son aveu, il n'a rien fait de bon. Les raisonneurs prétendent que si on voulait tourner Dieu en ridicule, on ne le peindrait pas autrement que l'a fait l'auteur de *la Genèse*; mais, encore une fois, les raisonneurs ont tort. . . . .

« C'est cependant ce que vous de-» vriez examiner, me dit un de ces mes-» sieurs. Le sage discute avant de pro-» noncer. — Hélas ! mon cher mon-» sieur, je ne suis pas un sage : n'im-» porte, examinons. » . . . .

L'éduction du néant absolu est une

invention assez moderne. Le texte hébreu dit *barah*, et un rabbin de mes amis m'apprend, car je ne sais pas l'hébreu, que ce mot signifie *arranger*, *disposer*. Ce qui me fait croire que mon rabbin pourrait bien avoir raison, c'est que, dans la version latine, on a traduit *barah* par le mot *formavit*, qui veut dire *arranger*, *disposer*, et qui suppose la matière éternelle. Dans la traduction française, on a traduit *formavit* par le mot *créa*, ce qui ne veut pas du tout dire la même chose. *Ex nihilo nihil*, dit un vieil adage; mais comme la toute-puissance de Dieu est démontrée, il peut avoir tout fait de rien.

La Sorbonne, qui aime beaucoup les détails dans lesquels elle eût pu se dispenser d'entrer, nous donne de cette puissance l'idée la plus noble, en

nous apprenant que Dieu peut faire qu'un bâton n'ait pas deux bouts. (*Histoire de l'Université*, par Duboullay.)
« Et moi aussi, dit le raisonneur, je » peux faire qu'un bâton n'ait pas deux » bouts ; je n'ai qu'à le ployer en cer» ceau. — Mais ce ne sera plus un bâ» ton. — Mais la Sorbonne ne dit pas » que le bâton qui n'aura qu'un bout, » ou qui n'en aura plus, continuera » d'être un bâton. »

Au reste, que Dieu ait créé ou arrangé la matière, voilà notre petit globe lancé dans l'espace. Je dis notre petit globe, parce que Mars, Vénus, Jupiter, Saturne, le Soleil et les Étoiles fixes ne furent faits qu'une autre fois. A la vérité, je n'entends pas trop comment ce petit globe se maintient à sa place sans les lois de l'attraction et de

la gravitation ; mais il n'est pas nécessaire que j'entende cela.

Une autre fois, Dieu fit la lumière. « Il est bien étonnant, dit le raisonneur, que Dieu, qui pouvait faire la » lumière, soit resté des millions de » siècles dans les ténèbres. — Dieu n'a» vait rien à lire, monsieur. »

Quatre jours après avoir fait la lumière, Dieu créa le soleil. « Ah! je » vous y prends, monsieur, il y ici con» tradiction, puisque la lumière émane » du soleil. — Pas du tout, monsieur, » il n'y a pas de contradiction : M. Mer» cier ne vous a-t-il pas dit que le so» leil n'est pas lumineux? Qui osera lui » contester un système dont Dieu lui» même est l'auteur? »

Dieu fit l'homme à son image. « Ah! » Dieu est donc corporel? car, bien cer» tainement, un esprit n'a pas de for-

» mes, et nos corps ne sont pas l'image » d'un esprit. — L'argument est fort, » j'en conviens. »

Dieu avait fait l'homme mâle et femelle. La version française ne parle pas de cela; il y a bien d'autres choses que la version française ne dit pas. Dieu avait donc fait l'homme mâle et femelle. Or, il n'en avait fait qu'un, et il était assez difficile à Adam de se faire des enfans à lui-même. « Qu'en pensez- » vous? me dit le raisonneur. — La » chose ne me paraît pas possible, à » moins qu'Adam n'ait eu un sexe dans » une main, et le second dans l'au- » tre. »

Mais ce n'est pas dans la main qu'Adam avait ses deux sexes, et Dieu vit que son homme n'était pas bien. Il se ravisa, et trouva bon de lui donner une compagne. Il avait fait Adam de

boue et de crachat, et il trouva convenable de lui escamoter une côte pendant son sommeil, *sans dolor*, à la manière des dentistes italiens. De cette côte il fit une femme.

Dieu ôta aussi à Adam le sexe féminin, qu'il appliqua à la belle Ève, vous savez où : *la Genèse* ne dit pas cela, parce que cela va sans dire.

Voyez-vous l'aimable vierge, la plus belle des femmes, sans doute, parce qu'elle est la seule que Dieu daigna façonner de sa main? la voyez-vous lever sur Adam son grand œil bleu ou noir, selon votre goût, le baisser subitement, rougir de ce vif incarnat qui ajoute à la beauté, et s'enfuir dans un bosquet, pour donner à Adam l'idée de courir après elle?

Voyez-vous Adam, beau, musculeux, agile, embrâsé par le regard d'Ève? le

voyez-vous voler sur ses pas? Entendez-vous Dieu leur dire avec bénignité: *Croissez et multipliez ?*

« Ma foi, monsieur, dis-je au raisonneur, je trouve le tableau fort joli.
» C'est dommage, reprit-il, que Dieu,
» qui tient tant à la multiplication, ait
» imaginé, depuis, certaine maladie qui
» afflige cruellement ceux qui veulent
» exécuter le précepte dans toute son
» étendue. Il est vrai qu'en indemnité
» il nous a donné du sucre, du café et
» du mercure. »

Voilà donc Adam et Ève placés dans un paradis ou jardin, et multipliant du matin au soir, parce qu'ils trouvaient le passe-temps agréable. Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, et de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle *le Phison*, qui tourne dans le pays d'*Evilath*,

où croît l'or; le second s'appelle *Gébon*, et il entoure l'Éthiopie; le troisième est *le Tigre;* le quatrième est *l'Euphrate.*

On ne connaît plus, je crois, ni le Gébon, ni le Phison, mais on sait que l'Euphrate et le Tigre sont éloignés, à leur source, de plus de soixante lieues. Quel jardin que ce jardin-là !

Et le Seigneur mit l'homme dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât. « Cela vous est bien aisé à dire, Sei» gneur, ajoute le raisonneur; un pareil » jardin et une femme toute neuve ! » Ma foi, lui dis-je, je commence à » être de votre avis. »

Dieu, qui a toujours une arrière-pensée, et qui était bien aise que l'homme péchât, avait mis dans le jardin l'arbre de la science du bien et du mal, et il défendit à Adam d'y toucher.

Adam aurait pu lui dire : « Ah ! Seigneur, laissez-moi connaître le mal, si vous voulez que je l'évite, et puis, pourquoi mettre ici l'arbre, s'il ne faut pas que j'y touche? »—« Que pen- » sez-vous du dilemme, me demanda » le raisonneur?

» —Ma foi, mon cher ami, j'exami- » nais les livres juifs de bien bonne foi, » sans malice, satisfait d'avoir décou- » vert que nous n'avons presque rien à » nous, nous autres chrétiens; mais » vous me séduisez, vous m'entraînez, » je me fais raisonneur. Raisonnons » donc de concert. »

Adam s'était promis tout bonnement d'obéir; mais le serpent, qui n'était pas organisé comme les serpens d'aujourd'hui, puisqu'il parlait, imagina de tenter notre belle maman : c'est

probablement pour cela que Dieu lui avait donné la parole.

Je ne sais pas comment le serpent persuada Ève, ce qu'il lui dit, ce qu'il lui fit. Je présume qu'il piqua sa curiosité : elle était femme.

L'aimable enfant porta sa main timide sur le fruit défendu ; elle le cueillit, elle le goûta, elle en présenta à son amant avec ce sourire auquel l'amour ne sait pas résister. Adam s'empoisonna avec elle.

Dieu, qui connaît parfaitement l'avenir, avait prévu tout cela, et il se fâcha comme s'il ne se fût douté de rien, ce qui n'est pas loyal.

Il dit à Adam qu'il mourrait, et Adam ne mourut point. Il lui dit qu'il cultiverait la terre à la sueur de son front : Dieu oublie qu'il lui a dit la même chose du jardin. Il condamne

toute sa postérité, et plus tard il fait dire à Ézéchiel qu'il ne punit pas dans les enfans les iniquités des pères, ce qui n'est pas conséquent.

La jolie, l'ingénue Ève est condamnée, pour avoir été curieuse, à enfanter avec douleur. Pauvre petite !

Bien certainement Dieu la refit, car si elle était faite comme ses arrière-petites-filles, il était difficile qu'elle enfantât aussi voluptueusement qu'elle avait conçu. *La Genèse* ne dit rien de ce petit changement de conformation, qui méritait bien d'être cité.

Depuis la condamnation du premier homme, l'arbre de la science a disparu de la terre. C'est dommage, un peu de ce fruit-là nous eût épargné bien des travaux, et le fruit a disparu avec l'arbre; mais Ève a laissé à ses filles des pommes plus séduisantes, peut-

être, et qui nous damnent aussi sûrement.

Malgré leur disgrâce, Adam et Ève font des enfans, cela console. Ces enfans sont grands, et ils offrent des sacrifices au Dieu qui, sciemment, a fait faillir leur père : ces enfans-là ne sont pas rancuneux.... Ah!... ils n'étaient pas prêtres.

Dieu reçoit sans raison les offrandes d'Abel, et sans raison il rejette celles de Caïn : voilà du caprice. Il savait, puisqu'il sait tout, que cette injustice exciterait l'animosité de Caïn, et en effet Caïn tue son frère. Croyez-vous que Dieu ne fut pas un peu l'assassin d'Abel? Il le crut probablement, car il prit Caïn sous sa protection immédiate; il déclara que celui qui vengerait la mort d'Abel serait puni sept fois plus que Caïn, et il donna un signe

au meurtrier, afin qu'on le reconnût. On a interdit des pères de famille bien moins extravagans.

Aussi, saint Augustin, qui n'était pas sot, bien qu'il fût un des pères de l'Eglise, dit, *de Genesi contra Manichæos*, qu'on ne peut conserver les trois premiers chapitres de *la Bible*. Origène, *Philos.*, p. 12, convient que si l'on prend à la lettre l'histoire de la création, elle est absurde et contradictoire. Ne voilà-t-il pas que saint Augustin et Origène sont aussi des raisonneurs.

Le septième homme après Adam s'appelait Enoch, et il fut ravi au ciel, quoiqu'il ne valût pas mieux que ses contemporains, dont Dieu commençait à être très-mécontent. *La Genèse* ne va pas plus loin; mais saint Jude, qui aimait les contes bleus, nous assure

qu'avant son ascension Énoch avait écrit un livre. Les arts avaient fait plus de progrès en sept générations qu'ils n'en firent en sept siècles après la chute de l'empire romain. Quels hommes que ces premiers hommes! Tertullien, qui ne veut pas être en reste avec saint Jude, nous apprend, *lib.* 1, *de Cultu Fœminarum*, que le livre d'Énoch fut conservé dans l'arche, et qu'Énoch, qui n'était plus sur la terre, en fit une copie après le déluge. Quel malheur que ces deux exemplaires soient perdus! quelles lumières ils nous donneraient sur l'enfance du monde!

Nous voilà arrivés à la grande catastrophe. Dieu, qui ne sait trop ce qu'il veut, se repent d'avoir créé l'homme, qu'il avait pourtant fait à son image. Il pouvait, par sa toute-puissance, changer les cœurs des humains; il aima

mieux les noyer : cela n'est pas très-paternel.

Il ouvrit les cataractes du ciel, qui n'a pas de cataractes, et il en fit tomber des torrens d'eau pendant quarante jours. Les bonnes femmes remarquent que lorsqu'il pleut le jour de la Saint-Médard, nous en avons pour six semaines; mais cela ne prouve pas que pendant les quarante jours de déluge il tomba sur la terre autre chose que les vapeurs condensées par le soleil à la hauteur de l'atmosphère. Le volume de ces vapeurs a pu faire déborder la Seine et la Loire, mais n'a rien dû ajouter à l'Océan.

« Alte-là, messieurs les raisonneurs!
» Ignorez-vous que l'Océan déborda
» et couvrit les plus hautes montagnes?
» — Si l'Océan s'est promené sur les
» Alpes, sur les Pyrénées, sur les Cor-

» dillières, son lit était donc à sec? Les » pauvres humains n'avaient qu'à le » prendre. »

Moi, qui ai l'habitude de faire des romans, je viens au secours du romancier juif, et je vous atteste que Dieu créa le volume d'eau qui couvrit le globe, qui l'anéantit, quand il fut bien certain que tous ses enfans étaient noyés, et je vous donne deux miracles pour un.

Ce n'est pas que je sache fort bien qu'il est impossible à un Dieu raisonnable de faire des miracles. Ce Dieu immuable ne peut déranger l'ordre qu'il a établi, sans être en contradiction avec lui-même; mais ce Dieu des juifs est si drôle! il faut bien lui p... ses lubies. Revenons.

Dieu jugea à propos ... personnes ...

et le chef de cette famille, le bonhomme Noë, avait ses petits défauts comme ceux que le Seigneur venait de proscrire : c'était un ivrogne, l'Écriture le dit ; mais la chanson dit aussi que

Toujours un buveur eut le cœur excellent.

C'est peut-être ce qui lui fit trouver grâce devant le Seigneur. Le Seigneur ne hait pas le jus de la treille, et son fils faisait profession de l'aimer : nous parlerons du miracle des noces de Cana.

Dieu, si vindicatif, qui manifesta si grandement sa puissance, traite ensuite avec l'homme d'égal à égal. « Je mettrai, dit-il, mon arc dans les nuées, et il sera un signe de mon pacte. Quel physicien que ce Dieu-là ! Y a-t-il un arc dans les nuées, lors même que nous le voyons ? N'est-il pas l'effet des

tine avec Dina, fille de Jacob, et il va à son père et il lui dit : « Donnez-moi cette fille pour femme. »

Le roi de Sichem, enchanté d'unir l'héritier du trône à la fille d'un berger, se hâte de conclure le mariage. Il comble de richesses mademoiselle Dina et son père, il reçoit messieurs ses frères dans sa ville, et, pour leur prouver le cas particulier qu'il fait d'eux, il se fait circoncire, lui, le jeune prince et tout son peuple. Il est impossible de se mieux conduire.

Comment les fils du berger répondent-ils à ces caresses? Ils attendent que la fièvre de suppuration s'établisse; Siméon et Lévi courent les rues, le poignard à la main ; ils égorgent le roi, son fils leur beau-frère, et tous les habitans. Il est assez incroyable que deux hommes égorgent tous les habitans

d'une ville; mais le fait est vrai, puisqu'il est dans *la Genèse*, et Lévi et Siméon étaient encore des hommes selon Dieu, puisqu'il en fit des chefs de tribus.

Cependant Dieu se fâcha contre son peuple, et je ne vois pas trop pourquoi, puisque les actions des patriarches ou des bergers étaient selon lui, et qu'il n'était pas aisé aux autres d'aller au-delà de l'inceste, de la trahison et du meurtre; mais enfin il se fâcha, et il en est bien le maître. Désolé, tourmenté, outré de ne pouvoir rendre sa créature telle qu'il la désire, il endurcit le cœur de Pharaon, dit *l'Exode*, et alors, ajoute un casuiste, Pharaon put pêcher en sûreté de conscience.

Pharaon, ayant donné dans le piége que lui avait tendu le Seigneur, réduisit les Israélites en servitude, et

c'est ce que voulait le Seigneur; mais bientôt il voulut autre chose, et il punit, d'une manière assez extraordinaire, le peuple de Pharaon, qui n'était pas cause que Dieu eût endurci le cœur du roi.

D'abord il changea toutes les eaux en sang; ce qui fit, dit ingénument *l'Exode*, que tout le poisson mourut.

Ensuite il remplit l'Égypte de grenouilles. C'était sans doute pour remplacer le poisson, et voilà pourquoi il est permis de manger des grenouilles en carême.

Après cela, il envoya des insectes très-importuns et qui faisaient des plaies aux hommes. La race n'en est pas encore éteinte : Dieu nous a laissé le *Geoffroy*.

près cela vint la peste, qui tua tous les animaux, lesquels n'avaient pas de

torts envers les Israélites, et puis des ulcères et des pustules aux hommes, et puis la grêle, et puis des sauterelles, et puis des ténèbres. Enfin l'ange exterminateur extermina, dans une nuit, tous les nouveaux-nés d'Égypte; mais comme l'ange pouvait prendre Pierre pour Paul, Dieu avait recommandé aux Israélites de marquer leur porte avec un peu de rouge.

Comme le peuple chéri ne pouvait convenablement s'enfuir de l'Égypte les mains vides, Dieu lui ordonne de voler les Égyptiens (*Exode*), et dans *le Décalogue* il leur défend le vol. Bon Dieu! comment voulez-vous que je vous serve, si vous ne savez comment vous voulez être servi?

Pharaon poursuit les Israélites avec toute sa cavalerie, quoiqu'il ne restât plus d'animaux en Égypte, et Dieu,

qui protège les voleurs, ouvre la mer Rouge devant son peuple, et la referme sur les Égyptiens, afin d'en finir tout d'un coup. Que de miracles pour l'établissement d'une religion qui ne devait plus rien valoir un jour!

Mais ne voilà-t-il pas que le peuple chéri, dont Dieu croyait avoir gagné les cœurs par cette suite de miracles, adore bêtement un veau d'or, que son son souverain pontife, le propre frère de Moïse, avait jeté en moule dans une nuit!

Oh! Dieu se mit tout de bon en colère, et il eut raison cette fois. Moïse, pour arranger l'affaire, fit égorger vingt-trois mille juifs, et il n'en coûta pas un cheveu à son frère, qui avait fait l'idole, parce que la personne des prêtres est sacrée.

Dieu s'apaisa : c'est quelque chose

que le sang de vingt-trois mille hommes; mais il avait dit qu'il hait les peuples idolâtres, et qu'on doit les exterminer. Il est vrai qu'ailleurs Moïse défend, de sa part, de maudire les dieux des nations, et il est assez drôle que Moïse et son Dieu, qui se parlent tous les jours, ne s'accordent pas davantage.

Quoi qu'il en soit, Dieu hait les idolâtres, et un Israélite s'avisa de coucher avec une Madianite. Autre colère du Père Éternel : pour l'apaiser, on massacre vingt-quatre mille hommes qui n'avaient couché avec personne, et le Seigneur trouve cela fort bon.

Le Seigneur veut qu'on parle correctement sa langue, et il avait de l'humeur de ce qu'un grand nombre d'entre les juifs prononçait *scibolet* au lieu de *schibolet*. On en tua vingt-

quatre mille, pour apprendre aux autres à parler hébreu. C'est faire la justice à la manière du roi de Maroc.

A ces petites fantaisies près, le Seigneur aimait vraiment son peuple, et, lorsqu'il était de bonne humeur, il faisait en sa faveur des miracles, mais des miracles!

Il permet que Josué arrête le soleil, qui est fixe, et cela, pour exterminer une peuplade qui ne lui a rien fait de mal, mais qui était idolâtre; et je vous ai dit que Dieu déteste l'idolâtrie.

Une autre fois, c'est la lune que Josué arrête sur Aïlon, pour avoir le temps d'achever une malheureuse troupe d'Amorrhéens déjà écrasée par une pluie de pierres; car vous saurez que, semblable aux dieux d'Homère, le Dieu des juifs combat pour son peuple, en personne.

Il est constant qu'il y a là miracle, car nous savons que la lune marche; il est constant que la terre s'arrêta aussi, sans quoi on eût vu la lumière du soleil, qui eût rendu celle de la lune inutile. Voilà deux miracles pour un. Le Seigneur gagne en prodiges ce qu'il perd en connaissances astronomiques. Il est assez singulier que le Seigneur ne connaisse rien à la marche des globes qu'il fait marcher.

Après cela, le Seigneur fait tomber les murs de Jéricho au son des trompettes; après cela, il fait fuir les Madianites au bruit des pots cassés; après cela, il se repose un peu, car le Seigneur a besoin de repos comme nous qui sommes faits à son image, et nous ne nous reposons que le dimanche, parce qu'il se reposa après avoir travaillé six jours à la création, dont il fut tou-

jours si mécontent. Sans doute il n'avait pu faire mieux.

Dieu, en se reposant, ne perdait pas de vue son peuple : il inspirait quand il n'agissait pas. Sisara, général d'un roi chananéen, fuyait et cherchait un asile. Une femme se présente à lui : c'était Jahel, que le Seigneur poussait. Elle lui offre une retraite et du lait, au lieu d'eau que demandait le général. Le malheureux fuyard croit avoir trouvé dans Jahel cette compassion si naturelle aux femmes; il se livre à la sécurité, il s'endort; et pan, l'aimable Jahel lui enfonce un grand clou dans dans la tête, et le Seigneur trouve le tour plaisant.

Un autre général assiégeait Béthulie, et serrait la ville de près. Une très-jolie veuve, Judith, se pare de ses plus beaux ornemens; elle sort de la ville, elle

s'avance; elle passe les postes avancés; elle traverse l'armée ennemie sans que personne la regarde, l'interroge, la conduise; elle arrive à la tente du général. Holopherne est enchanté, comme de raison, des charmes de la belle veuve; il lui propose tout bonnement de coucher avec lui. La belle veuve accepte de même. Le général s'en donne en soldat affamé. Fait à l'image de Dieu, il a besoin de se reposer comme lui; il s'endort. Crac, la belle veuve lui coupe la tête, et, comme il n'y a plus d'armée quand le général est mort, la ville est délivrée.

Vous croyez peut-être que le peuple chérie se souvient des petites corrections paternelles que le Seigneur lui a administrées pour avoir oublié les miracles d'Égypte et avoir sacrifié au veau d'or; vous croyez que ces derniers mi-

racles et deux généraux tués par des femmes honnêtes que Dieu conduisait évidemment attachent de plus près les Juifs à la loi de Moïse ? Pas du tout : ces drôles-là adorent, pendant quarante ans, le dieu Moloch et le dieu Rempha, ainsi que nous l'apprend Jérémie, *ch.* VII, *v.* 24. *Amos*, *ch.* V, *v.* 26.

Ils ne s'en tinrent pas là. Ils immolèrent des enfans à ce dieu Moloch. C'est dans un trou nommé *Tophet*, près de Jérusalem, que se faisaient ces sacrifices. On faisait rougir, à un grand feu, une vilaine statue de cuivre dans laquelle on jetait ces pauvres petits. Les juifs modernes nient cela ; mais je tiens mon Jérémie, *chap.* VII, et je transcris le passage :

Ædificaverunt excelsa Topheeth quæ est in valle filiorom Hennon, ut

incenderent filios et filias suas igni. Ils ont édifié des hauteurs dans Topheth, qui est dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y brûler leurs fils et leurs filles par le feu.

Le Seigueur, qui avait essayé d'un déluge, des proscriptions, des malédictions pour ramener ces coquins-là, le Seigueur était à bout. Il permit que le peuple chéri avec qui il avait fait un pacte, à qui il avait solennellement promis les dépouilles des nations, fût réduit sept fois en servitude dans sa mauvaise terre promise. Il permit que deux tribus fussent, pendant soixante-dix ans, esclaves des Babyloniens. Il permit que Salmanazar enlevât les dix autres tribus et les fît disparaître de la face de l'univers. Il permit qu'après le sac de Jérusalem les Romains les vendissent au marché comme des bê-

tes de somme. Il permet que ce qui en reste soit dispersé par toute la terre. A la vérité, les juifs se consolent en nous escroquant tant qu'ils peuvent, et en attendant le sceptre du monde et leur Messie.

Va-t'en-voir s'ils viennent, Jean.



CHAPITRE III.

Malgré ses fréquens accès de colère, ses fantaisies, ses petites injustices, le Seigneur avait toujours, parmi son peuple, des hommes d'élite, des enfans gâtés sur qui il aimait à reposer ses affections.

C'est ainsi que, pendant un jour ou deux, il chérit Adam, avec lequel nous le voyons dans tous les tableaux d'église se promener familièrement en belle robe de chambre bleue.

Après Adam, le Seigneur aima Noé, le patron des buveurs.

A Noé succéda, dans ses affections, Abraham, bien qu'il fût idolâtre et que

le Seigneur détestât l'idolâtrie. Sans doute cet idolâtre était plein de vertu, puisque Dieu en a fait la tige des patriarches. Il fut vertueux à peu près comme ses descendans, dont je viens de vous citer quelques traits.

D'abord, Abraham quitte les bords fleuris de l'Euphrate pour aller dans le malheureux pays de Sichem, en Palestine. Il fait plus de cent lieues, il traverse des déserts, sans qu'on sache pourquoi. Dieu voulait, dit-on, lui faire voir la terre promise à ses descendans. Quelle terre, devait dire Abraham, et quel cadeau, mon Dieu!

A peine est-il arrivé dans ce pays de Sichem, où Dieu l'a conduit, que la famine l'en chasse: le Seigneur a toujours quelque niche à faire à ses amis. Or, comme le Seigneur n'avait pas encore inventé la manne, Abraham va en

Égypte pour avoir du pain, et il n'y a guère que deux cents lieux de Sichem à Memphis; mais Abraham était encore ingambe: il n'avait que cent quarante ans.

Il menait avec lui sa femme Sara, petite brune très-séduisante, et qui n'avait alors que soixante-cinq ans. Le doigt du Seigneur se montre partout: Abraham résolut de tirer parti des charmes de sa femme. « Feignez, lui dit-il, que vous êtes ma sœur, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. » Parmi les nombreux enfans attribués à Abraham, il est incontestable que le conseiller Bonneau descend de lui en ligne droite.

Le roi devint amoureux fou de la jeune Sara, et Sa Majesté, quoi qu'on en dise, en usa probablement selon son bon plaisir; car elle donna au frère beau-

coup de brebis, de bœufs, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs et de servantes, et Sara est évidemment la patronne de toutes les femmes faciles; nées et à naître, qui ont eu et auront des maris complaisans.

Le Seigneur, enchanté de ce qui s'était passé, voulut contracter avec Abraham une alliance toute particulière, et, en signe d'icelle, il lui ordonna de se couper le prépuce. Le Seigneur a des idées originales.

Sara, reconnaissante de l'agrément que son mari lui avait procuré à la cour d'Égypte, lui glissa un jour, sous sa couverture, sa jolie servante Agar, et l'homme de Dieu trouva que la variété a son petit mérite.

Bientôt Agar fut impertinente, selon l'usage des servantes honorées des caresses du maître. Sara la châtia d'une

vigoureuse manière, ce qui n'empêcha point Agar de donner le jour à Ismaël, dont les descendans donnèrent bien du tintouin à l'Église.

Le Seigneur, craignant que si Agar donnait un second fils à Abraham il n'y eût plus d'Église du tout, jugea à propos de lui en faire faire un du chef de Sara, et la petite espiègle n'avait guère que quatre-ving-dix ans, et son cher époux cent soixante, lorsque Dieu leur annonça la naissance d'Isaac.

Sara et Abraham ne purent s'empêcher de rire de la promesse du Seigneur, quoique les commentateurs nous assurent qu'il n'y avait pas là le mot pour rire, parce que les années de ce temps-là étaient plus courtes que celles d'aujourd'hui; mais les commentateurs ne savent ce qu'ils disent, car

de quoi Sara et Abraham auraient-ils ri, si la promesse du Seigneur eût été naturelle ?

Abraham, qui s'était bien trouvé de ses premiers voyages, se remit en route avec sa petite Sara, toujours jeune et jolie, et grosse avec cela. Il arriva dans le désert de Cadès, le moins habitable des déserts. Il y avait pourtant un roi dans ce désert-là, et probablement un peuple dont *la Genèse* ne parle point.

Abraham ne manqua point de présenter sa femme à la cour : les rois de ce temps-là étaient accessibles comme les procureurs de nos jours. Ce roi devint, comme de raison, amoureux de la petite Sara. Il donna aussi à son frère des brebis et des bœufs. Beaucoup de maris ont de jolies femmes; mais tous ne trouvent pas des rois. *Multi sunt vocati, pauci verò electi.*

Le Seigneur, qui trouva très-mauvais plus tard que les juifs sacrifiassent leurs enfans à Moloch, ordonna un jour à Abraham de lui sacrifier son fils : c'était, dit-on, pour l'éprouver. Voici, ce me semble, comment Abraham devait prendre la chose; il devait dire : « Dieu condamne l'infanticide ; il faut qu'il soit dans ses goguettes pour le commander aujourd'hui; attendons. » Pas du tout : Abraham, qui avait vécu dans deux cours brillantes, se conduisit en courtisan. Il se hâta de mener le petit Isaac sur la montagne, et le chargea même du bois du bûcher, ce que le Seigneur ne lui avait pas prescrit; mais un courtisan habile va toujours au-delà des ordres du maître.

Le Seigneur, qui depuis encouragea son peuple au meurtre, eut cependant quelque scrupule de laisser con-

sommer celui-ci. Il vit qu'Abraham n'était qu'un sot, et il le laissa mourir quelque temps après.

J'ai vu à Anvers, il n'y a pas quarante ans, un tableau qui représentait le sacrifice d'Abraham. Le peintre avait armé le patriarche d'un fusil avec lequel il tenait son fils en joue. Un ange, du haut du ciel, pissait dans le bassinet, et faisait rater l'arme. Ce peintre-là méritait de peindre toute *la Bible*: il était aussi plaisant qu'elle.

Isaac avait sans doute appris de son père l'utilité des voyages. Quand il fut marié, il conduisit vite sa femme Rébecca dans le désert de Gérar, où il y avait un roi comme dans tous les déserts. Sa Majesté devint amoureuse de madame Isaac, comme d'autres Majestés l'avaient été de madame Abraham, et Isaac ne manqua pas de dire, comme

monsieur son père, que sa femme était sa sœur. Il était moins honteux probablement de prostituer sa sœur que sa femme.

Au reste, les fautes de cet Abraham et d'Isaac ne sont que des misères : celles de David, l'ami par excellence du Seigneur, celui qu'il aima le plus après le doux Moïse, qui n'égorgea guère que quarante mille Israélites, les fautes de David, dis-je, sont un peu plus sérieuses.

Nous savons que le prophète Samuël, irrité de ce que Saül refusait d'entrer dans ses vues, le déclara déchu de sa couronne par son droit divin, qu'il transmit aux papes, et dont ils usèrent si amplement.

Avant cette époque, le roi Saül était tourmenté de la maladie qui afflige quelquefois le roi régnant d'Angle-

terre, et David, qu'on ne connaît pas encore, guérit son prince en jouant de la harpe devant lui. Ce remède a perdu son efficacité, et c'est dommage : plus d'un harpiste embarrassé irait faire fortune à Londres.

Comme l'on est recherché à la cour qu'autant qu'on y est utile, Saül guéri fit assez peu de cas de son musicien, et le petit David, très-irrascible, rassemble, on ne dit pas comment, quatre cents voleurs, et le roi le laisse faire, et le grand-prêtre Abimélech trouve cela bien, lui ceint l'épée de Goliath, et lui donne les pains consacrés. *Rois, ch.* XXI, *v.* 13.

David, *selon le cœur de Dieu, qui n'a pas de cœur*, s'en va, avec ses quatre cents bandits, voler le bonhomme Nabal, qui n'avait pas méprisé sa harpe et qui ne lui avait pas donné son congé.

Le bonhomme meurt, peut-être comme Urie mourut depuis, et David épouse tout de suite madame Nabal. *Ch.* XXI, *v.* 10 *et* 11.

Le grand roi Achis, propriétaire d'une petite partie du petit canton de Geth, avait rendu des services au petit David. Pour les reconnaître, David court chez lui en flibustier, et pille son bienfaiteur; il tue tout, jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur que ces enfans n'allassent avertir le grand roi Achis. Comme cela est spirituel! *Ch.* XXV, *v.* 8, 9 *et* 11.

David avait les plus grandes obligations à son ami Jonathas; il le paya d'ingratitude comme les autres; il détrôna son frère, et fit massacrer ses enfans et ses neveux.

Un chef de bandits ne peut pas trop compter sur la subordination. Les ban-

dits de David veulent le lapider. Il se tire d'affaire en homme qui savait son métier : le Seigneur vient de lui dire qu'il faut attaquer les Amalécites, et que ses voleurs s'enrichiront. *Ch.* XXX.

L'oint du Seigneur, Saül, avait conservé son trône, malgré l'anathême de Samuël, comme quelques princes chrétiens ont gardé le leur, malgré l'excommunication, quand le pape n'était pas le plus fort ; mais le Seigneur, qui avait des vues sur le brigand David, permit que Saül et son fils Jonathas se fissent tuer dans une bataille contre les Philistins. Isboseth, son second fils, lui succède ; mais David est assez fort pour lui faire la guerre. Isboseth est assassiné, et David veut être roi comme un autre. Il surprend la bourgade de Raba, et, pour se concilier l'esprit de ses nouveaux sujets, il les fait scier en

deux, déchirer avec des herses de fer, et cuire dans des fours à briques : manière de guerroyer tout-à-fait selon Dieu, car c'est ainsi que guerroya toujours son peuple. *Rois* 2, *ch.* XIII.

Ces brigandages furent suivis de la famine, car ni les tués, ni les tuans ne fertilisent la terre. Le saint roi David, qui n'avait pas besoin de chercher d'autre cause de la famine, demande pourtant à Dieu pourquoi il y a famine, et Dieu, qui ne fait jamais que des réponses saugrenues, lui dit que c'est parce que Saül a tué autrefois des Gabaonites.

David trouva très-juste de punir Saül dans sa postérité, ne pouvant le punir lui-même, attendu qu'il était mort. Il donne aux Gabaonites sept petits-fils de Saül à pendre, exécution militaire très-propre à assurer le trône à

David, et qui fut très-agréable à Dieu, car la famine ne dura que trois ans. *Rois* 2, *ch*. XXI.

Le saint roi David, n'ayant plus à faire la guerre à ses ennemis, la fit, par espèce de passe-temps, aux maris de ses États. Il enleva Bethsabée au bonhomme Urie, ou Uriah. L'époux bénévole ne se plaignait pas, semblable aux époux de tous les temps, enchantés de faire fortune par le canal de leurs femmes; mais David, qui détestait l'adultère, fit assassiner Urie, afin qu'il n'y eût plus fornication.

Le Seigneur n'avait rien dit de tous ces petits péchés-là, parce que le Seigneur aimait beaucoup David; mais David eut envie de savoir à combien de milliers d'hommes il commandait, et le Seigneur n'entend pas qu'un berger compte son troupeau. Le Seigneur se

fâcha sérieusement, et le *Livre des Rois* ne nous dit pas de quoi se fâcha le Seigneur; mais le Seigneur se fâcha si complètement qu'il ne laissa à l'homme, selon son cœur, que le choix de la guerre, de la famine ou de la peste. Les rois font la guerre par leurs généraux; ils ne craignent pas le danger; ils ne redoutent pas non plus la famine, parce qu'il est convenu que cent familles honnêtes mourront de faim avant que le roi ait un entremets de moins sur sa table; mais la peste peut le frapper comme le dernier de ses sujets, témoin saint Louis. David choisit la peste, et c'est la seule action estimable qu'il fit de sa vie; mais savez-vous ce qui arriva? Soixante-dix mille sujets de David, qui n'avaient pas fait seulement le dénombrement de leur basse-cour, moururent de la peste en

trois jours. Le roi n'en fut point attaqué, et voilà comme le Seigneur fait justice !

David mourut très-repentant, très-pénitent, mais aimant toujours les petites filles. Lors de son décès, il en avait une, nommée *Abisag*, qui lui échauffait les pieds, ne pouvant faire mieux.

Il laissait un fils légitime, Adonias ; mais le Seigneur, qui n'a ni règle ni raison, lui préféra Salomon, fils de l'adultère Betsabée, et le doua de l'esprit de sagesse pour preuve de sa singulière affection. -

Salomon succéda à un roitelet qui avait succédé à Saül, qui n'avait pas un ouvrier en fer et qui entra en campagne contre les Philistins avec deux épées. Salomon, sans qu'on sache comment, se trouve, dit le *Livre des Rois*,

maître d'un grand royaume, lequel s'étendait de l'Euphrate à la mer Rouge et à la mer Méditerranée. C'est en effet un beau royaume que ce royaume-là ! Mais, malheureusement, l'auteur du *Livre des Rois* se blouse et se coupe comme tous les menteurs. Il parle d'un roi d'Égypte qui régnait en même temps, ce qui rétrécit de beaucoup le grand royaume. Ce roi égyptien conquit une partie du pays de Chanaan, ce qui diminua d'autant l'empire de Salomon. L'auteur dit qu'il y avait alors un roi à Damas, ce qui réduit le grand royaume à un domaine ordinaire; et que l'auteur en convienne ou non, il est constant que Tyr et Sydon étaient à cette époque des États très-florissans.

On ne peut, je l'avoue, convaincre le romancier de mensonge lorsqu'il

fait l'énumération des richesses de Salomon. Il n'y a là ni fautes de chronologie, ni de géographie à reprendre, et on n'a qu'un mot à lui répondre : Vous en avez menti.

En effet, David laisse, dit-il, à Salomon cent trois mille talens d'or et un million treize mille talens d'argent. M. Ramon, instituteur, rue de Tournon, et grand calculateur, a trouvé que cette somme ferait environ cinq milliards six cent quarante-huit millions de France, et il est douteux qu'il y ait, même à présent, une pareille somme en espèces dans le monde entier.

Ajoutez à cela les pierreries, la vaisselle d'or et d'argent, et le revenu annuel, qui devaient être en proportion, et cela dans la Palestine, le pays de la terre le plus ingrat... L'auteur en a menti; il en a menti.

Et ce qui prouve qu'il ment, c'est qu'il nous conte ailleurs que Salomon envoie ses flottes chercher de l'or au pays d'Ophir. Hé! qu'en voulait-il faire? Ce qui prouve qu'il ment, c'est que Salomon, loin de pouvoir équiper ses flottes, ne posséda jamais que le malheureux petit port de Joppé, qui ne vaut pas celui de Gravelines. Ce qui prouve qu'il ment, c'est que Salomon fit demander à Hiram, roi de Tyr, des fendeurs de bois et des ouvriers pour couper et façonner les cèdres du Liban. Comment! un potentat si riche n'a pas un charpentier lorsque ses misérables ancêtres du désert avaient des statuaires, des fondeurs, des ciseleurs, pour leur faire un veau d'or? des tisserans, des brodeurs, pour orner l'intérieur du tabernacle de l'Arche d'alliance et leurs autres brimborions? Je le répète,

l'auteur en a menti. Tout cela n'empêche pas que Salomon n'ait reçu du Seigneur l'esprit de sagesse. Cette opinion est presque devenue un aticle de foi. Voyons un peu ce que c'est que l'esprit de sagesse.

En montant sur le trône, Salomon fit assassiner son frère Adonias, qui ne lui demandait que la main de cette pauvre petite Abisag, qui avait réchauffé le saint homme David dans sa vieillesse. L'esprit de sagesse n'est donc pas l'esprit d'humanité?

Sa cuisine ressemblait fort à celle de Gargantua : cinquante bœufs et cent moutons pour son dîner et son souper! L'esprit de sagesse n'est donc pas l'esprit de sobriété?

Douze mille écuries pour sa cavalerie, dans un pays si montagneux qu'on n'y peut monter que des ânes! Il n'a-

rait donc cette multitude de chevaux que par ostentation? et je ne crois pas que l'ostentation soit encore l'esprit de sagesse.

Il avait sept cents femmes, et trois cents concubines. Voilà sans doute un millier de femmes bien heureuses! Mais on ne persuadera pas que l'incontinence soit l'esprit de sagesse.

Il bâtit des temples à la déesse des Sydoniens et aux idoles des Ammonites, et l'idolâtrie ne saurait être l'esprit de sagesse.

Si l'esprit de sagesse n'est pas l'inhumanité, l'intempérance, l'ostentation, l'incontinence, l'idolâtrie, nous le trouverons sans doute dans les écrits de Salomon, car il faut qu'il se manifeste quelque part, puisque Dieu le lui a donné. Voyons donc comment écrit le roi Salomon.

« Il y a trois choses insatiables, et » une quatrième qui ne dit jamais c'est » assez. Le sépulcre, la vulve, la terre, » qui n'est jamais rassasiée d'eau, et le » feu, qui ne dit jamais c'est assez.

» Il y a trois choses difficiles, et j'i» gnore absolument la quatrième. La » voie d'un aigle dans l'air, la voie d'un » serpent sur la pierre, la voie d'un » vaisseau sur la mer, et la voie d'un » homme dans une femme. » *Prov.*

Que cela est bien pensé! que cela est bien écrit! que Geoffroy serait heureux si nous écrivions comme cela!

Et *le Cantique des Cantiques!* c'est cela qu'il faut lire.

« Qu'elle me baise d'un baiser de sa » bouche, car vos tétons sont meilleurs » que le vin.

» Mon bien-aimé est comme un bou-

» quet de myrthe ; il demeurera entre » mes tétons.

» Tes lèvres sont comme un petit ru-» ban d'écarlate, sans parler de ce que » tu nous caches.

» Mon bien-aimé mit la main au » trou, et mon ventre tressaillit de ses » attouchemens.

» Ton nombril est comme une coupe » où il y a toujours quelque chose à » boire.

» Ton ventre est comme un monceau » de froment entouré de lys.

» Tes deux tétons sont comme deux » faons de chevreuil.

» Ton çou est comme une tour d'i-» voire.

» Ton nez est comme la tour du mont » Liban.

» Notre sœur est encore petite ; elle n'a point de tétons. Que ferons-nous

» de notre petite sœur? Si c'est un mur,
» bâtissons dessus; si c'est une porte,
» fermons-là.

Où diable est donc cet esprit de sagesse?

Ah! voyons les prophètes: ceux-là étaient réellement inspirés de Dieu, car ils ont prédit clairement tout ce qui est arrivé à l'Église *naissante*, *militante*, *triomphante*, pourvu toutefois qu'on veuille bien aider à la lettre.

Prenons au hasard. Ouvrons Ézéchiel.

C'était un drôle de corps que ce prophète Ézéchiel. Mais on peut être plaisant et inspiré de Dieu, puisqu'il est convenu qu'Ézéchiel était inspiré.

Or, le Seigneur, qui savait qu'Ézéchiel entendait la plaisanterie, lui ordonna de manger, pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge,

de millet et de froment, couvert d'excrémens humains.

Pouah! s'écria le prophète; et il refusa net des confitures d'un genre si nouveau.

Le Seigneur s'amusait; il s'amusait!... Allons, allons, dit-il, la plaisanterie est trop forte; je me borne à la fiente de bœuf; mais, corbleu! vous en pétrirez avec votre pain.

Une autre fois, le Seigneur lui commande de dormir six mois sur le côté gauche, six mois sur le côté droit, et Ézéchiel, qui a son franc-parler avec le Seigneur, lui rend goguenarderie pour goguenarderie. Il lui déclare net, *chapitre* xx, qu'il a donné aux juifs des préceptes qui ne sont pas bons.

Ce n'est pas sans doute dans ces agaceries mutuelles que paraît l'esprit sage et prophétique d'Ézéchiel : c'est

lorsqu'il peint les abominations de Jérusalem qu'il est prophète, poète, et même poète érotique.

Il dit, dans son *chap.* xx : « Lorsque » vous naquîtes, on ne vous avait pas » encore coupé le boyau du nombril ; » on ne vous avait point salé ; vous » étiez toute nue. J'eus pitié de vous. « Vous êtes devenue grande ; votre » sein s'est formé ; votre poil a paru. » J'ai passé, je vous ai vue, j'ai connu » que c'était le temps des amans. J'ai » couvert votre ignominie ; je me suis » étendu sur vous avec mon manteau ; » vous avez été à moi. Je vous ai lavée, » parfumée, bien habillée, bien chaus» sée. Je vous ai donné une écharpe » de coton, des bracelets, un collier ; » je vous ai mis une pierrerie au nez... » A la bonne heure, cela marche ! cela n'est pas incohérent comme les tur-

pitudes de Salomon : il est certain que le Seigneur a dicté cela. Ézéchiel poursuit :

« Alors, ayant confiance en votre
» beauté, vous avez forniqué avec tous
» les passans ; vous avez élevé un bor..l ;
» vous vous êtes prostituée jusque dans
» les places publiques, et vous avez
» ouvert vos jambes à tous les passans...
» Enfin, vous avez payé des amans, et
» vous leur avez fait des présens, afin
» qu'ils couchassent avec vous. »

Oui, certes, Ézéchiel avait l'esprit de sagesse, et il était prophète, car c'est ainsi que finissent de nos jours les filles entretenues.

Son poëme d'Oholla et de la petite Oliba est bien plus roide encore, c'est-à-dire plus prophétique.

« Oholla a été folle des jeunes sei-
» gneurs, magistrats, cavaliers; elle a

» couché, dans sa jeunesse, avec des » Égyptiens... Oliba, sa sœur, a bien » plus forniqué encore avec des offi- » ciers, des magistrats, des cavaliers » bien faits. Elle a découvert sa turpi- » tude; elle a multiplié ses fornications; » elle a recherché avec emportement » les embrassemens de ceux qui ont » leur membre comme un âne, et qui » répandent leur semence comme des » chevaux. »

A l'harmonie près, qu'Ézéchiel n'a pas, il écrit précisément dans le genre de la fameuse ode de Piron. Mais, comme nul n'est prophète en son pays, Piron ne fut pas de l'Académie.

Le Seigneur a toujours une prédilection marquée pour les femmes galantes, témoin la prostituée de Jéricho, et Ruth, la bisaïeule de Christ, qui se glisse la nuit dans le lit de Booz,

et même la femme adultère de l'Évangile, à qui notre Sauveur pardonne si aisément : tel père, tel fils.

Or, le Seigneur dit à Osée, *chap.* I, *v.* 2 : « Osée, prends une fille de joie, et fais-lui des fils et des filles de joie. » Comme l'Amérique n'était pas découverte, Osée prit, sans balancer, la première qui se présenta. Il lui fit une fille, puis un fils, et le Seigneur, enchanté de sa docilité, lui dit, *chap.* III : « Osée, va-t-en prendre une femme qui soit non-seulement débauchée, mais adultère. » Osée obéit encore, et il est certain que voilà des prophéties très-claires. Je conviens que je ne les entends pas; mais il n'a pas plu à Dieu de me donner de l'esprit de sagesse.

A la vérité, il n'était permis de lire Ézéchiel et Osée qu'à l'âge de trente ans, et on a eu grand soin d'ôter ces

gaillardises-là, et bien d'autres, de l'extrait de la *Bible* qu'on fait lire aux écoliers, aux petites filles et aux bonnes femmes, qui ne se doutent pas que Dieu ait justifié, par son style, celui du *Portier des Chartreux*.

Vous remarquerez que le Seigneur n'inspirait jamais que des hommes choisis, les enfans de son cœur; il les protégeait ouvertement, et voilà pourquoi le prophète Jadon fut mangé par un lion; voilà pourquoi Jonas passa trois jours dans le ventre d'une baleine; pourquoi Habacuc fut porté à Babylone par les cheveux; pourquoi Michée reçut un vigoureux soufflet, et fut jeté dans un cul-de-basse-fosse; pourquoi Amos eut toutes les dents arrachées; pourquoi Baruch fut persécuté, Ézéchiel lapidé, Jérémie et Isaïe sciés en deux.

Il arrivait toujours quelque petite chose à ceux que le Seigneur protégeait; ils faisaient des sottises quand on ne leur en faisait pas. David assassine Urie. Isboseth et Miphiboseth, ses compétiteurs au trône, sont assassinés; Absolon assassine Amnon; Joab assassine Absolon; Salomon assassine Adonias; Baasa assassine Nadab; Zambri assassine Éla; Amri assassine Zambri; Achab assassine Naboth; Jéhu assassine Achab et Joram; les juifs assassinent Amasias, fils de Joas; Sellum assassine Zacharias; Manahem assassine Sellum. C'est une famille de bouchers que cette race de princes juifs, et c'est d'eux que le Seigneur fait naître son fils! C'est qu'ils étaient probablement les plus honnêtes gens de la nation: jugez alors de ce qu'était le reste.

La Genèse, l'Exode, les Nombres,

le Lévitique, *les Rois*, *le Deutéronome*, sont incontestablement de Moïse : mon confesseur me l'a assuré, et mon confesseur avait appris cela de son régent, qui avait appris cela de sa nourrice.

Comme il n'est pas permis de douter de ce qu'assure un confesseur, je croyais Moïse l'auteur de ces livres, et il est assez égal qu'ils soient de Moïse ou d'un autre : il suffit qu'ils aient été dictés par le Seigneur, et on s'en aperçoit aux belles choses qu'ils renferment et à la manière dont ils sont écrits.

Mon raisonneur, qui examine tout, me dit : « Votre confesseur peut être un saint homme, mais votre confesseur peut être un sot : Moïse n'a rien écrit des livres qu'on lui attribue. »

Dans *le Deutéronome*, Moïse nous

apprend comment il est mort, et on n'écrit plus quand on est mort.

Il ordonne, dans *le Deutéronome*, d'épouser la veuve de son frère; il le défend dans *le Lévitique*. Il n'est donc pas l'auteur des deux ouvrages.

Le Pentateuque n'est pas non plus de Moïse, puisque ce livre parle de choses postérieures à sa mort. D'ailleurs ce *Pentateuque* ne fut connu que sous le règne de Josias. Le grand-prêtre Helcias en trouva, dit-il, un exemplaire unique au fond d'un vieux coffre, et le porta au roitelet. Je suis bien tenté de croire que le pontife Helcias a fait *le Pentateuque*, comme un autre avait fait *le Deutéronome*.

Moïse a-t-il pu penser à régler la conduite des rois, que de son temps les juifs avaient en horreur, lui qui ne dit pas le mot des juges, ni des pon-

tifes qui lui succédèrent immédiatement?

Dans un désert où les vieux habits étaient conservés par un miracle continuel; où Dieu faisait pleuvoir la manne, parce que son peuple n'avait pas de pain; où Moïse partageait la misère publique; dans le désert, Moïse aurait écrit que des ouvriers fondirent et coulèrent un veau d'or dans une nuit; que d'autres bâtirent un tabernacle entouré de trente-quatre colones d'airain, surmontées de chapitaux d'argent; que d'autres tissèrent, brodèrent des voiles de lin, de pourpre, d'hyacinthe! Hé! morbleu! que ne faisaient-ils des souliers et des habits! Moïse n'a pas écrit cela, parce qu'il lui était impossible de tromper aussi impertinemment ses contemporains. Dites à votre confesseur qu'il

faut examiner avant de croire, et réfléchir avant de parler.

Examinons si au total Moïse a pu écrire. Les Hébreux, pendant leur longue captivité en Égypte, devaient avoir adopté la langue de leurs maîtres. Moïse, élevé à la cour, n'en pouvait pas connaître d'autre. Or, les Égyptiens ne se servaient encore que d'hiéroglyphes gravés sur le marbre et le bois. Où donc Moïse aurait-il appris à écrire? Et il est dit que ces livres furent gravés sur la pierre ; et par qui? par des gens qui ne pouvaient se faire des souliers. Allons, allons, ces livres ont été fabriqués dans les temps modernes de la monarchie juive, et, ce qui le prouve, c'est que ni Salomon, ni Jérémie, ni Isaïe, ni aucun prophète, pas même le psalmiste, ne parlent des livres de Moïse.

Ézéchiel se trouve en contradiction avec lui, et si Ézéchiel eût connu Moïse, eût-il osé lui donner un démenti? Est-il aujourd'hui un prêtre qui osât attaquer l'Évangile? Or, Moïse dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, *Nomb.*, *chap.* XXVIII. Ézéchiel dit, *chap.* XVIII: « Le fils ne portera pas l'iniquité de son père, et on ne dira plus: les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfans en sont agacées. » Tournure métaphorique tout-à-fait jolie.

Je me résume. Moïse n'a point écrit: ces livres sont donc apocryphes. Ces livres sont la base de la religion juive: à bas l'édifice. Demandez à votre confesseur à quelles branches il se raccrochera, car Jésus déclare, dans saint Mathieu, qu'il n'est pas venu pour abolir la loi de Moïse, mais pour l'ac-

accomplir; et il sait, puisqu'il est Dieu, que cette loi est établie sur de fausses pièces. Il est difficile de se tirer de là.

A propos de Jésus, je terminerai cette revue des livres juifs par quelques mots sur le Messie; j'entends le Messie des juifs.

Le savant rabbin Orobio soutint, en 1687, que la croyance à la venue du Messie n'était établie dans aucun livre des juifs; qu'il n'est pas dit dans l'*Ancien-Testament* que le salut d'Israël dépende de la foi au Messie; qu'il n'est pas dit que la loi de Moïse ne fût que la figure d'une autre loi; que partout, au contraire, il est dit que la loi de Moïse doit être éternelle, et le rabbin a raison; mais ce qu'il ne dit pas, et ce que je trouve, c'est que Messie, *Messias*, était simplement un titre d'honneur. Isaïe donne ce titre à

Cyrus, *chap.* XLV, *v.* 1. Ézéchiel le donne également au roi de Tyr. *Revel.*, *chap.* XXVIII, *v.* 14, et Isaïe et Ézéchiel n'entendaient pas que Cyrus et le roi de Tyr fussent la moitié ou le tiers de Dieu, et qu'ils fussent nés d'une vierge, pour défaire ce que l'autre moitié ou les deux autres tiers d'eux-mêmes avaient fait. Comme la signification des mots change!

Malgré ces légères observations, je conviens que la venue de Jésus-Christ a été annoncée par mille prophéties aussi claires que les passages d'Ézéchiel et d'Osée que j'ai cités plus haut.

Je conviens que l'opinion de la venue du Messie s'est établie insensiblement parmi les juifs, et je la trouve développée dans un de leurs livres. Je trouve, dans ce même livre, que les

juifs ont tout réglé pour le jour de son arrivée, jusqu'au repas qui lui sera offert; car les juifs aiment la bonne chère, surtout quand elle ne leur coûte rien, et ici c'est l'Éternel qui fait les frais.

On mettra à la broche le taureau Béhémoth, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes. Dieu lui avait donné une femelle; mais Dieu, qui se ravise toujours, túa la femelle, parce qu'il sentit que sept à huit de ces animaux épuiseraient, en huit jours, tous les pâturages de la terre.

Pour second service, le poisson Léviathan, qui avale d'un trait un poisson, probablement moins grand que lui; mais qui ne laisse pas d'avoir trois cents lieues de long. Dieu sentit encore qu'il avait mal fait de donner une fe-

melle à ce monstre-là ; il la tua, et la sala pour le festin du Messie.

Et le vin !... oh ! quel vin ! il est vieux, celui-là ! C'est le vin que fit Adam dans son paradis, et que les anges ont encavé au centre de la terre.

« Halte-là ! s'écria mon confesseur, » c'est *le Talmud* que vous me citez, » et vous savez bien que *le Talmud* » est un livre apocryphe. — Je vous ai » prouvé que ceux de Moïse le sont » également. Vous croyez aux uns, et » vous refusez de croire à l'autre. — » Mais, votre taureau Béhémoth et vo» tre poisson Léviathan sont des ex» travagances. — Il n'y en a pas moins, » mon cher docteur, dans ce qui nous » reste à examiner. »

CHAPITRE IV.

Nous avons vu le Seigneur châtiant son peuple d'une main, le caressant de l'autre, toujours mécontent de sa créature et de lui, essayer tous les moyens de rendre son ouvrage passable, et, dépité de n'y pouvoir réussir, noyer ses enfans, les faire égorger, et revenir sincèrement à eux.

Ce fut pendant un de ces bons momens que le Seigneur imagina d'envoyer son fils sur la terre; car vous savez que le Seigneur a un fils, quoique les auteurs sacrés des juifs ne le connussent pas.

Le Seigneur se persuada que si son

fils se faisait homme et mourait, ce qui était inévitable en sa qualité d'homme, soit qu'il mourût en public ou dans son lit, le Seigneur se persuada que les autres hommes ne pêcheraient plus, et l'expérience lui a appris que cette nouvelle spéculation ne valait pas mieux que les autres, car nous pêchons tant que nous pouvons; il est même certains péchés qui nous paraissent très-jolis.

Voilà donc Dieu bon ce jour-là qui fait mourir Dieu innocent pour apaiser Dieu juste. C'est là le vrai sens des paroles de l'Église, et l'Église, conduite et inspirée par le Saint-Esprit, donne souvent dans le galimatias.

Des méchans reprochent à Dieu d'avoir proscrit une religion établie par lui-même et d'en avoir révélé une autre. Moi, qui suis de bonne foi, je

conviens que Dieu ne voulait rien changer du tout, ainsi que son fils le déclare dans saint Mathieu : « Je ne » suis pas venu pour abolir la loi, mais » pour l'accomplir. »

Ce sont les prêtres chrétiens qui, de leur autorité privée, ont condamné la religion juive, qui était celle des apôtres et de ceux qui leur ont immédiatement succédé, ainsi que nous le verrons plus loin, et ils ne pensent pas qu'ils ajoutent par là à la bizarrerie, à la versatilité déjà reconnues dans le Seigneur.

Mais il faut que je déclare que si je crois que Jésus ne venait point changer la loi, je ne vois pas trop ce qu'il venait faire.

Lactance, très-justement indigné que les hommes continuassent à pécher, malgré le sacrifice de l'agneau

sans tache, voulut modestement accorder l'existence du péché avec les qualités qu'on prête à Dieu : il est adroit comme tous ceux qui veulent expliquer des choses inexpliquables.

Ce Lactance a fait un livre intitulé : *De la Colère de Dieu*, et, au ch. XII, il se propose des difficultés qui donnent de terribles armes contre lui et messieurs ses confrères. C'est un malheur d'être fessé; mais c'est une duperie de fournir les verges.

Il suppose qu'Épicure lui dit : « Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, et il ne le peut ; ou il le peut, et ne le veut pas ; ou il ne le peut ni ne le veut ; ou enfin, il le peut et le veut. »

S'il le veut et ne le peut pas, c'est impuissance ; s'il le peut et ne le veut pas, c'est méchanceté ; s'il ne le peut et ne le veut, c'est impuissance et mé-

chancetté, s'il le veut et le peut, pourquoi y a-t-il du mal sur la terre? Voilà l'argument le plus serré que puisse proposer un incrédule. Savez-vous comment Lactance se répond à lui-même? Il dit que Dieu permet le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse, avec laquelle on acquiert le bien. Ou Lactance est un imbécille, ou il se moque de nous. Revenons.

Quand il fut arrangé, entre le père et le fils, qui ne font qu'un, que l'un des deux se ferait homme, il fut question de savoir sur quelle famille on enterait le céleste bambin. Dieu le père pouvait l'envoyer tout fait et tout grand, comme il avait créé le premier homme; mais Dieu, qui ne hait pas certaines confitures, ainsi que nous l'avons vu dans le prophète Ézéchiel, trouva plaisant de colloquer son fils,

pendant neuf mois, entre de l'urine et quelque chose de pis.

Les Dieux, qui ne font qu'un, décidèrent ou décida que l'un d'eux ou la moitié du tout descendrait directement de David, par l'adultère Bethsabée, l'impudente Ruth, l'incestueuse Thamar, et la prostituée de Jéricho. Nos Dieux aiment le gâchis dans tous les genres.

Il y avait à Nazareth un pauvre charpentier nommé Joseph, qui était sûrement de la famille de David : c'est lui que Dieu choisit pour être son père. Ah! si nous avions pu choirir les nôtres, nous serions pour le moins empereurs.

Voilà donc Dieu le Fils descendu du ciel, c'est-à-dire descendu de nulle part, puisque nous savons que ce qu'on appelait, et ce qu'on appelle en-

core le ciel, n'est que l'espace dans lequel roulent tous les globes. Le voilà établi chez Marie, et y séjournant probablement sans dégoût, puisque l'Évangile ne nous dit pas qu'il mît de l'ambroisie dans l'anus de sa belle maman, ni du nectar dans sa vessie, ce dont il était bien le maître.

Arrêtons-nous à quelques particularités assez remarquables. L'Évangile donne un frère à Jésus. Or, ce frère n'était pas du chef de Marie, qui n'eût pas été vierge lorsqu'elle épousa Joseph, ou qui eût cessé de l'être, si elle eût fait un second enfant sans que Gabriel s'en fût mêlé. Il est donc clair que Joseph épousa Marie en secondes noces. Or, il est assez extraordinaire que Joseph, qui n'était prévenu de rien, et qui avait goût à la chose, puis-

qu'il se remariait, laissât sa jeune moitié tranquille; il est assez extraordinaire que la brune Marie, qui ne se doutait point de ses hautes destinées, ne réveillât pas le bonhomme, selon l'usage des brunes. Il faudrait, pour expliquer cela, que l'ange Gabriel fût venu leur dire à tous les deux, au moment des épousailles : « Abstenez-vous jusqu'à nouvel ordre. » Il ne leur dit rien, et Marie est vierge lorsqu'il entre chez elle par la fenêtre et qu'il lui tourne un compliment, auquel Marie répond : *Fiat mihi secondùm verbum tuum*. Je ne vois pas trop pourquoi Joseph n'eut pas un peu d'humeur lorsqu'il vit sa femme grosse sans qu'il s'en fût mêlé; car enfin Gabriel ne daigna pas lui apparaître, à lui. Il est très-louable d'avoir confiance en sa femme; mais il faut

avoir une foi bien robuste pour croire, sur parole, que les anges viennent lui faire des enfans.

Quoi qu'il en soit, les premiers chrétiens reconnurent Joseph pour le père de Jésus. Eusèbe et saint Épiphane s'étendent même avec complaisance sur le reste de sa parenté. Ils nous apprennent que Joseph avait un frère nommé Cléophas; que la vierge avait une sœur nommée aussi Marie, que ce Cléophas épousa, et qu'agissant eux tout bêtement, tout charnellement, ils firent saint Jude et saint Jacques-le-Mineur. Ces deux saints étaient doublement cousins-germains du bon Dieu; et si on trouve jamais de leurs descendans en Allemagne, on en fera sans doute les premiers barons chrétiens.

Il a plu aux successeurs des apôtres,

de renoncer à bien des opinions de leurs devanciers, et c'est au sujet de la naissauce de Jésus qu'ils commencèrent à n'être plus d'accord. Les divisions datent de loin.

Après avoir établi Dieu le Père, on avait imaginé le Verbe, qui n'a point été créé par le Père, qui est consubstantiel au Père, qui est en tout l'égal du Père, ce qui n'est pas très-clair; en troisième lieu, on inventa le Saint-Esprit. C'est ce troisième Dieu qu'on donne pour père au second; parce que cela parut plus noble que de le faire descendre d'un homme. Malheureusement, les Évangiles ne disent rien de cette paternité du Saint-Esprit, et on s'embrouille quelquefois dans la subtilité des distinctions. On nous conte que le Saint-Esprit procède du Père et du Flis. Il est assez drôle que le Saint-

Esprit soit le père de celui dont il procède. Je ne vois guère que cette difficulté, car pourquoi trouverai-je extraordinaire que le Saint-Esprit ait fait un enfant lorsque Jupiter en a tant fait ? . . . .

Jésus naquit, comme tous les autres hommes, et plus misérablement que la plupart d'entre eux, car il jeta son premier cri de douleur dans une étable, entre un âne et un bœuf. La famille de David, le protégé de Dieu, était singulièrement déchue, et la brune Marie n'eut que les douleurs de la maternité. Pauvre époux que le Saint-Esprit !

Cependant la naissance de Dieu le Fils était quelque chose d'assez considérable pour que Dieu le Père daignât la manifester par quelque petit miracle, lui qui en fait plus qu'on ne lui de-

monde. A la mort de Jésus, la terre tremble, le soleil s'éclipse, les défunts sortent du tombeau; et lorsque le Sauveur du monde naît pour accomplir son très-inutile sacrifice, les arbres ne sont pas plus verdoyans, la nature n'est pas plus riante, le soleil plus brillant; rien de ce qui existe ne manifeste la joie universelle dont tous les êtres doivent être pénétrés. Les choses suivent leurs train ordinaire, et cependant trois mages ou trois rois, ce qui n'est pas la même chose, puisque *mage* veut dire *sage*, et que Dieu ne donne pas toujours la sagesse aux rois comme il la communiqua à son bien-aimé Salomon, trois mages ou trois rois, qui ne sont avertis par rien, pas même par quelque fusée volante, devinent, je ne sais comment, que le Fils de Dieu est né, partent je ne sais d'où;

et comme dans ce temps-là les étoiles tombaient fréquemment dans la mer, on jugea qu'on pouvait les déplacer sans inconvénient, et on trouva très-ingénieux d'en donner une pour falot à ces trois mages ou à ces trois rois.

On peut pardonner aux hommes de de ce temps-là, et de l'espèce des premiers chrétiens, d'être d'une ignorance crasse; mais aux inspirés de Dieu même, aux Pères de l'Église, qui avaient hérité du Saint-Esprit, du chef des apôtres, cela n'est pas pardonnable. Saint Augustin traite d'absurde l'idée des antipodes. Lactance dit à ce sujet: « Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds? »

Ce Lactance dit, *Lib.* III *de ses Inst.* : « Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est im-

possible que le ciel entoure la terre. »

Saint Chrisostôme s'écrie, dans sa quatorzième homélie : « Où sont-ils ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, et que leur forme est circulaire ? »

Il fallait bien avoir des cieux solides pour mettre le paradis quelque part. A présent, où le mettrons-nous? Mais lorsque les premières autorités de l'Église déraisonnent ainsi en astronomie, il est permis de soupçonner leurs lumières en métaphysique.

Pendant que je fais cette courte digression, nos mages ou nos rois arrivent à Bethléem, vont droit à l'étable, et adorent le nouveau-né, dont l'extérieur et l'entourage n'avaient rien de bien remarquable. On ne sait pas ce qu'ils lui dirent, ni en quel langage ils lui parlèrent; mais ils vinrent et ado-

rèrent incontestablement, car on sait jusqu'à leurs noms. Il est vrai qu'on n'est pas toujours d'accord là-dessus, car on les appelle Athos, Satos, Paratoras; on les appelle Malagal, Galgalal, Siraïam; on les appelle Gaspard, Balthazar, Melchior, et ces derniers noms ont prévalu, parce qu'ils sont aisés à retenir.

Il est incontestable qu'ils offrirent à Jésus des dons très-précieux, car Joseph et Marie furent toujours pauvres, et le Christ vécu d'aumônes.

Il est incontestable, enfin, que les trois mages étaient trois rois, parce que Tertullien, saint Ambroise et saint Césaire, qui ne les avaient pas vus, nous l'assurent. Au reste, la fête des Rois, que nous célébrons tous les ans, ranime l'amitié, étouffe les haines, ré-

chauffe la gaîté. Gloire donc à Athos, à Sathos et à Paratoras !

On n'avait pas manqué de dire à Hérode qu'un nouveau roi des Juifs venait de naître sur quatre brins de paille. Grande inquiétude du tyran ! Mais quand il sut que trois rois, ses confrères, étaient venus visiter son compétiteur, précédés d'une étoile, qui ne fut vue de personne, oh ! il ne se posséda plus.

Que croyez-vous qu'il fit ? Envoya-t-il des gardes saisir le nouveau-né ? Cette idée si simple ne lui vint pas même à la tête. Il ordonna qu'on massacrât tous les petits enfans. Hérode aimait à travailler en grand.

L'Église ne voit ici qu'un acte de cruauté ; moi, qui veut favoriser l'Église, je trouve un quarteron de mira-

cles. Un roi élevé par les Romains au trône de Judée et protégé par eux entend dire qu'une pauvre femme vient d'accoucher d'un roi des Juifs dans une étable, et il n'en rit pas : premier miracle.

Il fait égorger tous les enfans nouveau-nés, pour détruire son antagoniste dont il lui était si facile de se défaire : miracle de rage, d'aveuglement, de sottise.

Jésus échappe à ce massacre : troisième miracle. A la vérité, il n'échappe que pour être crucifié sous Pilate, et puisqu'il voulait mourir pour nous, il pouvait mourir ce jour-là aussi bien que trente trois ans plus tard.

Quatrième miracle. Aucun auteur romain ne parle de cet événement unique dans l'histoire du monde. Joseph, historien juif, contemporain,

n'en dit rien, parce que le Saint Esprit voulait ménager à l'évangéliste Mathieu le plaisir de nous raconter cette petite anecdote.

Cinquième miracle. Hérode trouva des bourreaux pour massacrer quatorze mille enfans. Charles IX en trouva bien, me répondra-t-on. Le cas est différent. Charles IX fit égorger des calvinistes par des catholiques romains, et nous verrons, en avançant, les catholiques romains avoir toujours le miel à la bouche et le poignard à la main.

Sixième miracle. Les os de ces enfans-là sont arrivés à Cologne sans y avoir été portés... Vous riez? hé! dites-moi, qui les y porta.

Septième, huitième, vingtième, trentième miracles, nombre infini de miracles, ceux que firent à Cologne les os de ces petits martyrs.

Malgré les fureurs d'Hérode, Marie, tranquille sur le sort de son fils, le fait circoncire le huitième jour; elle va se purifier au temple, quoique les vierges ne fussent pas dans l'usage de se purifier. Peut-être doutait-elle un peu de sa virginité, et elle n'avait pas tort.

Au reste, cette soumission de Marie aux rites judaïques ne prouve pas du tout qu'elle crut avoir fait un Dieu né pour tout changer, et je ne vois pas de quelle utilité lui fut le compliment de l'ange Gabriel.

Les Juifs, ainsi que je l'ai dit *chap.* 1er, avaient pris des anciens le baptême, beaucoup d'autres choses. Un nommé Jean baptisait dans le Jourdain, pour passer le temps ou pour gagner sa vie. Jésus se conforma à l'usage; il fut trouver Jean, et ne le paya probablement

qu'en paraboles, car il n'était pas riche, malgré les présens considérables dont Malagal, Galgalal et Siraïm avaient chargé son berceau.

Il paraît que Jésus ne se trouva pas bien du baptême de Jean, car il ne baptisa jamais personne, et voilà pourquoi il faut que nous le soyons tous, à peine d'être damnés.

La première jeunesse de Jesus n'offre rien d'intéressant. Sans doute, sa nature divine ne pouvait agir qu'à mesure que ses organes corporels acquéraient de la force, ce qui prouve invinciblement en faveur de ses deux natures, et en faveur de notre âme immortelle, qui, comme celle de Jésus, n'agit que lorsque notre cerveau a pris de la consistance.

La première occasion où le savoir faire de Jésus se manifesta, est la noce

de Cana. Il dit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » ce qui n'est pas respectueux du tout, ce qu'il eût pu dire avec vérité à Joseph, ce qui eût été déplacé, car lorsqu'on sait certaines choses qui touche de trop près le mari de sa mère, il n'est pas sage de les lui dire.

Je suis bon diable, et je dirai, pour excuser Jésus, qu'il avait déja la tête échauffée. Cependant, si le proverbe *in vino veritas* est vrai, il manquait souvent de respect à madame sa mère, et ce n'est pas en cela qu'est le miracle dont je veux vous entretenir.

Le vin manqua, parce qu'à force de boire, les brocs se vident. Or, comme on ne trouve pas de vin dans une ville, Jésus en fit avec de l'eau, miracle d'ivrogne, puisqu'il fut fait pour achever d'enivrer les gens de la noce ;

mais le fils tient de son père, il aime le jus de la treille : miracle de guinguette que font tous les jours nos cabaretiers; mais enfin, c'est un miracle.

On nons prêche aujourd'hui les mortifications, la tristesse, et il est clair que Jésus était un vivant, un chevalier de la table-ronde. Il chantait même quelquefois, à ce que nous apprend saint Mathieu, *chapitre* XXVI, *v.* 39. Saint Augustin, dans son *Épître* 237, à l'évêque Cérétius, nous donne quelques passages de sa chanson favorite : je ne sais où diable il les a pris.

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux sauver, et je veux être sauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter; dansez tous de joie, etc., etc.

Cette chanson justifie l'aphorisme de

Beaumarchais : *Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.*

Vous pensez bien que Jésus, qui avait fait si facilement du vin avec de l'eau, ne s'en tint pas là. Il guérit un paralytique, et l'action est louable. Mesmer, piqué d'émulation, voulut en faire autant par le moyen du magnétisme ; un docteur allemand veut en faire antant par le moyen du galvalisme : s'ils deviennent dieux un jour, on ne manquera pas d'écrire qu'ils ont réussi.

Un miracle plus fort est celui par lequel Jésus chassa le diable du corps d'un possédé. Il y a encore ici multiplication de miracles, et les Pères de l'Église n'en tronvent qu'un : pauvres gens !

Premier miracle. Jésus guérit un possédé, quoiqu'il n'y ait jamais eu de possédés.

Second miracle. Jésus chasse le diable, qui se laisse chasser, quoiqu'il soit souvent plus fort que Jésus, et, ce qui le prouve, c'est qu'il le porta sur une montague d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre, et qu'il lui dit: « Je te donnerai tout cela si tu veux m'adorer. » Que de miracles dans un encore. Un diable assez bête pour croire que le bon Dieu a besoin de ses cadeaux, miracle! Un diable assez bête pour croire que Dieu l'adorera, miracle! Dieu assez bon pour argumenter avec le diable, miracle! Un point d'un corps rond d'où l'on découvre ce qu'il y a dessous, miracle!

A la vérité, Jésus se venge des espiègleries du diable; il l'envoie dans deux mille cochons, et c'est bien un miracle que Satan soit dans deux mille corps à la fois. A la vérité, cela n'est

pas plus inconcevable que Dieu tout entier dans trente mille hosties. C'est bien un miracle qu'un troupeau de deux mille cochons dans un pays où il était défendu d'en manger. C'est bien un miracle que Dieu fût distrait au point de ruiner le propriétaire de ces deux mille cochons, qui n'étaient pour rien dans ses démêlés avec le diable.

Encore une kyrielle de miracles dans celui de la multiplication des cinq pains et deux poissons. C'est un miracle que Jésus, qui prêchait commodément dans les carrefours de Jérusalem, voulût aller dans le désert, où il pouvait n'avoir pas d'auditoire. C'est un miracle que cinq mille hommes l'y suivissent pour entendre ce qu'ils avaient déjà entendu, car tous les sermons finisent par le même refrain. C'est un miracle qu'Hérode, si chatouilleux,

ne s'aperçut pas de cette émigration. C'est un miracle que cinq mille hommes qui se jettent dans un désert sans prendre de provisions. C'est un miracle que, de leur desserte, on remplit douze corbeilles, parce qu'il est miraculeux que des hommes qui pensent à porter douze corbeilles dans un désert ne s'aperçoivent pas qu'elles sont vides.

Le plus grand de tout les prodiges, sans doute, c'est que les juifs, témoins de tout ceci, ne fussent pas convaincus de la divinité de celui qui les opérait. C'est poutant un grand moyen qu'un miracle pour forcer les opinions. Si un beau jour d'été, je vous disais à midi : « Je suis dieu, et je vous le prouve en faisant coucher le soleil ; » certes, le préfet de police ne me ferait pas arrêter, et le président du tribunal

ne me ferait pas pendre. Si j'étais moins pieux, je déclarerais tous ces miracles apocryphes; je m'appuierais sur ce qu'aucun trait de la vie de Jésus n'échappait au gouvernement quand il portait quelque intérêt. Par exemple, Jésus fait une crânerie : il va dans le parvis du temple, il en chasse, à coup de fouet, ceux qui, de temps immémorial, y vendaient des animaux pour les sacrifices, et le gouvernement trouva cela très-mal, et fit arrêter Jésus peu de temps après, et le gouvernement ne sait pas qu'il fait du vin, qu'il guérit les possédés, qu'il ressuscite des morts, qu'une partie des habitans de la ville le suit dans le désert, et qu'il leur fait faire grande chère avec rien. Le gouvernement le fait mourir comme un homme ordinaire, et alors la terre tremble, le soleil s'éclipse, les

morts sortent de leurs tombeaux, et le gouvernement ignore tout cela, et aucun acte public n'en parle!

Et ce peuple qui a laissé mourir celui qui l'avait étonné toute sa vie, qui a même demandé sa mort, n'est pas converti par le bouleversement général de la nature. Le seul miracle que Jésus dut faire est précisément celui qu'il ne fit point, et de quoi eût servi que les juifs fussent convaincus de sa divinité, puisqu'il n'était pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir?

Et Dieu se fâche contre son peuple, parce qu'il a fait mourir son Fils, et il était convenu qu'il mourrait. Était-ce en Judée qu'il fallait qu'il naquît, si ses juges devaient être coupables d'un crime que les deux Dieux avaient combiné dans leur sagesse? Que n'allait-il naître chez un peuple réprouvé dont

un crime de plus n'eût rien ajouté à la colère du Seigneur, parce que sa colère est sans bornes. Galimatias, galimatias!



CHAPITRE IV.

Je voudrais bien savoir ce que Jésus eût fait si les juifs ne l'eussent pas fait mourir. Il serait mort ailleurs, et le peuple chérit ne se serait pas irrévocablement brouillé avec Dieu le Père : à la bonne heure.

Mais de quelle utilité eût-il été au peuple chéri de croire à la divinité de Jésus-Christ ? Quels avantages nouveaux leur apportait le Messie? Aucun. Qu'ont-ils perdu en le crucifiant ? Rien que sa bienveillance, et on se console de ces pertes-là quand il n'en résulte aucun dommage pour l'avenir. Or, les juifs ne croyaient pas à l'immortalité

de l'âme. Moïse, inspiré par le Seigneur, n'avait nulle idée de ce dogme : il ne promet rien que de temporel.

Si vous obéissez, dit-il, vous aurez de la pluie au printemps, et en automne du froment, de l'huile, du vin, afin que vous mangiez et que vous soyez soûls.

Si vous ne gardez pas les ordonnances, vous éprouverez la famine, la pauvreté ; vous mourrez de misère, de froid, de pauvreté, de fièvre.... vous aurez la rogne, la gale, la fistule ; vous aurez des ulcères dans les genous et dans le gras des jambes...... et vous mangerez le fruit de votre ventre, et la chaire de vos fils et de vos filles, etc.

J'espère bien que mon confesseur ne prétendra pas qu'il soit question ici du paradis et de l'enfer. Je lui demanderai pourquoi mon âme étant immortelle, à

ce qu'il dit, Dieu n'en sait rien, ou, s'il le sait, pourquoi il ne l'a pas révélé à Moïse; une chose de cette importance valait bien la peine qu'on en parlât.

Je lui demanderai pourquoi, si l'âme est immaterielle et immortelle, il est dit dans la *Genèse:* « Dieu souffla au visage de l'homme un souffle de vie, et il devint une âme vivante. » L'âme n'est donc que la vie?

Je lui demanderai pourquoi les chrétiens ont été de cette opinion pendant cinq cents ans. Il me répondra que cela n'est pas vrai, et je lui citerai Tertullien, qui dit, *de Animá, cap.* VIII: *Corporalitas animæ in ipso Evangelio relucescit.* La corporalité de l'âme éclate dans l'Évangile.

Je lui citerai saint Hilaire, *de Math.*, p. 633, qui dit: « Il n'est rien de créé qui ne soit corporel, ni dans le ciel,

ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles. Tout est formé d'élémens, et les âmes, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle. »

Je lui citerai saint Ambroise, qui dit au sixième siècle : « Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté la très-sainte Trinité. » Sur *Abraham*, *liv.* II, *chap.* VII.

Il est donc clair qu'en effet Jésus ne voulait rien changer ; il est démontré qu'il ne nous a promis aucun bien nouveau. Que diable venait-il donc faire, et quel mal réel se sont fait les juifs en refusant de croire les prodiges qu'ils voyaient, et en ne croyant point à sa divinité?

Ah! dit mon confesseur, Jésus ne nous a promis aucun bien nouveau. Il n'a

pas dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il n'a pas dit au bon larron : « Ce soir, vous serez avec moi en paradis? » Ce n'est pas là annoncer la spiritualité, l'immortalité de l'âme ; non, docteur, cela ne veut rien dire, parce que Jésus n'a pas dit cela. Tertullien, saint Hilaire, saint Ambroise en eussent su quelque chose, et votre objection prouve seulement que les Évangiles restans sont apocryphes, inconnus, inconnus, vous dis-je, jusqu'à saint Irénée. Il est le premier qui en parle, et je vous défie de me convaincre que j'en aie menti.

Je conviens bien qu'au sixième siècle, où on avait beaucoup travaillé à l'habit d'arlequin, on commençait à finasser sur l'âme. Saint Ambroise, qui admet les âmes corporelles, saint Hilaire, qui pense comme lui, font ce-

pendant ces âmes immortelles. Pourquoi ce privilége d'un de mes corps sur l'autre? Mon confesseur m'expliquera cela; il est digne d'expliquer saint Hilaire.

Puisqu'on est convenu, depuis, que nous avons une âme spirituelle et immortelle, mon confesseur me dira ce que c'est que cette âme, car il est très-obligeant, très-profond, et j'ai grand besoin d'être éclairé. Je vais trouver mon confesseur.

Je le joins au milieu d'une assemblée très-respectable, car elle est composée de docteurs savans comme lui. J'établis modestement ma question, et le plus vieux, comme le plus expérimenté, me répond: « L'âme est une émanation de Dieu même; c'est une partie du grand tout; elle est créée de toute éternité.—Pardon, mon digne

confrère, lui dit son voisin, l'âme est faite et non créée. — Vous vous trompez, dit un troisième; Dieu forme les âmes à mesure qu'il en a besoin. Elles arrivent au moment de la copulation, et se logent dans les animalcules séminaux. — Pas du tout, dit un autre, elles s'insinuent dans les trompes de fallope. — Vous n'y êtes pas, reprend un petit docteur en s'élevant sur la pointe des pieds; elle attend que le fœtus soit formé, et alors elle s'établit dans la glande pinéale. S'il arrive qu'il y ait faux germe, elle retourne se réunir au grand tout, en attendant une nouvelle occasion. »

Eh! messieurs, ce n'est pas là ce que je vous demande.

« Voilà pourtant ce que nous pouvons vous dire, et vous voyez bien que nous connaissons aussi parfaitement notre

âme que nous savons comment nous remuons notre petit doigt. »

Je quittai mes docteurs, assez mécontent de ne pas savoir ce que c'est que mon âme, mais très-satisfait d'avoir des idées précises sur la manière dont ce que je ne connais pas s'est logé dans mon corps.

Cependant, comme mes docteurs n'étaient pas d'accord là-dessus, je jugeai à propos d'adopter le système le plus gai, parce que la gaîté me convient. D'ailleurs, il est toujours bon de tenir à un parti, pour avoir le droit d'injurier les autres si on ne peut leur faire pis. Le système donc que j'adoptai est celui qui fait arriver les âmes au moment de la copulation. Je me représente une nuit de Paris seulement. Je vois le père commun des humains, l'œil fixé à sa voûte de cristal, car

vous vous rappelez que les cieux sont de cristal, je le vois embrassant tout Paris d'un coup-d'œil, et soufflant, en souriant, de petites âmes partout où il entend : « Ah!.... ha!.... ah!... »

Mais je fais une réflexion. Dieu ne ne peut souffler des âmes dans les jeunes Chinoises, dans les jeunes Japonaises, dans les jolies Géorgiennes, parce qu'il les y soufflerait avec l'intention bien prononcée de les damner, ce qui serait traître à Dieu. Mais si tel est son bon plaisir, ce que je suis autorisé à croire d'après le passage: « Il y en a beaucoup d'appelés et peu » d'élus », je trouve mon système très-consolidé, et j'en suis fort aise, car il est drôle.

Voyez comme un auteur méthodique s'écarte quelquefois de son sujet! Où nous a mené ce fol aveuglement

des juifs, qui n'ont pas senti, qui n'ont pas vu que Jésus était Dieu? « Mais c'est qu'il ne l'est pas, me dit brusquement mon raisonneur; c'est qu'il ne l'a jamais été; c'est que l'on ne s'est avisé de cette idée-là que long-temps après sa mort. — Bah! lui fis-je. — C'est comme cela, mon ami; écoutez-moi :

« Vous savez que les apôtres étant rassemblés un certain jour dans une maison écartée entendirent un grand vent, et comme un grand vent annonce toujours quelque chose de merveilleux, ils se mirent aussitôt en prière, et en effet le grand vent leur apportait le Saint-Esprit, qui se reposa sur eux en autant de langues de feu.

« Le fait est sûr, car il est consigné dans les *Actes des Apôtres*, et ce qui

est dans les *Actes des Apôtres* est d'une vérité incontestable, parce que les premiers Pères de l'Église ne citent aucun passage des *Actes des Apôtres*, ni des quatre Évangiles, ce qui prouve qu'ils les connaissaient parfaitement. »

Revenons. Voilà les apôtres qui ont reçu le Saint-Esprit ; voilà le Saint-Esprit qui les conduit, les inspire, et voilà le Saint-Esprit qui ne croit pas non plus à la divinité de Jésus.

Il fait dire à saint Paul, bien plus savant que ses confrères, pauvres diables qu'il menait par le nez, il lui fait dire, *chap.* v, *Ép. aux Romains* :

« Le don de Dieu s'est répandu sur nous par la grâce donnée à un seul homme, qui est Jésus-Christ. »

A un seul homme, entendez-vous ? Saint Paul dit, *ch.* viii : « Nous les hé-

ritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ. »

Et ce passage de son *Épître aux Philippiens* : « Croyez mutuellement, par humilité, que les autres vous sont supérieurs ; ayez les mêmes sentimens que Jésus-Christ, qui, étant dans l'empreinte de Dieu, n'a point cru sa proie de s'égaler à Dieu. »

Origène, dans son *Commentaire de Jean*, s'exprime précisément comme saint Paul :

« La grandeur de Jésus, dit-il, a plus éclaté quand il s'est humilié que s'il eût fait sa proie d'être égal à Dieu, » ce qui ne veut pas dire, comme le prétendent certains docteurs : « Imitez Jésus, qui n'a pas cru que c'était une proie, une usurpation de s'égaler à Dieu. »

Et ces deux passages du même apô-

tre, bien plus remarquables encore :

« Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ vous donne l'esprit de sagesse. » *Aux Éphésiens*, *chap.* I.

« Vous avez rendu Jésus de peu inférieur aux anges en le couronnant de gloire. » *Aux Hébreux*, *chap.* II.

Croyez-vous qu'Eusèbe, évêque de Césarée, ne sût pas sa religion telle qu'elle était de son temps ? Voilà ce qu'il dit, *liv.* I, *chap.* II, de son *Histoire ecclésiastique* :

« Il est absurde que la nature non engendrée, immuable du tout-puissant, prenne la forme d'un homme. »

Justin, dans son *Dialogue avec Triphon*, Tertullien, dans son *Discours contre Praxeas*, s'expriment de même.

Si votre confesseur rejète l'autorité d'Eusèbe, de Justin et de Tertullien, il faut qu'il se soumette à celle des apô-

tres. Il faut que saint Paul ait raison, ou que le Saint-Esprit se soit trompé, ou qu'il ait trompé saint Paul. Dites à votre confesseur de choisir.

Parbleu! mon cher, puisque nous prouvons que Jésus n'était pas Dieu, qu'il ne le croyait pas, que ses apôtres ne le croyaient pas, que leurs successeurs immédiats ne l'ont pas cru, que le Saint-Esprit ne le croyait pas alors, nous pouvons, sans trop nous écarter, examiner à quelle époque il plut au Saint-Esprit de changer d'avis.

Ce fut trois cent vingt-cinq ans après la mort de Jésus-Christ que Constantin jugea à propos d'assembler, à Nicée, un concile composé de deux cent quarante-sept évêques. Vous savez que les évêques assemblés en concile sont inspirés, de droit, par le Saint-Esprit, en leur qualité de successeurs des apôtres.

Le Saint-Esprit inspira à dix-huit de ces évêques que Jésus-Christ n'était pas Dieu, et ils se fondaient sur ces paroles du Christ : « Mon père est plus grand que moi. » Il inspira à deux cent quatre-vingt-dix-neuf évêques que Jésus était Dieu, et ils se fondaient sur ces paroles : « Mon père et moi, nous sommes la même chose. » Le Saint-Esprit se répliquait à lui-même : « Cela veut dire, mon père et moi, nous avons le même dessein, la même volonté, » et cette interprétation s'accorde parfaitement avec ces paroles : « Mon père est plus grand que moi. » Le Saint-Esprit, sans avoir égard à sa réplique, qui n'était pas bête, souffla aux deux cent quatre-vingt-dix-neuf de proclamer Jésus Dieu. Depuis ce temps-là, c'est toujours l'intérêt du plus grand nombre qui, dans les grandes assem-

blées, formeront une majorité. Il est, en effet, plus beau d'être les interprètes d'un Dieu que d'un homme.

En 359, il y eut encore un grand concile assemblé à Rimini et à Séleucie; quatre cents évêques à Rimini, et deux cents à Séleucie. Le Saint-Esprit présidait des deux côtés; et comme il tient de la nature de Dieu le père, qui ne sait jamais ce qu'il veut, le Saint-Esprit défit à ce concile ce qu'il avait fait trente-quatre ans auparavant. Il dépouilla Jésus de sa divinité, et on en revint au sentiment de saint Paul.

Le Saint-Esprit, qui n'est pas long-temps du même avis, en changea encore au concile de Constantinople, convoqué en 381. A celui-ci le Saint-Esprit s'anathématisa lui-même, en inspirant aux Pères d'anathématiser le concile de Rimini. Jésus fut rétabli

dans tous es droits de la divinité, et il les a conservés depuis. Si le cher homme revenait au monde, il serait bien étonné.

Ce n'était rien que d'avoir fait Jésus Dieu, si on n'arrangeait sa nature divine avec sa nature humaine. Au second concile d'Éphèse, en 449, le Saint-Esprit fit un école; il décida que Jésus n'avait qu'une nature, ce qui est impossible, puisqu'il est Dieu, et que nous lui connaissons une nature humaine. Il est vrai que l'opinion du Saint-Esprit éprouva quelques contradictions; mais il inspira aux Pères de se battre à coups de bâtons; il ramena les mutins à son avis.

Le Saint-Esprit ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait fait une sottise, et deux ans après, au concile de Calcédoine, en 451, il défit ce qu'il avait

fait deux ans avant. Il fut démontré que Jésus a deux natures.

Plus le Saint-Esprit opérait, moins il s'entendait lui-même. Après avoir donné deux natures à Jésus, il ne savait plus si Dieu-homme devait avoir une volonté ou deux volontés. Deux volontés à la fois lui paraissait bien fort. Une seule volouté lui paraissait bien simple, et comme on gagne toujours, en métaphysique, à embrouiller les affaires, le Saint-Esprit trouva très-bon, au concile de Constantinople, en 780, de donner à Jésus deux volontés.

Je ne sais pourquoi il ne souffla point aux Pères de faire un mystère de ces deux volontés; car un être qui, à la fois, veut et ne veut pas, est tout aussi difficile à comprendre que bien d'autres choses.

Nous avons vu quand, comment,

et par quel motif on fit un Dieu de celui que ses apôtres regardaient comme un homme, et ils devaient en savoir quelque chose. Examinons ce qu'était le christianisme à sa naissance:

Une secte juive; pas autre chose, et prouvons.

Dans les premières années de la mort de Jésus, les juifs en dix sectes, car on dispute toujours sur ce qu'on n'entend pas. Ces sectes étaient les pharisiens, les saducéens, les esséniens, les judaïtes, les thérapeutes, les récabites, les hérodiens, les disciples de Jean et les disciples de Christ.

Les disciples de Christ étaient tellement juifs que saint Paul circoncit son disciple Timothée dans la ville de Listre. Il dit, *chap. II, Ép. aux Romains*: « La circoncision est utile si vous observez la loi; si vous la violez, votre

circoncision devient prépuce.... Le vrai juif est celui qui est juif intérieurement. « Voilà du positif, mon cher abbé.

L'apôtre Jacques dit à Paul, *ch.* 21, *des Actes des Apôtres* : « Prenez-les avec vous; purifiez-vous, et que tout le monde sache que ce qu'on dit de vous est faux, et que vous continuez à garder la loi de Moïse. »

Paul dit à Festus ces propres mots, *chap.* XXV, *des Actes :* « Je n'ai péché ni contre la loi juive, ni contre le temple. » Qu'en dites-vous, l'abbé?

Puisque vous êtes juifs, pourquoi persécutez-vous les juifs? pourquoi les brûlez-vous en Espagne ? pourquoi, puisque vous les brûlez, vous assemblez-vous tous les dimanches pour chanter leurs psaumes, leurs prophéties, leurs cantiques traduits en mau-

vais latin, pour la commodité de ceux qui n'entendent pas l'hébreu; traduits en français, pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le latin? Quand les traduira-t-on dans la langue de la raison, pour la commodité de ceux qui n'aiment pas les inepties?

« Mais, monsieur, vous niez l'authencité de nos livres, et vous nous les opposez sans cesse! — Que voulez-vous que je vous oppose, mon cher abbé? vous avez de mauvaises armes, j'en conviens; mais ce sont les seules que je puisse tourner contre vous. » Je poursuis.

Les douze premiers membres de cette secte juive venaient de recevoir le Saint-Esprit, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et, dès leur première assemblée, saint Pierre se querelle avec saint Paul pour savoir s'il faut

observer les rites juifs, ou les abandonner.

Peu après, autre querelle, à Antioche, entre Pierre, Jacques et Jean d'une part, et Paul de l'autre, pour savoir si on pouvait manger ou non des viandes étouffées, de la chair des animaux qui ont le pied fendu, et qui ruminent: querelle qui prouve qu'ils étaient encore juifs, querelle qui prouve aussi que déjà ils ne s'entendaient pas.

Le Saint-Esprit aimait-il le grabuge dans ce temps-là comme dans celui des conciles? Si tel était son goût, il fut servi à souhait; car, dans le premier siècle du christianisme, quarante ans après que les chrétiens se furent totalement séparés des juifs, on comptait plus de cinquante petites sectes qui ne s'accordaient pas plus que saint Pierre et saint Paul. Les nazaréens, les gali-

léens, les bazilidiens, les cérinthiens, les sociniens n'existent plus. A ceux-là en ont succédé d'autres, d'année en année, de siècle en siècle. Dans tous les temps, on voit les membres de l'Église de Dieu disposés à s'arracher les yeux.

Une des plus anciennes de toutes ces sectes est celle des cérinthiens. Ils soutenaient que Jésus n'était pas mort, et que Simon le cinéréen avait été sacrifié en sa place. *Épiphan. Hær.*, *chap.* XVXIII. Voilà, dès le berceau de l'Église, des chrétiens qui nient la mort, et par conséquent la résurrection de Jésus-Christ. Quant à la conséquence, je suis très-corinthien.

Les sociniens refusèrent constamment de reconnaître la divinité de Jésus, et ils donnaient leurs preuves, car il n'est pas de sectes qui n'aient de preuves incontestables. Ils citaient celles que

j'ai tirées de saint Paul, d'Eusèbe, de Justin, de Tertullien. Il était difficile de leur répondre : aussi persévérèrent-ils dans leur abominable hérésie, malgré la décision du concile de Nicée.

Une secte qui vint ensuite et qui jouit d'une grande réputation est celle des gnostiques. Saint Clément d'Alexandrie dit, *liv.* 1, *n°* 7, *de ses Stromates* : « Heureux ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique ! »

Saint Épiphane, dans son livre *contre les Hérésies*, tome 2, liv. 1, peint ces gnostiques sous des couleurs tout-à-fait différentes :

« Les chrétiens et les chrétiennes de cette secte se baisaient, dit-il, à la bouche en faisant l'*agape*. »

Or, vous saurez qu'*agape* veut dire repos d'amour.

C'est de toutes les coutumes de la

primitive Église celle qui s'est le plus religieusement conservée.

Il y a tous les soirs, à Paris, deux ou trois mille jeunes gens qui font l'*agape* avec leurs sœurs en Christ.

Quoique ces jeunes gens soient aussi innocens que les gnostiques, que saint Clément trouvait si saints, les rigoristes s'élèvent contre eux, comme saint Épiphane, Pétrone et d'autres s'élevèrent contre le doux baiser de l'*agape*. On ne sait comment faire pour être agréable à tout le monde.

Comme l'esprit de parti ne s'arrête jamais, qu'il ne soupçonne pas même qu'il puisse se fixer des bornes, saint Épiphane accuse les gnostiques de se chatouiller les uns les autres, hommes et femmes; de se donner ensuite des baisers impudiques. Il ajoute que le mari présentait à sa femme un jeune

initié, et qu'il lui disait : « Fais l'*agape* avec mon frère. »

Et à propos de cela, saint Épiphane entre dans les détails auprès desquels les poésies d'Ézéchiel et le *Cantique des cantiques* ne sont que des bagatelles.

Je ne les traduirai pas; mais vous les lirez dans l'original, si *Justine* ne vous a pas révolté.

Il faut pourtant opter entre le témoignage de saint Clément et celui de saint Épiphane.

Je crois que saint Épiphane est un menteur, et ce n'est pas le seul saint qui ait menti.

C'est un menteur, parce qu'il est impossible qu'il existe une secte dont le principe le plus sacré soit l'impudicité. Partout on aime le plaisir; nulle part on ne prostitue publiquement sa fille, sa femme, sa maîtresse.

Il se serait trouvé quelque papa, quel-

que mari, quelque amant, à qui ces étranges libertés auraient déplu, et qui eussent dénoncé les gnostiques au gouvernement, lequel en eût fait justice.

Ainsi les templiers furent accusés d'un autre genre de dissolution qui ne fut pas plus prouvée que celle des gnostiques.

Ils étaient riches, ils avaient des ennemis; ils étaient faibles, on les brûla.

Ainsi *on battit monnaie à la place de la Révolution*, sans imputer d'autre crime à ceux qu'on massacrait que de n'être pas de l'opinion dominante. On n'a pas même besoin de prétexte quand on est le plus fort. Le supplice des templiers fut sanctionné par un pape : celui des derniers le fut par le silence d'un peuple hébété.

Je ne finirais pas, si je rapportais les infamies que se reprochaient les

différentes sectes chrétiennes, qui toutes se disaient orthodoxes : je ne fais pas un supplément au *Portier des Chartreux*.

Les sectateurs de toute religion naissante se cachent jusqu'à ce qu'ils soient assez nombreux pour en imposer et être tolérés.

Les disciples d'un Pierre, d'un Jean, d'un Jacques, ne pouvaient être que des goujats de la lie du peuple, de ces gens que le ridicule écrase, ou que la force disperse. Ils avaient un double intérêt à se cacher : aussi, selon Minutius Félix, ils célébraient leurs mystères la nuit, dans des caves, dans des maisons retirées.

On les laissait tranquilles, malgré les persécutions fabuleuses dont on fait tant de bruit aujourd'hui, et leur manie de fuir la lumière les fit nommer *lucifugaces* : faible vengeance des

partisans de la religion de l'empire dont ils méditaient la ruine.

Point de hiérarchie parmi eux. Saint Paul nous apprend, dans sa *première Épître aux Corinthiens*, que les frères circoncis, ou incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent. Voilà la justification des quakers, qui n'ont pas de prêtres, et qui ne s'en trouvent pas plus mal.

Jésus avait dit avant saint Paul : « Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. »

Voilà pourquoi il y a un pape souverain, des prêtres allemands électeurs, des abbés ayant haute, basse et moyenne justice.

Ces premiers chrétiens, si pauvres, avaient en horreur le luxe des temples païens, parce qu'ils ne pouvaient l'imiter, et parce qu'ils détestèrent

toujours tout ce qui n'est pas eux : n'est-ils pas vrai, l'abbé?

Origène dit, n° 347, que les chrétiens des deux premiers siècles avaient la plus forte aversion pour les temples, les autels, les simulacres, non qu'ils ne pussent en bâtir, mais par l'effet de cette aversion.

Mutinius Félix dit aux Romains, deux cents et quelques années après la mort de Jésus-Christ: « Vous pensez que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temple, ni autels; mais quel simulacre érigerons-nous à Dieu, puisque l'homme est lui-même le simulacre de Dieu? Quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde, qui est son ouvrage, ne peut le contenir?... Ne vaut-il pas mieux lui consacrer un temple dans notre esprit et dans notre cœur? »

Très-certainement, ce Mutius Félix avait de Dieu des idées grandes, sublimes : aussi n'en a-t-on pas fait un saint. Il faut, pour être canonisé, avoir été un idiot, ou avoir rendu des services éclatans à l'Église, c'est-à-dire à ses ministres.

Vers le commencement du règne de Dioclétien, les chrétiens, plus riches, ne crièrent plus contre les temples avec le même acharnement ; ils commencèrent à en bâtir : les nouveaux enrichis ne haïssent pas la représentation.

Ils n'en persistèrent pas moins dans leur haine contre les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les ornemens pontificaux, et tout ce qui tenait au paganisme ; mais comme les prêtres savent qu'on prend les bonnes gens par les yeux, ils adoptèrent ces usages sous Constantin. Il y a encore loin de là à la

messe. Ce qui est aujourd'hui la sainte messe, qu'on célèbre le matin à jeun, était, lors de la primitive Église, la cène qu'on faisait le soir ; et une bourgeoise de la rue Quincampoix, qui va dévotement assister à la consécration du pain et du vin, qu'on ne consacrait pas autrefois, ne doute point que la messe n'ait été instituée par Jésus-Christ. Je voudrais qu'on me citât une cérémonie, un sacrement qui eût été seulement connu des apôtres.

On me dira que Jean baptisait ; je le sais bien : mais je demanderai ce que c'était que ce baptême et à quoi il servait ? Était-il utile à des hommes qui n'attendaient que des récompenses temporelles ? Et que l'on croie fermement que Dieu punit la désobéissance du premier homme jusqu'à la quatrième génération, ou que l'on admette, d'après Ézéchiel, qu'il ne punit pas

du tout, il est constant que le péché originel, cette tache que nous apportons en naissant, et dont nous lave l'eau salée du baptême, n'est annoncé ni dans les livres des juifs, ni dans les prophetès, ni dans les Évangiles, même dans ceux rejetés comme apocryphes, ni dans les premiers Pères de l'Église.

Saint Augustin est le premier qui accrédita cette absurdité, et ses confrères le laissèrent dire. Ils trouvèrent bon de s'emparer de l'homme au moment de sa naissance; de le dominer pendant sa vie, et de le faire payer jusqu'après sa mort. Il est donc clair que le baptême de Jean ne pouvait être un sacrement. Ni Jésus, ni les apôtres ne connaissaient même le mot de *sacrement*. Peut-être était-ce un usage de propreté consacré, comme les ablutions des mahométans.

FIN DU TOME PREMIER.

LE CITATEUR.

TOME II.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.

LE

CITATEUR.

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

Notre crédulité fait toute leur science.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome second.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,
PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,
Rue Mazarine, n. 34, F.-S.-G.
1832.

LE

CITATEUR.

CHAPITRE VI.

Il n'est pas de mince société qui ne soit bien aise d'avoir ses archives; les capucins même avaient les leurs. Les chrétiens commencèrent bientôt à se faire des livres. Déjà divisés sur plusieurs points de leur croyance, chacun écrivit d'après son opinion, chacun écrivit isolément. Personne ne m'a dit cela; mais, pour s'en convaincre, il ne faut que comparer les livres qui passent pour être les plus saints. Tout y est pièces de rapport, tout y est contradictoire. Le Saint-Esprit n'est pas plus

adroit là qu'ailleurs: c'est toujours l'habit d'arlequin.

On fit d'abord beaucoup d'Évangiles. Chacun était bien aise de faire parler Jésus selon ses petits intérêts, et c'est tout simple : aussi, pourquoi Jésus n'a-t-il rien écrit ? Considéré comme le fils d'un pauvre charpentier, son ignorance n'a rien qui étonne; considéré comme Dieu, puisqu'il l'a été trois cent vingt-cinq ans après sa mort, c'est autre chose. Ne valait-il pas mieux qu'il écrivît de bonnes vérités bien claires, bien utiles, bien convaincantes, que de déranger à tort et à travers l'ordre de la nature sans obtenir, de tant de fracas, le moindre résultat heureux?

Dieu-Jésus s'étant tu, d'autres firent l'évangile de la Nativité, l'évangile de l'Enfance, l'évangile de Nicomédie, et quarante-sept autres évangiles. On

forgea des lettres de Jésus-Christ à un prétendu roi d'Édesse, des lettres de Marie, des lettres de Sénèque à Paul, des lettres de Pilate à Tibère. Lactance supposa des oracles de Sibylles en faveur du Dieu-Jésus, etc., etc. La quantité de ces livres est innombrable.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'à ce même concile où Jésus fut proclamé Dieu, les Pères, embarrassés sur le choix de cette multitude de livres extravagans ou contradictoires, crurent ne pouvoir mieux faire que de s'en rapporter à celui qu'on venait de diviniser. Il était assez naturel que le nouveau Dieu daignât, par reconnaissance, mettre fin à tant de tracasseries et à tant d'incertitudes. On mit donc tous les livres sur l'autel, et on pria Dieu Jésus de faire tomber toutes les [illegible] apocryphes.

Ils tombèrent, ma foi, ils tombèrent d'eux-mêmes; c'est moulé dans *l'Histoire des Conciles*. Mais ce que cette histoire ne dit pas, c'est que Jésus eût bien fait de faire tomber aussi *l'Apocalypse*, que je le défie d'entendre, tout Dieu qu'il est. Il eût bien fait de supprimer certains passages des *Actes* et des *Épîtres des Apôtres* qui prêtent trop à la critique. Il eût bien fait de faire tomber trois de nos quatre Évangiles, parce qu'il y a entre eux certaines petites différences dignes d'être remarquées.

Saint Luc, par exemple, nous apprend que Marie fit circoncire son fils le huitième jour, et qu'elle fut se purifier au temple à l'époque ordinaire. Il n'est pas question d'alarmes ni de fuite; tout suit l'ordre habituel.

Saint Luc ajoute, qu'après que Marie

se fut purifiée au temple elle retourna, avec Joseph et Jésus, à Nazareth, leur ville, et qu'ils venaient tous les ans faire la Pâque à Jérusalem. Ils ne craignaient donc rien des fureurs d'Hérode.

Saint Mathieu, qui nous conte l'histoire du massacre, ajoute, lui, que Joseph et Marie emportèrent aussitôt Jésus en Égypte, de peur qu'il ne fût égorgé comme les autres. Mathieu voulait être conséquent, à la bonne heure. Mais le Saint-Esprit ne l'est guère en dictant à Mathieu d'une façon et à Luc d'une autre.

Venons au secours du Saint-Esprit ; tirons-nous de là en théologiens. Il est constant que, pour humilier notre faible raison, ces deux passages paraissent opposés; mais il est évident qu'ils disent la même chose.

Ce n'est pas la seule fois que notre faible raison est humiliée.

Saint Luc et saint Mathieu ne s'accordent pas encore sur la généalogie qu'ils donnent à Jésus-Christ.

Saint Marc dit que Jésus mourut à la troisième heure; saint Jean le fait mourir à la sixième.

« Alte-là, monsieur, dit l'abbé, vous
» savez qu'alors on ne divisait pas le
» temps comme aujourd'hui. — Je sais,
» mon cher maître, que leur troisième
» heure est pour nous neuf heures du
» matin; que leur sixième heure est
» midi. Mais puisqu'ils écrivaient dans
» le même temps, ils ont dû compter
» de même. Vous ne me persuaderez
» pas que l'un ait divisé le temps à la
» manière juive, et l'autre à la française.
» Contradiction, l'abbé, contradiction.»

Selon Marc et Mathieu, les femmes qui allèrent au sépulcre virent un ange. Selon Luc et Jean, elles en virent deux.

Selon les uns, ces anges étaient au-dehors du tombeau ; selon les autres, ils étaient au-dedans.

Mathieu dit que Jérémie a prédit que le Christ serait trahi pour trente pièces d'argent, et il n'y a pas un mot de cela dans Jérémie. J'en suis fâché, mais voilà l'Évangile qui ment.

Et le mensonge est si bien avéré, que saint Jérôme, le plus éloquent des Pères du désert, dit, *Opt. gen. interpret.*, que les citations de saint Mathieu ne s'accordent pas avec la version grecque. *Quanta sit inter Mathæum et septuaginta verborum ordinisque discordia, sic admiraberis, si hebraïcum videas, sensusque contrarius est.*

Il est dur pour vous, mon cher abbé, qu'un de vos plus grands saints donne un démenti formel à l'Évangile, et saint Jérôme n'a pas tout relevé. Saint Luc, après nous avoir fait le détail du cortége brillant et bruyant au milieu duquel Dieu viendra juger les vivans et les morts à la fin du monde, ajoute : « En vérité, je vous dis que la génération actuelle ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.» Il s'est écoulé bien des générations depuis ce temps-là. Encore un mensonge.

Saint Pierre a dit : « Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre.» *Ep.*, *ch.* IV. Encore un mensonge.

Saint Paul ment comme les autres, ou d'après les autres.

Il dit aux habitans de Thessalonique, *v.* 16 : « Car aussitôt que le signal aura été donné par l'archange et par la trom-

pette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers. »

Et *v.* 17 : « Puis nous, qui sommes vivans et qui seront demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, et ainsi nous vivrons pour jamais dans le Seigneur. » Au reste, cette opinion de la fin prochaine du monde fut soigneusement entretenue pendant plusieurs siècles. Une multitude de donations aux moines commençait par ces mots : *Adventante mundi vespero*, etc., ce qui veut dire : *La fin du monde approchant*, et les moines, qui annonçaient la fin du monde, prenaient toujours. Revenons à nos livres.

Pourquoi Paul reprend-il Pierre qui

judaïsait lorsqu'il judaïsa lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, d'après le conseil de saint Jacques?

Pourquoi écrivit-il aux Galates : « Si vous vous faites circoncire, Jésus ne vous servira de rien ? » et, après avoir écrit cela, il circoncit son disciple Timothée.

Pourquoi écrit-il aux Corinthiens, *Ep.* II : « Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ? » A qui donc pardonnera-t-il ?

Pourquoi déclare-t-il devant le grand-prêtre qu'on le persécute parce qu'il est pharisien ? Il ment, parce qu'il était chrétien ; il ment, parce qu'on ne persécutait pas les pharisiens ; et ce n'est point par ignorance qu'il ment ici, il ment sciemment et contre sa conscience. *Act. Apos.*, cap. XXIII, v. 6.

Au surplus, saint Pierre lui avait donné l'exemple; il avait commencé son apostolat par renier son divin maître, comme Aaron avait commencé le sien par l'adoration d'un veau d'or.

Pour la seconde fois, mon abbé était exaspéré. Là, là, lui dis-je, remettez-vous. Erasme, qui vous valait bien, étourdi de tout cela comme vous, finit comme vous par ne plus savoir ce qu'il dit. Il avoue que l'Esprit divin permettait aux apôtres de s'égarer. *Spiritus ille divinus mentium apostolicarum moderator, passus est, suos ignorare quædam et labi. In Mathæ., lib.* XI. Mais Érasme a tort; un théologien ne doit pas faire de ces aveux-là. Ne croyez pas, au reste, que les premiers chrétiens fussent plus d'accord que nous sur leurs livres. Les alloges, les théodosiens rejetèrent toujours celui

de saint Jean : ils en parlaient avec mépris, à ce que nous apprend saint Épiphane, dans sa 34e *Homélie.*

Mais aussi, messieurs, pourquoi n'avoir pas supprimé ou refait tous ces livres-là, lorsque vous seuls saviez lire, lorsque l'imprimerie ne les avait pas mis dans les mains de tout le monde? Ah! c'est que vous avez cru que les hommes croupiraient dans l'ignorance où vons les entreteniez, selon le passage de l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit. »

Je vous ai déja dit que les Pères de l'Église, jusqu'à Irénée, ne citent aucun passage des quatre Évangiles. Vous vous fâcherez encore si vous voulez, l'abbé, mais je les crois faits après coup, et je vous prouve qu'ils sont mal faits.

Nous venons de voir que les pre-

miers chrétiens attendaient la fin du monde et la résurrection des morts. Ils croyaient donc à une autre vie, et par conséquent à une âme immortelle? La plupart des sectes juives rejetaient cette opinion; les pharisiens l'admirent, et Jésus n'aimait pas les pharisiens. Jésus aurait-il été matérialiste? Cette idée me rappelle un mot de Pic de la Mirandole à Alexandre VI: « Je crois, le bon Dieu me pardonne, que votre sainteté n'est pas chrétienne. Je ne le crois pas non plus, » lui répondit-il.

Que Jésus ait été matérialiste ou non, mon confesseur compte bien sur la résurrection générale; mais le marquis d'Argens et Voltaire, qui n'en savent pas tant que mon confesseur, trouvent de grandes difficultés dans cette affaire-là. Voilà comment ils s'expriment, à peu près.

Chaque homme reprendra, dit-on, précisément le même corps qu'il avait. Diable, c'est beau, ça !

Mais comment chacun retrouvera-t-il ses membres? Notre corps est, pendant la vie, dans un changement continuel; nous n'avons rien, à cinquante ans, du corps où était logée notre âme à vingt.

Un enfant meurt dans le ventre de sa mère juste au moment où il vient de recevoir une âme. Ressuscitera-t-il fœtus, ou garçon, ou homme? Si fœtus, à quoi bon? si garçon ou homme, d'où lui viendra sa substance?

Un soldat va au Canada. Il se trouve que, par un hasard assez commun, il manque de nourriture. Il est forcé de manger d'un Iroquois qu'il a tué la veille. Cet Iroquois s'était nourri de jésuites pendant deux ou trois mois. Une

partie de son corps était devenue jésuite. Voilà le corps de ce soldat composé d'Iroquois, de jésuites et de tout ce qu'il a mangé auparavant. Comment chacun prendra-t-il précisément ce qui lui appartient? etc., etc.

« Hé, monsieur, me dit mon con-
» fesseur, ne voyez-vous pas que
» Dieu créera de la chair pour com-
» pléter les corps incomplets. — Et ceux
» dont il ne sera rien resté du tout?
» — Croyez-vous qu'il soit difficile à
» Dieu de les créer en entier? — Mais,
» mon cher maître, s'il y a création en
» tout ou en partie, ce n'est plus ré-
» surrection. Et comment ces milliards
» de milliards de corps tiendront-ils
» dans la petite vallée de Josaphat, où on
» ne ferait pas entrer dix mille hommes?
» — Hé, monsieur, ils y tiendront.....
» ils y tiendront les uns sur les autres.

» — Mon cher maître, Dieu nous garde
» d'être dessous.

» Dites-moi un peu dans quel état
» nous ressusciterons. Dieu n'aura pas
» conservé nos habits, comme ceux des
» Hébreux du désert. — Je suis, pour
» cette fois, de votre opinion, mon-
» sieur. Oui, nous ressusciterons nus,
» et, ce qui me le fait croire, c'est
» qu'Origène, saint Jérôme, saint Atha-
» nase, et saint Basile croient que les
» femmes ne ressusciteront point avec
» leur sexe. — Ces saints-là sont bien
» modestes; mais si les femmes ressus-
» citent sans sexe, dites-moi ce que les
» hommes feront du leur? Si certain
» bijou ne doit servir à rien, ce n'est
» pas la peine qu'il ressuscite; et puis,
» docteur, pourquoi le laisser voir aux
» femmes inhabiles à en user? Dieu
» voudrait-il renouveler sa farce usée

» du fruit défendu? La reine Cléopâtre » demandait très-sérieusement aux juifs » d'Alexandrie, c'est-à-dire aux princi» paux d'entre eux, qui lui parlaient ré» surrection, si les femmes ressuscite» raient nues ou habillées. Ces pauvres » diables, qui n'en savaient pas aussi » long que saint Athanase et compagnie, » restèrent muets, et la reine prononça » que les femmes ressusciteraient ha» billées, parce que peu d'entre elles » gagnent à se montrer sans chemise, » et que nous, êtres fantasques, nous » voulons toujours voir ce qui est ca» ché, sauf à être punis de notre curio» sité. O Cléopâtre! Cléopâtre! de la » coquetterie, même au moment de la » résurrection! Vous étiez bien femme, » grande reine! » . . . .

Cette discussion nous mène droit en enfer, où doivent aller les quatre-vingt

dix-neuf centièmes des hommes, ainsi que Dieu le père l'a arrangé dans sa sagesse. Dieu-Jésus y est descendu après sa mort et ne nous en a rien appris après sa résurrection : ce Dieu-là ne fait jamais rien à propos. Enfin, il y est descendu, le fait est devenu article de foi. Voyons un peu quand on a imaginé ce dogme-là.

Notre symbole s'appelle *Symbole des apôtres*, et les apôtres ne parlent pas de leur symbole. Il est fort extraordinaire que saint Luc ait oublié d'insérer cette pièce importante dans son Évangile; que saint Paul, grand écrivain, n'en dise pas un mot. Ah! je vois ce que c'est, c'est qu'il n'y avait pas de symbole. En effet, un prêtre d'Aquilée, nommé *Ruffin*, est le premier qui en parle, quatre cents ans après la mort de Jésus.

Du temps de saint Irénée, on avait un symbole essentiellement différent du nôtre. De concile en concile on le changea, on le mitigea, selon que le Saint-Esprit supprimait ou inspirait de nouveaux articles de foi.

Au premier concile de Constantinople, convoqué en 381, par l'empereur Théodose, on le finit à peu près. Toujours l'habit d'arlequin, toujours des pièces et des morceaux.

Enfin notre *Credo*, tel que le Saint-Esprit l'a fait en six ou sept fois, doit être du cinquième siècle, car il est postérieur à celui de Constantinople, et c'est dans celui-là que Jésus descend aux enfers.

Je le répète, messieurs, il est maladroit à vous, lorsqu'un homme, qui savait lire, était un être si étonnant, si précieux, qu'en France, en Angle-

terre, en Allemagne, on lui accordait sa grâce, quel que fût le délit, ce qui s'appelait *bénéfice de clergie*, il est maladroit à vous de n'avoir pas intercalé dans les Évangiles, dans les livres des apôtres, quelque petit passage innocent qui appuie cette descente aux enfers : saint Jérôme et saint Augustin, qui en parlent les premiers, et qui, sans doute, avaient puisé à la source, auraient dû nous dire ce que c'est que cet enfer et où il est. C'est peut-être le trou de Saint-Patrice en Irlande, dont on trouve les détails merveilleux dans la bibliothèque bleue. Lisez, je vous prie, l'*Histoire de l'Enfer* de saint Patrice; c'est un excellent livre, et il ne coûte que la bagatelle de dix sous.

Ah ! je me rappelle....... saint Pierre dit, dans sa première Épître (et Dieu

sait où le pêcheur de turbots a appris à écrire), il dit dans sa première Épître, faite par lui ou par un autre : « Le Christ est mort une fois pour nos péchés. . . . . . mort, à la vérité, en chair, mais ressuscité en esprit, par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison. » Voilà une autorité irrécusable en faveur de la descente aux enfers.

Mais ressusciter en esprit ne veut pas dire que son corps sortit du sépulcre le troisième jour. Il me semble que cela veut dire que le corps resta, et ici saint Pierre, loin d'être orthodoxe, est hérétique. Le voilà de l'avis des Corinthiens. Mais,

Prêcher les esprits qui étaient en prison ne veut pas dire prêcher les saints, parce que le paradis n'est pas une prison. Cela ne veut pas dire non

plus prêcher les âmes du purgatoire, parce que, du temps de saint Pierre, le purgatoire n'était pas inventé. C'étaient donc les damnés que Dieu-Jésus prêchait. Prêcher des gens condamnés pour l'éternité toute entière, des gens qui ne peuvent rien gagner en s'amendant, c'est se moquer d'eux, c'est une mauvaise plaisanterie. Dieu-Jésus était donc goguenard! Je ne crois pas qu'aucun Père de l'Église, qu'aucun docteur de Sorbonne même ait fait ces petites et insignifiantes observations; mais je sais que le Saint-Esprit s'aperçut, plus tard, qu'il était absurde d'envoyer Jésus aux enfers, où il n'avait que faire, à moins qu'il n'y allât pour attiser le feu.

Comme une pièce de plus, une pièce de moins ne fait rien à un habit d'arlequin, le Saint-Esprit souffla au cin-

quième siecle, à un nommé Pierre Chrysologue, garçon reconnu pour être inventif, qu'il y avait des limbes. Ces limbes sont un enfer adouci, un faubourg d'enfer, comme les appelle le vieillard de Ferney. C'est dans ces limbes que, par rétroaction, et de son autorité privée, Pierre Chrysologue logea les patriarches morts sans baptême, et c'est de là que Dieu-Jésus vint les tirer. Ceci explique et concilie tout. C'est dommage qu'on se soit avisé si tard de cet *avisoire-là.*

On s'avisa plus tard encore de purgatoire, et je ne sais quand on s'en avisa. J'en suis fâché, car je n'ai rien de caché pour vous, docteur, et je vous le dirais tout de même. Ce que je puis vous assurer, c'est que les anciens brachmanes, environ 3500 ans avant Jésus-Christ, avaient inventé un pur-

gatoire où les anges rebelles devaient passer mille ans. J'ai oublié cela dans mon premier chapitre, et je vous en demande pardon.

Ce que je puis vous assurer encore, c'est que ceux d'entre les chrétiens qui adoptèrent les premiers le purgatoire furent traités d'hérétiques. Saint Augustin condamne ouvertement les disciples d'Origène, qui admettaient ce lieu de purgatoire, un peu dur à la vérité; mais on tire les âmes du Purgatoire avec des prières, on n'a des prières qu'avec de l'argent, et les parties intéressées soutinrent le dogme du purgatoire en dépit de saint Augustin.

C'est assez parler enfer, limbes et Purgatoire. Que notre Dieu rusé, vindicatif et barbare tourmente tant qu'il voudra ses créatures, qui ne sont que

ce qu'il les a faites, à la bonne heure. Il ne nous tient pas encore, et voyons un peu ce que c'est que son saint paradis, où il est si difficile d'entrer; voyons s'il vaut les sacrifices qu'on nous impose. Nous reviendrons après à ces sacrifices dont tout le monde parle et que personne ne fait.

Le paradis.... le paradis.... Ah! vous êtes impatientes, mesdames; vous brûlez de savoir si vous y serez toujours belles, si vos amans y seront constans, si vous seules y jouirez du doux plaisir de l'inconstance, si vos sens, bornés ici-bas, s'étendront en proportion de vos désirs. Je lis dans vos yeux, vous voulez bien des choses; mais ces biens ineffables ne se gagnent pas en courant les bals, les spectacles, les rendez-vous. Voyons cependant en quoi consistent ces biens ineffables.

Vous goûterez par le sens de l'ouïe le plaisir des sens, dit saint Augustin, *chap.* II *et* III, *n.* 149. Voilà pourquoi les petites filles de quinze ans, bien élevées, et qui savent bien leur catéchisme, croient encore que les enfans se font par l'oreille.

Vous ne cesserez jamais de jouer de la guitare et de chanter. Chanter pendant toute l'éternité, c'est un peu long; mais Plazza le veut ainsi, *page* 506. Il dit encore, ce Plazza, que vous aurez trois mobilités; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans molesse, des voluptés sans excès. Je ne sais si Plazza entend par ces paroles les jouissances de la musique; mais j'avoue que je ne sais pas ce que c'est que trois mobilités, et je soupçonne fort le docteur Plazza de ne pas le savoir plus que moi.

Les bienheureux seront rassasiés sans dégoût, et ils jouiront de la santé sans maladie..... Sans maladie! dit finement saint Prosper, n° 232.

Et saint Thomas, mesdames, c'est lui qu'il faut lire, et je suis certain que vous ne l'avez pas lu. N'avoir pas lu saint Thomas, surnommé, à si juste titre, *l'Ange de l'école!* Avant de vous rapporter ce qu'il dit du paradis, je veux vous donner un échantillon de son style et de ses idées.

Il nous dit que les anges sont corporels par rapport à Dieu; ils devraient plutôt l'être par rapport à nous, qui ne pouvons voir des esprits.

Il nous dit que l'âme reçoit son être dans le corps, ce qui revient à mon système..... Vous vous rappelez bien? Dieu a sa voûte de cristal, et souffrant

des âmes quand vous faites, mesdames, ah!........ ah!........ ah!.......

Saint Thomas ajoute que l'âme est végétative, sensitive et intellectuelle. Sensitive, peut-être; intellectuelle, sans doute; végétative, non : elle serait matérielle.

Il assure que l'âme est tout en tout, et tout en chaque partie. Ce cher homme-là nous triple, nous décuple les âmes, comme on a fait de la sainte Trinité et de Dieu-Jésus dans la très-sainte Eucharistie.

Il demande quelle est la cause efficiente et formelle du corps : que ne demandait-il cela à son père? Moi, qui ne suis qu'une bête, j'ai toujours cru que la cause des corps était dans la semence.

Il nous apprend que le baptême ré-

génère par lui-même et par accident. S'il régénère par lui-même, à quoi bon l'accident ?

Saint Thomas, mesdames, a fait de gros volumes dans ce genre-là, et ces gros volumes lui ont fait une grosse réputation. Supplément au chapitre des réputations usurpées.

Je conçois aisément que l'échantillon que je viens de vous donner du savoir-faire de l'ange de l'école ne vous donnera pas la tentation de le lire. Pourquoi ce maudit arbre de la science ne ressemblait-il pas aux œuvres de saint Thomas ? Vous n'y eussiez pas touché, mesdames.

Peu satisfaites de ce que saint Augustin, Plazza, saint Prosper disent du paradis, vous voulez savoir ce qu'en pense saint Thomas, dût-il déraisonner là-dessus comme sur le reste: « Eh

bien! mesdames, voilà ce qu'il en dit, *Supplém.*, *part.* 3, q. 8, 4.

L'odorat des corps glorieux sera parfait, et l'humide ne l'affaiblira pas. Je conçois parfaitement qu'une âme n'ait pas de pituite; mais je ne trouve pas la félicité suprême à avoir le cerveau sec.

Il dit dans sa *part.* 1, *quest.* 102, qu'il y a trois paradis, le terrestre, le céleste, le spirituel. Il est assez difficile qu'une âme ou qu'un corps soit dans trois paradis à la fois. Le nombre trois était alors de mode, et nous ramènera tout naturellement à la sainte Trinité, qui vaut bien qu'on s'en occupe un peu.

Voilà, mesdames, tout ce que je puis vous dire du paradis, et j'ai invoqué les autorités les plus respectables. Vous froncez le sourcil? ce paradis-là ne

vous tenterait-il point? Vive celui de Mahomet, n'est-ce pas? Ce coquin de Mahomet connaissait le cœur humain mieux que nos Pères de l'Église.

Mais savez-vous, mesdames, que, bien que le paradis des chrétiens vous paraisse insipide, il y a bien des choses à faire pour l'obtenir, et, toutes réflexions faites, il vaut mieux encore faire des enfans par l'oreille, ou avoir le cerveau sec, que de brûler pendant toute une éternité : c'est bien long, toute une éternité!

Examinons ce que vous avez à faire pour vous garantir de la grillade; nous reviendrons après à la très-sainte Trinité.

Vous observerez d'abord, messieurs, que, selon nos chers abbés, il n'y avait point de véritable vertu sur la terre avant que Dieu-Jésus nous ap-

portât la sienne. Il existait pourtant avant lui des sociétés anciennes et nombreuses, et il est difficile qu'une société existe sans morale. N'importe, Socrate, Confucius, Antonin, étaient des êtres immoraux. Aristote et Epictète, qui recommandent la pureté dans le discours; Tibulle, qui dit: *Casta placent superis;* les Romains, qui avaient des lois contre l'adultère; les Siamois, qui, de l'aveu du P. Tachard, en ont une qui défend non-seulement les actions déshonnêtes, mais les pensées et les désirs impurs, tous ces gens-là étaient des monstres.

Voyons donc ces vertus sublimes si au-dessus de celles de ces malheureux païens. D'abord, vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-même. Nous avons trouvé que ce Dieu-là n'est pas

aimable du tout; ensuite il n'est pas visible; et comment aimer par-dessus toutes choses un être qu'on ne connaît pas, et dont on n'entend raconter que des extravagances? Quand l'exécution d'un précepte est impossible, le précepte ne vaut rien.

Quant à l'amour du prochain, c'est autre chose. Il est très-doux d'obéir à l'Église, lorsque ce prochain-là se présente sous la forme d'un jeune homme dessiné à peu près comme l'Apollon du Belvédère, n'est-il pas vrai, mesdames? mais vouloir que l'amour du prochain s'étende sur tous les hommes, c'est trop. Ce ne sera pas assez d'un cœur, et puis votre directeur vous dirait, mesdames: «Vous êtes des catins,» car ces messieurs se contredisent toujours en morale comme en dogme, et je le prouve tout de suite.

La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, dit le second précepte. Comment concilier cet amour extrême de Dieu avec cette terreur profonde dont on doit être pénétré devant lui? Encore une balourdise, docteur. Sénèque, qui était bien aussi docteur que vous, dit qu'un homme sensé ne peut craindre les dieux, parce qu'on ne peut aimer ce qu'on craint. *Deos nemo sanus timet, furor enim est metuere salutaria, nec quisquam amat quod timet.* De Benef., 4.

Ailleurs on conte qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Je ne dirais pas non, si cette doctrine-là n'avait pas formé des Jacques Clément, des Jean Chatel, des Ravaillac. C'est avec cette maxime-là que nos chers abbés furent toujours les maîtres du sort des rois; et rigoureusement par-

lant, on ne peut pas leur en faire de reproches, car saint Thomas d'Aquin, un de leurs guides spirituels, a formellement prêché le régicide. Voyez *les Coups d'État, tome 2, page* 33.

L'Évangile dit : « Donnez votre tunique quand on vous vole votre manteau. Quand on vous donne un soufflet, tendez l'autre joue. « C'est fort aisé à dire; mais si je donne ma tunique quand on m'aura pris mon manteau, j'encouragerai le vol, et j'aurai tort. Si je tends l'autre joue quand on me donnera un soufflet, je renonce au soin de ma conservation, qui est le droit naturel, et puis les autres chrétiens mes confrères me montreront au doigt, me mépriseront comme un lâche, et ce sera à qui me donnera des soufflets. Ce précepte-là n'est pas encore bon.

Saint Matthieu dit, *chap.* 6, *v.* 25 :

«Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, et donnez l'argent aux pauvres.» Il est très-beau d'être parfait; mais il est dur de mourir de faim, et c'est ce qui m'arrivera, si mes confrères les chrétiens ne vendent pas aussi ce qu'ils ont pour m'en donner l'argent. Ce précepte-là favorise ouvertement la fainéantise : il ne vaut rien.

Il est très-louable, sans doute, de faire l'aumône; mais quand vous la ferez, mesdames, évitez les pauvres du caractère de saint Pierre. Il aimait beaucoup qu'on lui donnât, et c'est assez naturel à un homme qui n'a rien; mais il fit mourir Anania et Zaphira, qui, selon le précepte, lui avaient apporté tout ce qu'ils avaient, à quelque chose près. Or, l'Évangile ne dit pas que les pauvres à qui on fait la charité,

aient le droit d'étouffer ceux qui gardent de quoi vivre.

Vous ne croiriez pas, mesdames, que l'ignorance la plus profonde ait été de tout temps en grande recommandation parmi les chrétiens. Vous me demanderez comment l'ignorance peut être vertu. Je vous dirai que c'est vertu d'humilité. Vous me demanderez ce que c'est qu'une vertu qui n'est utile, ni à soi, ni aux autres. Je vous dirai que c'est une vertu chrétienne. Voici, au reste, une autorité en faveur de l'ignorance; saint Jérôme dit : *Geometrica, arithmetica habent in suâ scientiâ veritatem, sed non ex scientiâ illâ scientia pietatis. Scientia pietatis est noscere Scripturas, et intelligere prophetas non ignorare. Ep. ad Titum.* Cela veut dire *qu'il y a de la vérité dans la géométrie et dans l'arithméti-*

que; mais ce n'est pas la science de la piété. La science de la piété est de connaître l'Écriture sainte, d'entendre les prophètes, de croire à l'Évangile, de ne pas ignorer les prophètes. Saint Ambroise et saint Augustin parlent dans le même sens : l'un, *de Officiis, lib.* 1; l'autre, *de Ordinis disciplina.*

Avant eux, saint Paul s'était fait apporter et avait brûlé tous les livres qui ne convenaient pas à ses vues. Après eux, saint Grégoire, pape, fit détruire beaucoup de manuscrits, et il agissait conséquemment. D'après ses principes, il aurait dû défendre, sous peine d'excommunication, d'apprendre à lire.

Ce n'est pas tout d'être ignorant, de recevoir des soufflets, de donner tout ce qu'on a, il y a encore des professions qu'il faut soigneusement éviter. Saint Jean-Chrysostôme dit qu'un

marchand ne peut plaire à Dieu, qu'un chrétien ne peut être marchand, et qu'il faut le chasser de l'Église. Il se fonde sur le passage du psaume 70 : « Je n'ai point connu le négoce. » Heureusement nos jolies marchandes ne lisent pas saint Jean-Chrysostôme : elles ne manqueraient pas de quitter leurs maris... pourvu qu'ils leur déplussent.

Lactance dit, *tome* 1, *page* 137, qu'un chrétien ne peut être ni soldat, ni accusateur. Ce serait quelque chose de beau que la France sans commerce, sans armées, sans tribunaux. Heureusement on n'est pas du tout dévot en France, quoique pour être du bon ton il faille le paraître beaucoup.

Il est assez extraordinaire que, contre l'avis de Lactance, nos prêtres veuillent bien bénir nos drapeaux. Au moment d'une affaire, chaque parti

fait bénir les siens, et son aumônier prie Dieu de lui faire la grâce d'égorger son prochain. Il y a pourtant un parti battu, et ses drapeaux étaient bénis comme ceux du parti qui chante le *Te Deum* en action de grâces du sang qu'il a versé. Dans la guerre de la révolution, on ne bénissait pas nos drapeaux ; nous n'avons eu affaire qu'à des drapeaux bénis, et nous les avons menés lestement. Oh ! c'est une chose très-utile qu'une bénédiction : Je reviens aux vertus chrétiennes.

Ce n'est pas tout, mesdames, d'être ignorant, de recevoir des soufflets, de donner tout ce qu'on a, d'être sans commerce, sans armées, sans tribunaux ; il faut encore vivre vierge ; c'est là le terme de la perfection recommandée par le christianisme. « Hé! monsieur, que tous les hommes veuillent

» être parfaits seulement pendant quarante ans, adieu le genre humain. — » Je le sais bien, madame : aussi le » célibat n'est qu'une vertu chré» tienne.

» Saint Justin dit que Dieu a voulu » naître d'une vierge, afin d'abolir la » génération ordinaire. — Monsieur, » votre saint est un sot. — C'est syno» nyme, madame. Aussi saint Édouard » le Confesseur fut saint pour s'être » abstenu de femmes toute sa vie. Le » célibat causa successivement l'extinc» tion de toutes les familles royales » saxonnes en Angleterre. Croiriez» vous qu'un moine nommé Augus» tin consulta saint Grégoire, pape, » pour savoir combien il faut de temps » pour qu'un homme, qui a eu com» merce avec sa femme, puisse entrer » à l'église, et être admis à la commu-

» nion des fidèles? — Ce moine-là est-
» il saint, monsieur? — Non, madame.
» Il méritait de l'être. — Je suis de votre
» avis. — Ah! çà, avez-vous bientôt
» fini avec vos vertus? — Encore une
» petite, madame, dont je ne crois pas
» qu'aucun Père de l'Église ait parlé.

» — Ce que nous pouvons faire de
» mieux, sans doute, c'est d'imiter en
» tout Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ,
» mourant volontairement, fut néces-
» sairement suicide : il faut nous tuer
» — tous... Êtes-vous fou? — Non. —
» Vous plaisantez donc? — Oui.

» Vous ne me contestez pas cepen-
» dant que les trapistes et les carmes
» se suicidaient lentement; mais lais-
» sons le suicide qui ne vous plaît pas
» et qui doit déplaire à une femme de
» vingt ans vive et jolie. Ajoutez aux
» vertus précédentes, et qui sont de

» rigueur, les pratiques prescrites, et
» vous pourrez espérer d'entrer en pa-
» radis. — Dans votre vilain paradis,
» où on fait des enfans par l'oreille, où
» on trouve des saint Justin, des Au-
» gustin, moine, et semblable canaille!
» j'aime presque autant être damné.
» Voyons cependant si vos pratiques
» sont aussi ridicules que vos vertus.
» Quelles sont-elles?

» — Prier sans relâche, fréquenter
» les églises, renoncer aux plaisirs, vi-
» vre dans le recueillement et la re-
» traite, faire pénitence, se mortifier...
» — En voilà assez, en voilà assez!
» Quel bien résulte-t-il pour la société
» de ces pratiques que l'on peut obser-
» ver sans avoir l'ombre d'une vraie
» vertu? — Aucun, sans doute. — Bien
» certainement je ne me mortifierai
» point [illegible] les yeux

» cavés, les joues tirées, le teint livide :
» je me fais peur.

» Il est, madame, certain genre de
» mortification qui n'entraîne pas ces
» suites funestes : celui, par exemple,
» de saint Adhelme et du bienheureux
» Robert d'Arbrisselle, ne les empêchait
» pas d'être frais et gaillards. — Et com-
» ment se mortifiaient ces deux mes-
» sieurs-là ?

» — Madame, saint Adhelme et le
» bienheureux Robert d'Arbrisselle cou-
» chaient avec les plus jolies filles de
» leur temps, afin d'exciter l'aiguillon
» de la chair, et d'avoir le mérite d'en
» triompher. Les plus jolies filles reve-
» naient tous les jours, parce qu'elles
» étaient en sûreté avec les hommes
» saints, ou peut-être parce que.... et
» les mamans trouvaient cela très-bien.
» — Ces mamans-là étaient des imbé-

» cilles. — C'étaient des femmes selon
» Dieu-Jésus.

» — Prétendez-vous, monsieur, que
» je sois aussi une femme selon Dieu-
» Jésus ? — Je ne prétends rien, ma-
» dame. — Ce n'est pas, au moins, que
» je ne me croie assez sûre de moi pour
» craindre de coucher entre deux jeu-
» nes gens. — J'en suis persuadé, mada-
» me, et puis on éteint la bougie. — Pas
» du tout, on la laisse allumée. Plus il y
» a de danger, plus il y a de mérite,
» n'est-ce pas ? — Certainement, ma-
» dame. Votre bras arrondi, votre main
» potelée peuvent même s'étendre... —
» Sans doute, danger de plus encore. —
» Et mérite de plus, madame. — Ah çà!
» mais mon mari ? — Votre mari, ma-
» dame, est un homme du meilleur
» ton, et, pour paraître tout-à-fait chré-
» tien, il doit renoncer à vos appas

» d'ailleurs, s'il était récalcitrant, son « » curé n'aurait qu'un mot à lui dire : « » Madame est disciple de saint Adhel- » me et du bienheureux Robert d'Ar- « » brisselle ; vous l'aimez comme Jésus « » aime son Église, et vous êtes trop « » pieux pour mettre obstacle à sa sanc- » tification. — Mais j'aime assez les « » mortifications de saint Adhelme et « » du bienheureux Robert d'Arbrissel- « » le. — Je savais bien que je vous con- « » vertirais : il n'y a pas dans l'habit « » d'arlequin une pièce qui ne convienne « » à quelqu'un. »

CHAPITRE VII.

« Nous allons maintenant, madame, » parler, ainsi que nous en sommes » convenus, de la Très-Sainte-Trinité. » — Non, monsieur, non ; je m'en tiens » aux mystères de saint Adhelme et du » bienheureux Robert d'Arbrisselle ; » leur doctrine me suffit. — Eh bien ! » madame, je vous salue, et je parle- » rai de la Trinité en monologue, à » moins que mon abbé ne se trouve » sous ma main. »

Je ne sais qui diable a rêvé que trois ne sont qu'un, ou qu'un est trois. Mais il est constant que les apôtres n'ont jamais pensé à la Trinité ; ces

mots de personnes, d'essence, d'hypostase, d'union hypostatique et personnelle, d'incarnation, de génération, de procession, et autres semblables balivernes, ont été imaginés depuis pour embrouiller de plus en plus l'affaire.

On s'appuie d'une Épître de saint Jean où il dit : « Il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'esprit, l'eau et le sang; et l'esprit, l'eau et le sang ne veulent pas dire la Trinité, à moins qu'on interprète ce passage comme on a interprété l'*Apocalypse*, ouvrage très-clair du même auteur.

Cependant, comme je me suis engagé à citer juste, et que je ne veux pas avoir tort avec le redoutable abbé Geoffroy, auprès de qui il faut avoir cent fois raison pour qu'il vous la donne une, je conviendrai que saint Jean ajoute dans son Épître prétendue : « Il

y en a trois qui donne témoignage au ciel, le père, le verbe et l'esprit, et ces trois sont un. »

Pour prouver que cette pièce est fausse, il ne me faudra ni autant de de papier, ni autant de temps qu'en a usé Geoffroy, en pure perte, pour prouver que Voltaire est un sot. Je dis simplement qu'il serait absurde que le Saint-Esprit eût révélé ce mystère-là à saint Jean et l'eût caché à ses autres confrères, qu'il serait absurde à Jean d'avoir consigné ce mystère dans une simple lettre, et de n'en avoir pas parlé dans son Évangile. Répondez, Geoffroy.

Cependant, saint Augustin, qui n'est pas sot, mais qui est prêtre, trouve très-bon de s'arranger de l'Épître de saint Jean, et ce qui prouve que cette épître est supposée et qu'elle a

été faite à plusieurs reprises, c'est que saint Augustin n'en connaît que le passage que j'ai cité d'abord, où il n'est question que de l'esprit, de l'eau et du sang. Saint Augustin, qui était un peu platonicien, se donne au diable pour trouver là une Trinité, et il dit : « L'esprit est le père, le sang est le fils, l'eau est le saint-Esprit. » Il faut avouer que l'explication est un peu tirée aux cheveux. Mais aussi, pourquoi, du temps de saint Augustin, n'avait-on pas fini l'Épître de saint Jean?

L'auteur du livre des *Constitutions apostoliques* dit, *liv.* VIII, *ch.* XILI : « Le père a tout créé par son fils unique. » Ne voilà que deux personnes : ainsi, pas de Trinité. Selon l'auteur, le fils a fait ce qui partout ailleurs est attribué à monsieur son père..... Paix, paix, Geoffroy ; je sais, comme vous, que le livre

est déclaré apocryphe. Il le serait même, s'accordât-il avec les autres.

Ce pauvre Origène qui se fit eunuque parce qu'il avait lu dans l'Évangile : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, » et qu'il crut ne pouvoir mieux faire que s'arracher ce qui le scandalisait, Origène, platonicien comme saint Augustin, est compté parmi les Pères de l'Église, quoiqu'on ne l'ait pas béatifié, mais probablement en raison de son sacrifice, Origène vient au secours de l'auteur des *Constitutions apostoliques*, et s'empresse de compléter le nombre trois. « Le Saint-Esprit, dit-il, a été créé par le fils, par le verbe, » et Origène, Père de l'Église, est un franc hérétique, car si le fils a fait le Saint-Esprit, comment le Saint-Esprit a-t-il pu faire Dieu-Jésus à la brune Marie ?

Ce pauvre Origène s'embrouille en-

core dans son *liv.* xxiv, *sur saint Jean*; il dit: « Le fils est autant au-dessous du père que lui et le Saint-Esprit sont au-dessus des plus nobles créatures. » Hérésie d'une espèce. Non-seulement il n'y a plus de Trinité, mais Dieu-Jésus n'est plus Dieu, le Saint-Esprit n'est plus Dieu, et il n'y a pourtant qu'un Dieu qui puisse faire un enfant à une vierge sans la dévirginer.

Saint Iréné et un autre fou de la même espèce prétendent, *liv.* iv, *ch.* xxxvii, que la Trinité est figurée visiblement par les trois espions que Rahab, la prostituée de Jéricho, cacha chez elle. Il faut avoir le diable au corps pour expliquer ainsi, et j'avoue qu'il était difficile que des hommes qui écrivaient séparément s'accordassent en expliquant des choses inexplicables. Aussi, saint Augustin, las de se casser la tête

en l'honneur de la sainte Trinité, finit par écrire ce passage très-remarquable, infiniment remarquable: « Quand on demande ce que c'est que les *trois*, le langage des hommes se trouve court, et l'on manque de terme pour les exprimer. » On a pourtant dit trois personnes, non pas pour dire quelque chose, mais parce qu'il faut parler, et ne pas demeurer muet. *Dictum est tres personnæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* De Trinit. *liv.* v, *cap.* IX.

Si tout cela ne vous satisfait pas sur l'ineffable mystère, lisez les longues dissertations d'Abauzit, des ortodoxes, des unitaires, des sociniens, et vous rirez, si vous ne bâillez pas.

Allez, allez, mon cher Geoffroy; portez votre Trinité où je mets vos feuilletons quand il sont menteurs,

passionnés, injurieux, ce qui arrive fréquemment.

Quelques lignes sur les sacremens. Dussent tous les Geoffroy et consors se pendre à l'exemple de leur divin maître, je ne leur ferai pas grâce d'un *iota*.

Vous vous rappelez que Dieu-Jésus ne baptisa jamais personne; vous vous rappelez que saint Paul ne baptisa jamais personne, mais qu'il circoncit son disciple Timothée. La circoncision était toujours jugée nécessaire, le baptême était compté pour rien. C'est avec le temps qu'il est devenu le sceau de la religion chrétienne. Le baptême est une subdivision d'une pièce de l'habit d'arlequin, car il a varié comme nos modes, jusqu'à ce qu'on en ait fait une pièce tout entière irrévocablament attachée à l'habit.

Dès qu'on crut qu'on se lavait l'âme en se lavant le corps, ce qui est indubitable, on se lava le plus tard possible. On trouva très-commode de se détacher de toutes ces taches à la fois, et cela à l'article de la mort. Constantin tua sa femme, son fils, son beau-père, son gendre, et à peu près tous ses parens. Un peu d'eau le rendit blanc comme neige, et il alla au ciel, à ce qu'assurent les benins abbés de ce temps-là, à qui il avait accordé des priviléges et du bien. Saint Ambroise, qui avait peut-être aussi ses raisons pour attendre, n'était pas encore baptisé quand il fut nommé à l'évêché de Milan.

La police sentit que le baptême peut être dangereux, administré à l'article de la mort. La société veut bien que Dieu pardonne au pécheur, mais elle

ne veut pas qu'un coquin puisse pécher en sûreté de conscience. On commença donc à baptiser des enfans, et on les baptisait le huitième jour, qui était celui de la circoncision, arrière-faix du judaïsme. Ceux qui mouraient dans la huitaine étaient damnés sans rémission, parce que Pierre-Chrysologue n'avait encore rien dit des limbes, par la raison très-simple qu'il n'était pas né.

Voilà déjà quelques-unes des subdivisions que je vous ai annoncées : en voici d'autres.

Les séleuciens, les herméniens baptisaient en appliquant à la peau du catéchumène un fer rouge, d'après ces paroles de Jean-Baptiste, rapportées par saint Luc : «Je baptise par l'eau; mais celui qui viendra après moi baptisera par le feu.» Ce baptême-là ne dura

pas long-temps : on trouva désagréable de se laver avec un fer rouge.

On baptisa après cela les morts qui avaient trop attendu pour se laver. Saint Paul, qui tantôt veut la circoncision et tentôt n'en veut plus, dit, dans une de ses Épîtres aux Corinthiens : « Si on ne ressuscite point, que feront ceux qui recoivent le baptême pour les morts? »

Saint Épiphane et saint Chrysostôme nous apprennent que chez les marcionites surtout (et ces marcionites étaient encore une sectes de chrétiens), on mettait quelqu'un sous le lit du mort. On lui demandait s'il voulait être baptisé ; le vivant répondait oui pour le mort, et on plongeait le cadavre dans la cuve. Voilà l'origine des parrains, et la galanterie a fait les marraines. J'ai eu de très-jolies commères qui ne

se doutaient pas plus que leur curé qu'elles fussent marcinoites.

Puisque le baptême est si efficace, administré même aux morts, pourquoi ne pas baptiser les infidèles après leur décès ? Pourquoi ? C'est que le Paradis n'est fait que pour les prêtres et les leurs, comme nul n'a d'esprit que Geoffroy et ceux de sa clique.

Aujourd'hui, on baptise tous les enfans au moment de leur naissance, parce qu'il est certain qu'ils sont tous criminels, et qu'il vaut mieux, en cas de mort prématurée, les envoyer en paradis qu'aux limbes.

Une secte de gens charitables empoisonnait ou égorgeait tous les enfans nouveau-nés, pour les empêcher de pécher en grandissant, et les faire participer de suite aux douceurs ineffables de la vie éternelle. Vous pensez bien

que cette secte-là n'a pas duré longtemps. Elle naquit en Danemark.

Vous croyez sans doute que votre baptême d'aujourd'hui est le meilleur. Voilà ce qu'en dit saint Cyprien, évêque de Cartage, *Épitre* LXXVI. Interrogé si ceux-là sont chrétiens, qui se font seulement arroser tout le corps, il répond que plusieurs Églises ne croient pas que ces arrosés soient chrétiens; mais que, pour lui, il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils ont une grâce infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage. Voyez-vous Dieu mesurant la grâce à la pinte, au demi-septier, au poisson !

D'après saint Cyprien, que sommes-nous donc, nous qui n'avons reçu qu'une petite goutte d'eau sur la tête ? Quand on est aussi incertain sur la manière d'administrer un sacrement,

on n'est pas bien sûr de son efficacité.

Passons au sacrement de la pénitence, le plus nécessaire à celui qui n'a pas manqué de pécher après son baptême, qui ne garantit pas du péché, quoiqu'il purifie l'âme.

Vous avez vu dans le chap. 1er que le bâptême, la confession et tout plein d'autres pratiques ont eté prises des anciens et arrangées en sacrement. Quelle que soit l'origine de la confession, je conviens qu'elle peut être très-utile, lorsqu'elle est publique. L'homme vraiment convaincu de son efficacité tremblera de commettre une faute qu'il faudra qu'il révèle devant ses parens, ses amis, ses connaissances. Aussi cette confession publique fut la seule admise pendant les premiers siècles de l'Église.

Mais une femme s'accusa un jour

tout haut, dans une église de Constantinople, d'avoir couché avec le diacre qui aidait le célébrant à l'autel. Le mari fit carillon, le diacre resta confus, et les assistans stupéfaits. Le grand pénitancier Nactarius était très-embarrassé. Il voulait bien qu'un diacre couchât avec une jolie femme, mais il ne voulait pas que toute la ville le sût. Il n'eut pas la présence d'esprit d'imaginer à l'instant le confession auriculaire, si utile à ces messieurs. Ce qu'il trouva de mieux, pour éviter à l'avenir pareil scandale, fut de permettre aux fidèles de manger Dieu sans confession.

Vers le septieme siècle, les abbés commencèrent à exiger que leurs moines vinssent, deux fois l'an, leur avouer leurs fautes, et ils conposèrent cette formule : « Je t'absous autant que je le peux et que tu en as besoin. » Lors-

que ce genre de confession n'était pas consacré par le temps et la crédulité, ces moines ne pouvait-ils pas dire à l'abbé : « Hé ! malheureux, ne compose pas de formule, fais en sorte que Dieu te pardonne à toi-même ? » Ils aimèrent mieux être confessés et devenir confesseurs. Il est agréable de savoir les secrets des familles, de connaître, dans les plus grands détails, les petits péchés des jeunes filles, et les confesseurs qui s'en tiennent là ne sont que des curieux indiscrets.

Le père Martène dit, dans ces *Rites de l'Église*, tom. II, p. 39, que les abbesses confessèrent long-temps leurs religieuses. Mais elles étaient si curieuses qu'on fut obligé de leur ôter ce droit. Pourquoi ne l'ôte-t-on pas aux confesseurs curieux ? et il y en a, il y en a !

Ceux qui conseillent à une femme de refuser ses faveurs à son mari le mercredi, jour consacré à la vierge; ceux qui conseillent de les refuser tout-à-fait au mari qui ne va pas à la messe, ou qui refuse d'admettre telle bulle; ceux qui conseillent à un jeune homme, sans vocation, de se faire prêtre, parce qu'il faut des recrues au clergé; ceux qui éveillent le tempérament d'une petite fille par des questions qui lui apprennent ce qu'elle eût encore ignoré, ceux-là ne sont pas seulement curieux, ils sont répréhensibles, et il y en a beaucoup comme cela.

J'avoue que la confession auriculaire a quelquefois fait restituer de petits voleurs; mais je crois que ses inconvéniens l'emportent de beaucoup sur ses avantages, quand je me rappelle que le dominicain qui empoisonna l'em-

pereur Charles dans une hostie l'avait absous la veille pour qu'il communiât le lendemain; quand je me rappelle que les assassins des Sforces et des Médicis s'étaient préparés au meurtre par la confession; lorsque je me rappelle que Louis XI, quand il avait commis un crime, demandait pardon en pleurant à la petite Notre-Dame de plomb qu'il portait à son bonnet, allait à confesse, et dormait tranquille; quand je me rappelle que Jaurigny, assassin du prince d'Orange, Guillaume Ier, n'osa entreprendre cette action sans avoir fortifié, par le pain céleste, son âme purgée par la confession aux pieds d'un domicain. Strada nous apprend cette particularité.

Charles IX qui ordonnait la Saint-Barthélemi, Louis XIV qui baignait les Cévennes de sang, allaient tous deux

à confesse, et dans les grandes affaires spirituelles on ne manqua pas de consulter son confesseur.

Jean Châtel, Jacques Clément, Ravaillac, venaient d'aiguiser leur poignard au confessionnal. Réfléchissez, vous qui gouvernez!

Au siége de Barcelonne, les prêtres refusaient l'absolution à ceux qui restaient fidèles à Philippe v, à qui ils avaient prêté serment de fidélité.

En 1750, on refusait à Paris l'absolution et les sacremens à ceux qui n'admettaient point la bulle *Unigenitus*, qui n'est point un acte de foi, mais un acte de parti.

Je dois déclarer que je ne connais aujourd'hui aucun confesseur de ce vilain genre-là; mais j'avoue aussi que je ne vais pas à confesse.

Je finirai cet article sur la confession,

en répétant que l'Évangile ne parle pas plus des confesseurs que des directeurs; mais il est reconnu qu'une femme du bon ton doit avoir un confesseur qu'elle ne voit qu'au confessionnal et à qui elle dit ce qu'elle veut, et un directeur qui est l'ami par excellence, qui dirige toutes ses actions, qui a sur elle un empire absolu.

Les femmes, en général, veulent être menées, et lorsqu'elles ne trouvent plus de jeunes gens qui veulent bien les diriger, si elles ont quarante ans, de l'embonpoint, de la fraîcheur, des formes, une bonne table, une bourse ouverte, elles trouvent un directeur.

Le métier de directeur a toujours été très-bon en France, mais en Espagne c'est un état. Ce titre est une sauvegarde, même contre le mari. Le di-

recteur entre; il bénit en passant le débonnaire époux; il marche à l'appartement de madame; il laisse ses sandales ou ses babouches en dehors; il ferme ou ne ferme pas la porte; ces sandales sont les colonnes d'Hercule : impossible de les passer. Il est démontré que madame est en conférence avec le Saint-Esprit.

Un mari espagnol, qui se gardait bien de le dire, mais qui pensait que le Saint-Esprit a fait jadis une espiéglerie notoire, ce mari perça un trou au-dessus de l'appartement de madame, curieux de savoir ce que le Saint-Esprit faisait avec elle. Il vit... il vit... je ne sais trop ce qu'il vit; mais il se fâcha, et très-fort. Il descendit armé d'un bâton, passa bravement les colonnes d'Hercule, et chassa le directeur en lui meurtrissant l'omoplate.

Il entra chez madame, l'accabla de reproches, et en marchant en long et en large, selon la coutume des hommes exaspérés, il s'embarrassa les pieds dans une culotte, qui n'était pas la sienne, ni celle du Saint-Esprit.

Pièce de conviction qui alimente sa fureur, et pendant que sa fureur s'exhale, une procession marchait bénignement, et vint s'arrêter à sa porte. Le chef du couvent marchait en tête, et dit au mari stupéfait : « Nous possédons dans notre sacristie la culotte de saint Pancrace, qui guérit de la stérilité les femmes qui la baisent. Frère Boniface, dans un accès de zèle, la soustraite de la sacristie pour la faire baiser à madame. Rendez-nous la culotte de saint Pancrace. »

La procession était escortée de quelques familiers de la sainte Inquisition

qui marchaient les yeux baissés et le chapelet à la main. On ne raisonne point devant ces gens-là : le mari rendit la culotte de saint Pancrace. On l'emporta en cérémonie, accrochée au haut d'une croix; on la plaça dans la chapelle de la Vierge, et depuis les femmes stériles l'entourèrent d'*ex-voto*.

Au bout de quelque temps, madame se trouva grosse, et le mari convint qu'il était père de l'enfant, selon le principe de droit : *est pater ille quem nupciæ demonstrant*. Voyez, sur les directeurs, les *Lettres juives*, du marquis d'Argens, et n'oubliez pas ce mot de Voltaire : *Tartufe était le directeur d'Orgon*.

Il faut parler, en passant, de l'eucharistie; mais il n'en faut dire qu'un mot, de peur de scandaliser les faibles.

Voici à peu près comment s'exprime M. Guillaume, ministre protestant, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*: «Un dieu dans un pain, un dieu à la place du pain, cent mille miettes de pain devenues autant de dieux qui n'en font qu'un, c'est bien encore plus fort que le mystère de la sainte Trinité, qui ne l'est déjà pas mal. Ce pain devenu chair et qui a toujours le goût du pain, du vin devenn sang et qui conserve le goût du vin, tout cela est violent......» Allons, allons, taisez-vous, monsieur Guillaume. Il serait assez drôle d'ajouter que le Père Eternel, l'œil fixé à sa voute de cristal, soufflant de de petites âmes partout où il entend Ah!..... ah!..... ah!..... se délasse le matin, en se soufflant lui-même dans dix mille églises à la fois, où dix mille

prêtres disent ensemble : *Hoc est enim corpus meum*. Le joli passe-temps pour le Père Éternel !

Je ne ferai pas de recherches bien étendues sur le sacrement de le confirmation, parce qu'il est décidé qu'il n'est pas d'une nécessité absolue pour le salut, et qu'il n'est pas nécessaire non plus que je perde le temps à parler de choses inutiles. J'observerai seulement que les évêques ont bien les lumières du Saint-Esprit que leur ont transmis les apôtres, à ce qu'ils disent, et cela se voit de reste, pour peu qu'on cause un quart d'heure avec la plupart d'entre eux ; mais que je n'ai trouvé nulle part qu'ils fussent chargés par les apôtres de communiquer ces lumières à tous les chrétiens, sans exception. Peut-être le Saint-Esprit lui même est-

il indisposé de cette prodigalité au point de rendre le sacrement sans effet, car je n'ai vu aucun des enfans confirmés rapporter de l'église des lumières qu'ils n'eussent point en y entrant.

L'ordre est un sacrement que confère à un laïque un prêtre qui l'a reçu lui-même d'un autre prêtre; mais Dieu-Jésus ni les apôtres n'ayant jamais ordonné personne, nul ne peut donner ce qu'il n'a pas. De qui donc le premier prêtre chrétien a-t-il reçu l'ordre de prêtrise? *Ego sum papa*, dit Sixte V, chargé de terminer les divisions et les irrésolutions du conclave; le premier prêtre chrétien a dit : *Ego sum presbyterus*.

Le mariage, chez toutes les nations civilisées, ne fut qu'un contrat entre les parties, qui assurait l'hérédité des biens, et constatait la naissance des

enfans légitimes. Les prêtres chrétiens en ont fait un sacrement, je ne sais à quelle époque; car, bien que je sois théologien profond, ainsi que je ne cesse de vous le prouver, j'avoue que je ne sais pas tout. Il y a dans la bibliothèque du Panthéon cinquante à soixante rayons chargés de livres inutiles et ignorés, dits pourtant livres sacrés, et j'avoue que je n'ai pas eu la patience archangélique de les feuilleter tous.

Quelle que soit l'époque où d'un contrat civil on a fait un sacrement, on retrouve le doigt de Dieu dans celui-ci, qui entend que ses ministres surveillent les actions des hommes, celles mêmes qui doivent être enveloppées des ombres du mystère et des voiles de la pudeur.

Que les prêtres veuillent nous marier à leur manière, passe; que, dans

leurs prières, ils prétendent à éloigner les maléfices; qu'ils conjurent surtout les noueurs d'aiguillettes, passe; mais qu'au moins ils laissent faire quand ils ont fini, et qu'un jeune mari, bien organisé, puisse *croître* de six pouces et plus, et *multiplier* à l'avenant sans que personne puisse y mettre le nez.

Pas du tout : les conjoints, bien et dûment unis selon le Dieu des prêtres, ne pouvaient coucher ensemble, autrefois, sans en avoir acheté le droit de l'évêque ou du curé : cela s'appelle faire argent de tout.

Pas du tout : on n'avait pas encore, autrefois, les prémices de sa femme en donnant tout ce qu'on possédait à l'évêque ou au curé; les seigneurs en étaient venus au point d'envoyer le nouveau marié coucher dans sa grange, et de coucher, eux, la première nuit avec

l'épousée lorsqu'elle en valait la peine. Les maîtres osent tout quand les valets sont des lâches. Ce droit-là s'appelait le droit de *cuissage*. Les prélats et les abbés, devenus seigneurs, voulurent aussi jouir de toute l'étendue de leurs droits, et ils n'avaient plus besoin d'argent quand la jeune femme était jolie. Comme il était un peu scandaleux qu'un prêtre allât dire la messe sortant du lit d'une femme mariée la veille à un autre, ces seigneurs mitrés se contentèrent, par la suite, d'une double redevance au moyen de laquelle ils permirent à l'époux d'avoir les prémices de sa femme.

Pas du tout : après avoir laissé dépuceler sa femme, ou avoir payé pour la dépuceler en personne, on ne savait encore si on était bien ou mal marié. Le pape se rendit l'arbitre des maria-

ges que lui-même avait autorisés. Sous prétexte de spiritualité, d'affinité, il prononçait la nullité d'un lien qu'il appelait *incestuenx;* il excommuniait les souverains qui, en dépit de ses ordres suprêmes, tenaient encore à leurs femmes; il déclarait leurs enfans illégitimes; il déliait les sujets du serment de fidélité.

Ce n'est pas encore tout : on avait ou on avait pas dépucelé sa femme, le pape vous laissait bien tranquille, et vous croyiez votre mariage bien cimenté. S'il vous arrivait de dire que votre femme était trop étroite pour vous recevoir, le pape Innocent III envoyait des matrones qui, les lunettes braquées, visitaient madame, vous savez où, sans qu'elle ni vous osassiez y trouver à dire. De quoi Innocent III se mêlait-il, et que n'envoyait-il des

carmes au lieu de matrones? le second moyen eût été plus sûr, et n'eût pas été peut-être plus extravagant que le premier. Au reste, madame et monsieur s'en seraient bien trouvés.

Si je ne vous dis pas à quelle époque le mariage est devenu sacrement, je vous prouve, je crois, que comme les autres il a été fait de pièces de rapport, et j'ajouterai une preuve encore, c'est que la polygamie fut non-seulement tolérée, mais autorisée longtemps parmi les catholiques romains.

C'est bien assez d'avoir une femme quand elle est bonne, c'est beaucoup trop quand elle ne l'est pas; mais les rois de la première race, rois déjà très-chrétiens, sans en prendre le pauvre titre, avaient plusieurs femmes, sans doute du consentement du pape, à qui ils n'auraient osé déplaire. Gontran

avait épousé Vénérande, Mercatrude et Ostregile. Cherebert avait épousé Méroflède, Marcovèse et Théodégile. Dagobert Ier avait aussi trois femmes; Théobert en avait deux; son oncle Clodomir en avait quatre. (*Hist. du P. Daniel.*) Je ne sais point, par exemple, si ces dames étaient toujours d'accord.

Je ne vois là que tolérance, me direz-vous : où est l'autorisation ? La voici, docteur. L'an 1726, le pape Grégoire écrivait au prédicateur Boniface, qui le consultait : « Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre, mais il doit donner à sa femme malade les secours nécessaires. »

Or, le pape Grégoire n'ajoutant point : « Mais si la femme malade redevient propre au devoir conjugal, le

mari renverra une des deux femmes, » voilà la polygamie autorisée.

Je n'aime à citer que lorsque mes autorités sont perdues dans la poussière des grandes bibliothèques. Ce que j'ai dit du mariage se trouve consigné dans l'histoire, que tous les béats peuvent lire, si mieux ils n'aiment m'en croire sur parole, et s'endormir mystiquement sur sainte Thérèse, ou Marie-à-la-coque.

Je suis chrétien sous un certain rapport. Je fais volontiers des actes d'humilité quand je doute, et je répète, au sujet de l'extrême-onction, ce que j'ai dit du mariage sacrement. Je ne connais pas l'origine de ce second baptême administré avec de l'huile à l'article de la mort; les prêtres ne la connaissent peut-être pas davantage, mais le but n'est pas difficile à démêler.

Un prêtre couvert d'un surplis sale, qu'il peut faire blanchir pour six sous, parcourt humblement la nef, une bourse à la main, en prononçant dans le médium de sa voix : *Pour le culte.* Il est bien malheureux, ce prêtre, qui n'a pas de quoi faire blanchir son surplis. La bonne femme donne un sou : c'est le denier de la veuve. La marchande aisée, qui ne sait pas que saint Jean Chrysostôme rejète son mari, laisse échapper la pièce de monnaie blanche.

L'homme opulent laisse obstensiblement tomber le petit écu, pour peu qu'il puisse être remarqué : c'est peu de chose que tout cela.

Mais lorsque le prêtre au surplis sale est appelé auprès d'un mourant dont les organes débilités sont susceptibles de toutes les impressions qu'on

veut leur communiquer; lorsque, pour le bien de son âme, ses plus proches parens se retirent et le livrent à l'homme de Dieu, alors la bourse du prêtre s'ouvre, le Dieu vengeur paraît, l'enfer est au pied du lit du mourant, le mourant tremble, la bourse s'emplit, et le paradis est là.

Ce qui me persuade que je pourrais bien avoir raison, c'est que tout chrétien qui ne laissait rien par son testament à l'Église mourait excommunié; c'était de droit; mais comme l'Église est une mère de bonté, elle prenait la peine de tester pour le défunt; elle se faisait payer les legs qu'elle s'était donnés, après quoi elle levait l'excommunication, et permettait qu'on enterrât le mort en terre sainte. Aujourd'hui les choses se font avec moins d'éclat.

Grégoire IX avait ordonné, et saint

Louis avait sanctionné, qu'un prêtre serait toujours présent à la rédaction d'un testament, et à faute de ce, le notaire et le testateur sont excommuniés. *Voyez Joinville, contemporain et presque ami de saint Louis; lisez ses ordonnances.*



CHAPITRE VIII.

Lorsque les prêtres chrétiens se furent bien agités, bien débattus, bien gourmandés pour arranger leurs sacremens du mieux possible, et cependant assez mal, les gens raisonnables espéraient qu'ils se tiendraient tranquilles, et qu'on pourrait l'être enfin, en paraissant en tout de leur avis : le sage, comme le grand homme, sait sacrifier à la paix. Pas du tout : ils abandonnèrent des chimères pour en adopter d'autres.

Ils reconnaissent une Providence qui régit tout, et ils blasphèment cette Providence en admettant qu'elle ac-

corde la grâce à quelques êtres privilégiés, et qu'elle la refuse à la presque totalité des humains. Mais pourquoi Dieu refuse-t-il sa grâce aux uns et l'accorde-t-il aux autres? Que ne la donne-t-il à tous? ce serait bien plus équitable. «J'en conviens», répond saint Thomas. Mais comment justifier certaines choses, certaines actions faites par certaines gens, si la grâce ne leur est pas refusée? Et ce fameux passage de l'Évangile: *Multi sunt vocati, pauci verò electi*? peut-on le supprimer? — Ah! c'est pour justifier un passage que vous avez imaginé la grâce! — Sans doute, monsieur. Nous ne nous sommes jamais entendus là-dessus; mais nous avons la grâce, et beaucoup d'espèce de grâce, avec des divisions et des subdivisions. Nous avons la grâce intérieure, la grâce médicinale, la grâce

extérieure, la grâce de santé, la grâce coopérante, la grâce suffisante, la grâce congrue, la grâce prévenante, et quelques grâces encore sur lesquelles Soto Tourneli, Molina ont écrit, et très-longuement. Lisez saint Thomas et Cajétan, qui sont aussi clairs que les autres. Voltaire, qui a bien plus d'esprit que moi, mais qui aime comme moi la plaisanterie, définit les effets de la grâce par une comparaison diabolique.

« Le roi de Maroc, Mulei-Ismaël, eut, dit-il, cinq cents enfans : il leur donna à dîner à tous, et il leur parla ainsi à la fin du repas :

« Je suis Mulei-Ismaël qui vous ai engendrés pour ma gloire, car je suis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai soin de vous comme une poule couve ses poussins. J'ai décrété

qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre posséderait à jamais Maroc, et pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cent quatre-ving-dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié, et qu'on brûle l'autre, car je suis le seigneur Mulei-Ismaël. »

Pendant qu'on disputait sur la grâce, il y avait grand bruit au sujet des images. Ces chrétiens, qui trouvaient d'abord que le cœur était le seul temple digne de Dieu, parce qu'ils étaient pauvres, avaient bâti Sainte-Sophie de Constantinople aussitôt qu'ils l'avaient pu, et ils trouvèrent très-bon d'avoir des tableaux et de belles statues dès qu'ils purent les payer. Les uns prétendaient que le culte des images était idolâtrie, les autres soutenaient que non; et en dépit du parti de l'op-

position, les églises furent décorées de l'image de Dieu le père, portant belle barbe grise, de celle de son cher fils pendu à un gibet, et, comme on ne savait comment peindre le Saint-Esprit, on en fit un pigeon.

L'empereur Léon, qui n'aimait ni les pigeons, ni les gibets, ni les barbes grises, les supprima de son autorité privée; mais, en 787, Irène, veuve de Léon, impératrice très-chrétienne qui fit crever les yeux à son fils, rétablit les images, qui depuis se sont maintenues, et c'est à elle que nous devons nos petites vierges, nos petits bons-dieux et nos *agnus dei*, très-jolies bagatelles. *Hist. des Conciles.*

Pendant qu'on disputait sur tout cela, on disputait encore sur le carême. Jésus avait dit à ses apôtres : « Prenez ce qu'on vous donnera. » Saint Luc, *cha-*

pitre x, *v.* 8. Saint Paul avait écrit aux Corinthiens, *chap* VIII : « Ce qu'on mange n'est pas ce qui rend agréable à Dieu. Si nous mangeons, nous n'aurons rien de plus devant lui, ni rien de moins si nous ne mangeons pas. » Il était difficile de trouver dans ces deux passages l'institution du carême, et bien des gens n'en voulaient pas. On leur répondait que le carême avait été visiblement institué par Jésus-Christ, qui jeûna quarante jours dans le désert. Ils répliquaient que ce jeûne ne coûtait rien à Jésus, qui avait deux natures; que c'était sûrement la nature divine qui faisait carême, parce qu'il n'est pas de la nature humaine de résister à un jeûne absolu de six semaines. Malgré les opposans, le carême passa; on mit les mutins à la raison en les brûlant, et quand il n'y eut plus de mutins, on

permit à tout le monde de faire gras, avec la permission d'un curé, qu'on obtenait sur un certificat de médecin, et dont on se passe fort bien aujourd'hui.

Pendant qu'on attachait à l'habit d'arlequin de nouvelles pièces grossièrement cousues, de graves docteurs méditaient profondément sur le plus ou le moins d'énormité des péchés, sur les pénitences plus ou moins graves qui peuvent les expier. Ils firent de leurs méditations un métier ignoré jusqu'alors, et depuis ces messieurs sont connus sous la dénomination de *casuistes*. Personne n'a montré une expérience aussi consommée en ce genre que le révérend P. Sanchez; il avait essayé de tout. Il demande : *Utrùm liceat extra vas naturale semen emiterre? — De alterâ fœmina cotigare*

liceat in coitu cum suâ uxore? — Seminare consulto, separatim? — Congredi cum uxore, sine spe seminandi? — Impotentiæ, tactibus et illecebris opitulari? — Se retrahere quando mulier seminavit? — Virgam alibi intromitterre, dùm in vase debito semen effundat? Il discute : *Utrùm virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritû Sancto?*

Il y a dans le révérend P. Sanchez beaucoup d'autres gentillesses du même genre, et je suis bien fâché de ne pouvoir traduire celles-ci en français.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on nous dit sans rire que le christianisme, que vous avez vu former pièce à pièce, est scellé du sang des martyrs, morts, selon les livres chrétiens, avant la tenue du premier concile de Nicée; et vous savez ce qu'on a fait depuis ce temps-là. Apparemment que le sang

des martyrs a tout scellé par un effet rétroactif. Voyons un peu ce que c'est que ces martyrs.

Saint Polyeucte s'avise d'entrer dans un temple au moment des sacrifices ; il renverse tout, il bat le pontife ; on le punit, on fit bien.

Un chrétien déchire et foule aux pieds publiquement un édit de l'empereur Dioclétien; on le punit, et ses frères en font un saint. Qu'il soit saint là-haut, à la bonne heure, puisque tout s'y fait de travers ; mais ici-bas, quand on trouble l'ordre public, on doit être puni.

Nous lisons dans *l'Histoire ecclésiastique* que Novatien disputait à Corneille le siége épiscopal de Rome, que Novat disputait à Cyprien celui de Carthage. Les partisans de ces quatres dignes prêtres assassinaient leurs adver-

saires à la plus grande gloire de Dieu. L'empereur Décius, qui n'aimait pas les assassins, fit punir tous ceux dont on put se saisir, et les schismatiques des quatre côtés crièrent à la persécution, et nos chers abbés crient encore à la persécution, et les bonnes femmes, leur écho, crient encore que Décius, dont elles n'ont pas lu l'histoire, fut un monstre.

Je sais bien qu'on trouve dans la Légende dorée des martyrs d'un genre étonnant. On y fait jouer un grand rôle à l'empereur Adrien, lequel, selon l'histoire, gouvernait, tant bien que mal, l'univers connu, et se délassait de ses travaux au milieu d'une cour empressée à lui plaire. Savez-vous à quoi il s'amuse dans la Légende dorée? Il fait fendre un chrétien depuis le front jusqu'au bas du ventre; il fait ouvrir le

frère de celui-là depuis les épaules jusqu'aux hanches; il fait rompre vif le troisième frère de ces deux là; il fait percer le quatrième frère à l'estomac; il fait percer le cœur à un cinquième, égorger le sixième, et fourrer dans la poitrine du septième un paquet d'aiguilles; enfin il fait noyer sainte Symphrose, leur maman.

L'auteur de la Légende, dom Ruinart, bénédictin, ne savait seulement pas qu'aucun de ces supplices n'était en usage chez les Romains : dom Ruinart méritait d'être capucin.

Vous trouverez aussi dans la Légende qu'Antonin-le-Pieux fit mourir sainte Félicité et ses sept enfans, car les grandes saintes ont toujours sept enfans.

Vous y trouverez sept vierges d'Ancyre, dont la plus jeune a soixante-neuf

ans, condamnées à être violées par les jeunes gens de la ville; et les jeunes gens de la ville reculant, comme de raison, il reste démontré que Dieu prend soin de la pudicité de ses vierges.

Vous y trouverez sainte Perpétue s'abattant toute nue contre un coquin qui voulait... vous savez bien, et sainte Perpétue, devenue tout-à-coup homme, et homme vigoureux, rosse son adversaire.

Vous y trouverez saint Symphorien déclaré coupaple de lèze-majesté divine et humaine, quoique les Romains ne connussent pas cette formule-là.

Vous y trouverez un petit bonhomme nommé saint Romain, à qui l'on coupe la langue, et qui jase comme un merle après l'opération.

Vous y trouverez mille et une aven-

tures plus impertinentes les unes que les autres.

« Mais, monsieur, le livre que vous » citez n'est pas canonique. — Je le sais » bien, l'abbé. Il n'en est pas moins » vrai que c'est dans cette rapsodie-là » que la canaille étudie l'histoire des » martyrs. »

J'oppose à la liste aussi prodigieuse que fausse de vos martyrs un témoignage irrécusable : c'est ce passage d'Origène, contemporain, et chrétien aussi follement zélé qu'un autre. Voici ce qu'il dit, *livre* III *de son ouvrage contre Celce :* « Il y a eu très-peu de martyrs, et encore de loin en loin. Cependant les chrétiens ne négligent rien pour faire embrasser leur religion à tout le monde ; ils courent dans les bourgs, dans les villes, dans les villages.

« Mais toutes ces fables absurdes,

» fussent-elles vraies, qu'en résulterait-
» il ? — La mort des martyrs prouve la
» vérité de la religion, car on ne meurt
» pas pour l'erreur. — Vous n'y êtes pas,
» l'abbé! on meurt pour son parti, et
» et non pour la vérité; on meurt,
» parce qu'il y a des imbécilles opiniâ-
» tres d'un côté, et des barbares de
» l'autre. Regardez-vous comme des
» martyrs les réformés que vous avez
» charitablement grillés à petit feu?
» regardez-vous comme des martyrs
» les osmanlis qui se font tuer pour
» conquérir au prophète une partie de
» l'Asie et de l'Afrique? et pensez-vous
» que ces gens-là crussent mourir pour
» l'erreur? Les réformés et les Turcs
» ont trouvé bon d'en faire des saints,
» comme vous avez béatifié les vôtres.
» Mon cher ami, pas de religion qui
» n'ait ses martyrs et ses miracles; pas

» de sectateurs qui ne défende sa secte » au nom de son Dieu, et cela prouve » seulement que partout on trouve des » moyens de persuader la canaille et » de la faire aboyer quand les chefs » temporels sont canailles eux-mêmes.

» Vous vous déchaînez contre quel- » ques empereurs qui ont véritable- » ment châtié quelques fidèles insolens, » perturbateurs et meurtriers, et saint » Jean Chrysostôme appelle Théodose » le pieux, le clément, le saint, le grand » Théodose. Qu'a-t-il fait pour mériter » ces titres pompeux? Les habitans » d'Antioche lui demandent une diminu- » tion sur l'impôt, et il en fait périr la » plus grande partie. Une autre fois il » fait massacrer quinze mille hommes à » Thessalonique, et saint Jean Chry- » sostôme ne parle pas de cela; mais il » appelle Théodose grand, pieux, clé-

» ment, parce que Théodose était » consubstantionnel, et qu'il persécuta » vertement les anti-consubstantion» nels. Saint Jean Chrysostôme montre » le petit bout d'oreille, et vous aussi. »

Si vous n'aviez vu, cher et bénévole lecteur, que chaque secte a ses miracles; si vous n'étiez persuadé que des hommes qui disputent toujours ne disputent pas sur les élémens d'Euclide, ne seriez-vous pas convaincu que ces chrétiens, qui font tant de bruit de leurs martyrs, vivaient entre eux dans la plus entière union? Mais, hélas! je vous l'ai déjà dit: dès le premier siècle du christianisme, on comptait environ cinquante hérésies ou schismes, et cela presqu'au moment où le Saint-Esprit s'était communiqué avec toutes ses lumières et l'abondance de ses grâces, comme dit le catéchisme. Saint

Pierre reniant Dieu-Jésus fut le premier schismatique; saint Paul, refusant de baptiser les Corinthiens et coupant le prépuce de son disciple, fut le premier hérétique. C'est pour ce crime affreux de saint Paul que cinquante mille malheureux ont été brûlés par l'Inquisition, convaincus par elle de judaïsme ou d'être hérétiques; et l'Inquisition n'a pas tort, car pourquoi ces malheureux-là ne reçoivent-ils pas la religion à mesure qu'on l'arrange, et aussitôt qu'on leur présente la pièce nouvelle de l'habit d'arlequin?

Je vous ai cité comme premiers hérétiques ou schismatiques les galiléens, les nazaréens, les disciples de Jean, les cérinthiens, les théodosiens, et tant d'autres dont les noms riment à rien.

Il est indubitable que le siége de l'empire ayant été transporté à Cons-

tantinople, l'Église grecque avait la suprématie sur toutes les autres, et le patriarche de cette Église était le souverain pontife de la chrétienté. Les papes, qui profitaient, pour s'agrandir, de l'absence des empereurs, s'agrandirent au point de ne vouloir céder en rien au patriarche de Constantinople. C'est dans cette capitale, ou dans les villes voisines que se tenaient les conciles. Le pape ne manquait pas d'y envoyer des commissaires que depuis on a nommés des *légats*, ce qui veut dire quelque chose de moins. Ces commissaires étaient plus ou moins impertinens, selon que les circonstances leur étaient plus ou moins favorables. Et au concile de Calcédoine, en 451, naquirent les divisions qui amenèrent le schisme des deux Églises, que le Saint-Esprit inspirait alors tou-

tes deux, ce qu'elles croient fermement encore chacune en leur faveur; que le Saint-Esprit n'inspire plus ni l'une ni l'autre, ce qu'elles se reprochent mutuellement, et toutes deux pourraient bien avoir raison.

Les deux Églises séparées, le patriarche ne ménagea plus le pape, qu'il considérait comme un simple évêque soumis à sa discipline. Dans le concile convoqué, en 680, par Constantin-le-Barbu, le patriarche condamna le pape Honorius 1er comme *monothélite*, c'est-à-dire soutenant que Dieu-Jésus n'a qu'une volonté.

Plus tard, l'Église grecque excommunia et déposa, par contumace, le pape Nicolas 1er. L'Église romaine, assez forte alors pour disputer le gâteau, se donna le petit plaisir d'anathématiser à son tour l'Église grecque dans un

petit concile convoqué dans la petite église de Saint-Jean-de-Latran.

Vous croyez peut-être que les membres de l'Église romaine s'entendirent parfaitement lorsqu'ils eurent abandonné l'Église mère ? Pas du tout. Jean XXII fut déclaré hérétique pour avoir assuré que les saints ne jouiraient de la vision béatifique qu'après la résurrection. C'était un grand coquin que ce Jean XXII, ainsi que nous le verrons plus tard; mais je crois qu'il ne se trompait pas en prétendant qu'il n'y aurait pas de vision béatifique avant la résurrection. Il pouvait ajouter qu'il n'y en aura pas davantage après.

Alexandre VI et quelques-uns de ses confrères commirent bien quelques peccadilles; mais ils ne furent jamais coupables d'hérésies, parce que le vol, le viol, l'empoisonnement, le meur-

tre, l'inceste ne sont pas hérésie.

Vous croyez sans doute qu'il n'y a jamais eu qu'un pape à la fois, parce que le Saint-Esprit sait bien qu'il n'en faut nommer qu'un? Pas du tout: plusieurs fois il y eut trois papes, dont deux sans doute étaient hérétiques et schismatiques, et je ne saurais dire lesquels, parce que j'ignore vraiment qui des trois le Saint-Esprit avait nommé.

Vous croyez peut-être qu'un pape, en possession paisible de la thiare, laissait reposer en paix la cendre de son prédécesseur? Pas du tout: Étienne VII fit exhumer Formose, et voulut qu'on mutilât son cadavre. Étienne punissait-il Formose du crime d'hérésie, ou en était-il lui-même entaché?

Nous comptons, de compte fait, quarante schismes qui ont souillé la papauté. Des quarante, vingt-sept ont

fait couler beaucoup de sang; mais ce n'est pas la faute des serviteurs de Dieu, c'est celle de ceux qui veulent bien croire au pape.

Luther et Calvin étaient sans doute de mauvais moines, et un mauvais moine ne saurait être un bon prêtre ; mais ils prêchèrent des hommes fatigués du joug papal, et voilà encore deux grandes hérésies dans l'Église romaine, toujours conduite par le Saint-Esprit.

Un jeune jacobin suisse, nommé Yetzer, était mal avec son prieur; son prieur l'empoisonna dans une hostie saupoudrée d'arsénic. Yetzer, fortement constitué, résista à la violence du poison, et se plaignit à l'évêque de Lausanne. Le saint prélat, indigné qu'un moinillon osât se plaindre de son supérieur, voulut qu'on imposât silen-

ce au plaignant en le suffoquant dans une chemise de soufre. Les Bernois appelèrent du jugement, firent apostasier Yetzer, et apostasièrent avec lui : encore une hérésie, au grand déplaisir de notre saint-père le pape.

Henri VIII, semblable au roi David, détestait l'adultère; supérieur au roi David, il détestait la fornication. Jamais il ne coucha avec une jolie femme qu'elle ne fût légitimement à lui : il avait un moyen sûr de se défaire de celles dont il était las; il leur faisait couper le cou. Le pape Clément VII eut le courage de s'opposer à cette manière de convoler à de nouvelles noces; mais il ne s'attendait point à ce qui arriva : Henri VIII se fit pape de l'Angleterre et d'Irlande. Encore une hérésie.

Je ne finirais pas sur la nomencla-

ture des hérésies, qui sont toutes consignées dans l'Histoire de la religion réformée, dans l'Histoire ecclésiastique, etc.; mais ce qu'il y a de drôle, c'est que tous ces hérétiques-là s'accusent mutuellement d'hérésie; et les réformés vont plus loin encore que le pape : ils prétendent qu'il est visiblement l'antéchrist, et voici comment Voltaire définit à peu près l'antéchrist :

« Le Christ a vécu juif, et vous faites brûler les juifs; il a vécu pauvre, et vous êtes riches; il a payé le tribut, et vous exigez des tributs; il a été soumis aux puissances, et vous êtes devenus puissans; il marchait à pied, et vous allez en carrosse; il mangeait tout ce qu'on lui donnait, et vous nous défendez de manger une côtelette le vendredi; il défendait à Pierre de tirer

l'épée, et vous avez une armée de *trente cents* hommes. Donc, faisant tout le contraire de ce que faisait le Christ, vous êtes l'antéchrist. »

C'est un grand malheureux que ce Voltaire! quel dommage qu'il ait toujours raison!

Moi, j'avoue que je ne sais pour qui prendre parti, de l'antéchrist ou des hérétiques. Je crois que je resterai neutre jusqu'à ce qu'il plaise au Saint-Esprit de m'inspirer, et, s'il a cette bonté, je le supplie surtout d'être d'accord avec lui-même.

En attendant cette inspiration, je trouve très-bon qu'on persécute les hérétiques, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas de l'avis des plus forts, car les plus faibles ne persécutent jamais. Je trouve fort bon qu'au seul nom d'hérétique on entre en fureur: c'est par-

là qu'on parvint à fêter le grand saint Barthélemi. Notre bon roi saint Louis disait à Joinville : « Quand un laïque entend médire de la religion chrétienne, il doit la défendre, non-seulement de paroles, mais à la bonne épée tranchante, et en frapper les médisans à travers le corps, tant qu'elle peut entrer. » *Ducange*, pag. 1. Il a mis le jargon de Joinville en français.

Il est fâcheux que saint Louis détestât plus les infidèles que les médisans de son royaume, à qui il pouvait imposer silence. Il ne fût pas mort de la peste sur la côte d'Afrique, s'il n'eût été plaider à coups de sabre, devant des gens qui ne l'entendaient point, la cause de Dieu, qui ne l'en chargeait point.

A propos d'hérésies, quelles bévues j'allais faire ! J'ai jeté un coup-d'œil sur celles qui ne présentent qu'un fa-

tras insipide, où on ne trouve pas le mot pour rire, et j'en laissais une bien ridicule, bien drôle, et qui peut nous égayer un peu! Il y a des gens qui disent : « Dieu m'a fait un estomac pour digérer, des mains pour saisir les objets, des jambes ponr marcher, et certaine chose... vous savez bien, afin que je ne m'en serve pas.

Les apôtres, au contraire, disaient : «Dieu m'a donné tous mes membres, même certaine chose... vous savez bien, afin que je m'en serve. Et ils s'en servaient, et beaucoup. Tenir une conduite opposée à la leur, c'est hérésie, incontestablement.

Or, saint Paul ne se servait pas de certaine chose illicitement. S'il manqua la demoiselle Gamaliel, dont il était éperdument amoureux, il se maria à une autre, à ce que dit positive-

ment saint Clément d'Alexandrie. *Stromat.*, lib. III. Le même saint nous apprend que saint Pierre avait des enfans. *Stromat.*, lib. VII.

Nous lisons dans les *Actes des apôtres, chap.* XXI, que les filles de saint Philippe prophétisaient, ce qui ne prouve pas qu'elles aient été prophétisées, mais ce qui prouve que saint Philippe était marié.

Eusèbe, *liv.* III, *chap.* XXIX, dit que Nicolas, choisi par les apôtres pour être adjoint à saint Étienne dans l'apostolat, avait une très-belle femme, avec laquelle il ne se mortifiait point à la manière de saint Adhelme, et Nicolas avait raison. Mais, selon l'usage de la plupart des maris qui ont de très-belles femmes, Nicolas était jaloux de la sienne, et Nicolas avait tort, car cette maladie-là ne remédie à rien. Les apô-

tres, qui pensaient comme moi sur l'article de la jalousie, le tancèrent vivement. Contre l'usage des maris jaloux, Nicolas amena sa belle femme au milieu de l'assemblée, et, pour faire voir qu'en véritable apôtre il était maître de lui, il dit ces propres mots à ses confrères : « Que celui qui la voudra l'épouse. »

Eusèbe ne dit pas que personne prît Nicolas au mot; mais l'historiette d'Eusèbe prouve, non-seulement que les premiers successeurs des apôtres se mariaient, mais qu'ils étaient sujets à toutes les faiblesses des maris.

Les apôtres entendaient si bien que leurs successeurs se mariassent, que Paul écrivait à Tite, *chap.* I : « Choisissez pour prêtre celui qui n'aura qu'une femme ayant des enfans fidèles et non

accusés de luxure. » Il dit la même chose à Timothée, *chap.* III, *v.* 2.

Je trouve dans les *Constitutions apostoliques*, liv. IV, chap. I, ouvrage très-postérieur : « L'évêque ne peut avoir qu'une épouse, qui prenne bien soin de sa maison. » Il pouvait, au moins, en avoir une.

Mais le clergé sentit bientôt qu'il ne compterait absolument sur ses membres qu'autant qu'ils se détacheraient de la société pour être tout-à-fait à l'Église, et le clergé sentait bien. Je pense, comme lui, qu'une femme aimable, de jolis enfans, feraient souvent oublier à un bon curé et le pape et ses bulles, et il faut qu'un curé qui fait bien son métier ressemble à une sentinelle, qu'il ait toujours l'œil et l'oreille au guet, qu'il ne reconnaisse

personne, et qu'il suive strictement sa consigne.

C'est d'après ce principe que plusieurs évêques proposèrent au fameux concile de Nicée, l'an 325, qu'il ne fût plus permis aux prêtres ni aux évêques de coucher avec leurs femmes. Il y avait à ce concile un évêque de Thèbes, nommé *Paphnuce*, surnommé *le Martyr*, qui s'opposa vigoureusement à la motion. Il déclara que coucher avec sa femme, c'est chasteté, et il ramena le concile à son avis. Voyez *Sozomène*, lib. 1, et *Socrate*, qui n'est pas le grand Socrate, lib. 1.

Le bon saint Paphnuce ne se doutait pas des avantages du célibat; il n'avait pas d'idée des jolies gouvernantes, des dévotes qui se laissent diriger, et de tout plein de moyens innocens d'apaiser certaines choses... vous

savez bien ; moyens qu'on trouve avec le temps, parce que l'esprit humain fait toujours des progrès ; moyens qu'on emploie si évidemment que lorsque le célibat fut devenu loi de rigueur, il fut expressément défendu d'ordonner un homme qui ne serait pas au *grand complet*. Si ce *grand complet* ne devait servir à rien, il eût été bien plus sage, bien plus simple, de mettre nos abbés dans l'impossibilité de pécher, en les arrangeant comme on faisait des prêtres de Cybèle, et beaucoup de maris sont de cette opinion.

D'abord ils auraient la voix plus belle, ce qui rendrait le culte plus auguste ; ensuite il n'y aurait plus de scandale, ce qui est quelque chose, et le *grand complet* a causé beaucoup de scandale.

Jean y sentait je ne sais quoi au

grand complet lorsqu'il voyait Théodora, femme du marquis de Toscane. Théodora aimait beaucoup les *grands complets*, et elle fit nommer le porteur de celui-ci pape par son fils Adalbert.

Malheureusement pour Jean x, son *grand complet* n'était pas du goût de Mazozie, fille de Théodora; elle le fit étrangler, et mit sur la chaire de saint Pierre Jean xi, fils adultérin qu'elle avait eu du pape Sergius iii.

Le *grand complet* de Grégoire vii plut tellement à la princesse Mathilde qu'elle donna au porteur sa personne et ses biens.

Jean xxii éprouvant la même chose que Jean x, enleva de Naples une femme nommée Catherine, et vécut publiquement avec elle.

Alexandre vi, plus que *complet* probablement, fit quatre fils et une fille

à Vanosie, dame romaine, mariée à Dominique Arimano. On prétend que sa fille Lucrèce, très-utile à ses quatre frères, le fut aussi à son papa; mais le fait n'est pas prouvé, et je ne crois point qu'un homme que conduisait le Saint-Esprit pût aller jusqu'à l'inceste.

Paul III s'amusait aussi à faire des enfans dont il faisait ensuite des cardinaux. Il faut que tout le monde vive.

Ah! par exemple, Jules III avait, dit-on, un goût fort extraordinaire: il avait pour maîtresse un joli petit garçon dont il fit un petit cardinal, ce qui fit beaucoup jaser.

Or, comme la conduite des grands influe beaucoup sur celle des petits, les évêques, les prêtres, les moines, et même les moinillons, prirent aussi goût au scandale, et scandalisèrent si bien qu'on fut enfin insensible au scan-

dale. Ces messieurs avouaient leurs petites faiblesses, comme une femme mariée convient, sans façon, qu'elle est grosse. Voltaire cite le testament d'un Crouï, évêque de Cambrai, mort en 1517 : il laisse plusieurs legs à ses bâtards, et déclare qu'il tient une somme en réserve pour ceux qu'il espère que Dieu lui fera la grâce de lui donner encore, au cas qu'il réchappe de sa maladie.

Je n'ai pas ouï dire qu'aucun évêque des derniers temps ait fait de testament de ce genre; mais nous avons vu de nos jours des évêques entretenir des filles de l'Opéra, et on les appelait des *prélats de cour*.

Cependant il y a toujours eu des esprits de travers qui prennent singulièrement les choses. Au dixième siècle, le prédicateur Maillard disait en

chaire : « O madame ! qui faites le plaisir de M. l'évêque, si vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame sa mère était fort privée de M. l'évêque. »

Le cordelier Menot disait dans un sermon : « Et vous, mesdames, qui faites à M. l'évêque le plaisir que vous savez, et dites après : Oh ! oh ! il fera du bien à mon fils, ce sera un des mieux pourvus en l'Église, etc. »

Cette manière de réprimer le scandale était bien aussi scandaleuse que le scandale même ; mais il y a eu et il y aura toujours scandale d'une espèce ou d'une autre, parce que Dieu ne peut être représenté que par des hommes, et qu'une tiare, une mitre et un bonnet carré ne sont pas les éteignoirs des passions. Une danseuse meurt sans

confession ; personne ne sait comment elle est morte ; il n'y a pas de scandale. Son curé, qui le sait, lui refuse les prières des morts, et il y a scandale, parce que chacun parle, chacun crie tant en prose qu'en vers. On disait au curé : « Si les prières sont utiles aux morts, pourquoi les refusez-vous à cette danseuse, en dépit de la charité qui vous l'ordonne ? Si elles ne sont bonnes à rien, pourquoi les vendez-vous aux autres? pourquoi les faites-vous payer d'avance, ce qui tient un peu des usuriers et des filles ? Pourquoi avez vous un tarif, tant par cierge, tant pour le drap noir uni, tant pour le drap noir galonné, tant pour le prêtre, tant par chantre, tant par serpent? Vous croyez donc que plus on dépense, et plus les prières sont efficaces? Comme c'est traiter les pauvres que Dieu-

Jésus aimait tant! — Ah! répond le curé, je refuse la sépulture par esprit de ma robe, et je la vends parce qu'il faut que je vive. — Hé, parbleu! lui répliquera-t-on, nous travaillons tous, travaillez aussi. Saint Paul et saint Pierre travaillaient de l'aiguille, et saint Pierre et saint Paul vous valaient bien.»

CHAPITRE IX.

Nous voilà arrivés au temps présent, à hier, à aujourd'hui, et nous n'avons pas examiné comment cette petite secte obscure, ignorée à sa naissance, s'est répandue sur une grande partie du globe et y a dominé.

Je sens bien que lorsqu'on a prouvé la futilité du dogme, le ridicule des cérémonies, il ne reste plus rien à prouver; mais il peut être curieux d'observer sommairement par quels degrés ont passé les suscceseurs d'un marchand de turbots pour arriver au pouvoir souverain et tenir en tutelle toutes les autres puissances.

On ignore absolument les noms des premiers pasteurs qui gouvernèrent dans l'obscurité, à Rome, l'obscure et faible troupeau de chrétiens. Ceux qui soutiennent que saint Pierre fut le premier evêque de Rome n'ont lu que les œuvres de sainte Thérèse et de Marie-à-la-coque: qu'ils lisent la première Épitre de saint Paul aux Corinthiens, ils verront que dans la primitive Église il n'y avait point de dignités ecclésiastiques.

Cette secte inconnue ou méprisée s'étendait insensiblement. Prêcher le mépris des richesses, c'est s'assurer l'appui de ceux qui n'ont rien, c'est leur laisser entrevoir la possibilité d'une loi agraire, et la canaille, qui n'a rien à perdre et tout à gagner dans les troubles, ne manque point d'en susciter quand on ne la réprime pas. Les empe-

reurs sévirent contre quelques chrétiens turbulens, et aussitôt la secte crie à l'oppression; elle se réunit, ses membres s'encouragent, les têtes s'échauffent, l'enthousiasme fait des prosélytes nouveaux, la secte devient redoutable à ses maîtres. Il faut qu'elle domine ou qu'elle soit écrasée: la canaille chrétienne triompha.

Les meneurs des chrétiens, car il y en a en reltgion comme en politique, sentirent quels avantages ils pouvaient tirer des divisions qui agitaient l'empire. Jusqu'alors ils avaient abhorré la guerre; mais il n'est pas de prince, pas de dogme qui ne soit subordonné à l'intérêt. Les chrétiens eurent la politique de se donner à Constance Chlore. Ils combattirent pour Constantin son fils; ils vainquirent son compétiteur

au trône, et ils changèrent la religion de l'empire.

Constantin, empereur malgré les Romains, Constantin chrétien devait être détesté de tout ce qui ne suivait pas la religion nouvelle. Licinius, son beau-frère, assassiné par lui; Licinien, son neveu, massacré à l'âge de douze ans; Maximien, son beau-père, égorgé à Marseille; son fils Crispus mis à mort après lui avoir gagné des batailles; son épouse Fausta étouffée dans un bain; tous ces meurtres n'empêchèrent pas les chrétiens d'en faire un saint, ce qui prouve assez qu'ils ne valaient pas mieux que lui; mais ces crimes ajoutèrent à la haine des anciens Romains. Peut-être le désir de se soustraire à l'exécration publique détermina-t-il Constantin à transférer le siége de l'empire

à Bysance : c'est à cette translation que les papes durent toute leur grandeur.

L'évêque de Rome jetait peut-être déja les fondemens de cette étonnante et ridicule puissance dont s'investirent ses successeurs ; mais il n'avait aucune suprématie sur les autres évêques, et il n'avait aucun crédit dans Rome. Lorsque Alaric assiégea cette ville, en 408, le pape Innocent 1er n'était pas assez puissant pour oser trouver mauvais qu'on sacrifiât aux dieux du Capitole pour obtenir leurs secours contre les Goths. En Italie, Jupiter était encore plus fort que Dieu-Jésus.

Mais, en l'an 451, lorsque Attila vint dévaster ces belles contrées, l'empereur envoya le pape Léon 1er et deux personnages consulaires négocier avec Attila. Les papes commençaient à être des personnages.

Ils étaient loin cependant de la splendeur dont brillait le clergé d'Orient. Je juge de la différence par la conduite que tenait, à peu près dans le même temps, un Léontius, évêque de Tripoli, car il y a eu des évêques à Tripoli, et la côte de Barbarie n'a pas toujours appartenu à ces damnés musulmans qui vous damnent à leur tour. Ce Léontius devait son siége à l'impératrice Eusébie; elle désira le voir, et le saint évêque lui fit dire qu'il n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal; qu'elle ne vînt au-devant de lui jusqu'à la porte, qu'elle ne reçût sa bénédiction en se courbant, et qu'elle ne se tînt debout jusqu'à ce qu'il lui permît de s'asseoir. Il faut être bien riche pour se brouiller ainsi avec sa bienfaitrice, et bien puissant pour traiter

impunément sa souveraine avec cette grossière impertinence.

Aussi ne fut-ce que des siècles après qu'Innocent III fut assez fat pour dire que l'évêque de Rome est le souverain maître de l'univers; que les princes, les magistrats, les évêques n'ont d'autre autorité dans l'Église ou dans l'État que celle qu'il veut bien leur accorder.

Ce fut plus long-temps après encore que Boniface VIII dit, dans sa bulle *Unum sanctum*: « L'Église a deux glaives, l'un temporel, l'autre spirituel : les princes sont et doivent être soumis au dernier, et ils ne peuvent disposer de l'autre que par l'ordre et la volonté des pontifes. »

Quel changement depuis le jour où le Dieu de ces humbles prêtres avait comparu sans résistance devant un of-

ficier de police de Jérusalem! Mais revenons.

Après le partage du monde connu en deux empires, les papes ménagèrent long-temps les empereurs d'Occident : ces prélats n'étaient pas encore assez forts pour être impertinens. C'est de l'empereur qu'ils recevaient la dignité pontificale, c'est à l'empereur qu'ils étaient soumis, c'est l'empereur qui les protégeait contre leurs ennemis, et ils n'en manquaient pas.

Pepin leur donna quelques terres de l'exarcat de Ravenne ; Charlemagne leur avait donné la Sicile, la Corse, la Sardaigne. Il n'y avait qu'une nullité dans la donation, c'est que rien de tout cela n'appartenait à Charlemagne ; mais les papes prenaient toujours, parce que saint Paul a dit aux Corinthiens, *ch.* IX : « N'avons-nous pas le droit de vivre à

vos dépens, et de mener avec nous une femme ? » Ce mot de saint Paul n'a pas un rapport direct à la chose, mais on l'appuie d'un autre *dictum*, de Jésus à ses apôtres : « Prenez ce qu'on vous donnera. »

Cet autre mot ne signifie pas : Prenez des effets volés ; mais il ne veut pas dire le contraire : ainsi les papes ont pu prendre en sûreté de conscience.

L'appétit vient en mangeant. Arien Ier fit valoir une donation de Constantin qui faisait présent à l'Église de Rome d'une portion de l'Italie, et, ce qui prouve incontestablement l'authenticité de cette pièce, c'est qu'il fut défendu d'en douter, à peine d'être déclaré hérétique, et cette déclaration-là vous menait loin.

Les successeurs d'Adrien s'occupè-

rent constamment du soin d'étendre le patrimoine de saint Pierre, qui ne posséda que ses propres filets. C'est sans doute en vertu de ces filets que les papes ont prétendu à l'empire des mers.

Henri III, empereur, donna à l'Église Bénévent, qui ne lui appartenait pas plus que la Sicile à Charlemagne. Le duc régnant était le plus faible, et le pape, qui avait toujours présent à l'esprit le *prenez ce qu'on vous donnera*, s'accomoda de Bénévent.

La malheureuse Jeanne de Naples fut obligée de vendre à l'Église le comtat d'Avignon. L'Église acheta et ne paya point, en vertu d'un *dictum* de Paul : « N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens ? »

Grégoire VII hérita de la princesse Mathilde, sa douce amie, en vertu d'un

testament par lequel elle abandonnait tout à l'Église pour le salut de son âme et celui de ses parens décédés. Il est assez drôle que Mathilde dépouillât ses parens vivans pour le bien de ses parens morts. Mais il était tout simple que le pape acceptât, parce que rien n'est respectable comme la dernière volonté d'un mourant.

Alexandre VI enrichit considérablement le saint-siége. Bologne, Rimini, Faënza, Pérouse, Ostie, Forli, Urbin, furent escamotés à leurs propriétaires par des moyens un peu extraordinaires à la vérité : la perfidie, l'empoisonnement, l'assassinat ne sont pas prescrits par l'Évangile; mais aussi l'Évangile ne défend rien de tout cela au pape, et il est dans les droits de l'homme de faire tout ce que la loi ne défend pas. Au reste, pour tout arranger, Alexan-

dre VI donnait des indulgences *in articulo mortis* à ceux qu'il expédiait pour l'autre monde.

Jules II ajouta, par des moyens plus doux, à la puissance temporelle des papes; et lorsqu'on règne par la force et par l'opinion, il n'est pas de bornes où on doive s'arrêter.

Comme les propriétés territoriales dépendent de mille cas fortuits que la prudence humaine ne peut prévoir ni éviter, il est bon de joindre au produit des terres qu'on peut perdre un revenu certain, et c'est encore ce que firent les papes. En prenant à droite et à gauche, ils lisaient les auteurs sacrés, et même les profanes.

Ils trouvèrent que les prêtres égyptiens avaient toujours joui des dîmes et étaient exempts de toute charge publique. Il était difficile de faire valoir

l'exemple des prêtres païens en faveur de ceux du vrai Dieu, mais on trouva que Moïse, Égyptien lui-même, avait adopté l'usage commode des ministres du dieu Apis. Moïse n'était pas prêtre, et cette autorité pouvait être récusable; mais Aaron, son frère, était premier pontife, et lui et ses lévites jouissaient de la dîme. Or, les papes, qui détestent les juifs, sont incontestablement les successeurs du juif Aaron, et Innocent II pria le Saint-Esprit de déclarer, au concile de Latran, en 1139, que les dîmes sont de droit divin. Le Saint-Esprit, qui s'intéresse au bien-être des ecclésiastiques, fit plus qu'on ne lui demandait; il déclara, en outre, que tous les laïques qui posséderaient des dîmes seraient excommuniés de droit....

A ce droit de dîmes on joignit le droit d'annates, le droit d'indulgences,

le droit de dispenses. Jean XXII ajouta à tous ces droits le droit de crime. Pour quatre tournois, un laïque pouvait coucher avec sa mère ou sa sœur. Le père et la fille payaient plus cher, mais ils pouvaient s'amuser chrétiennement en payant au Saint-Père dix-huit tournois. Un diacre pouvait assassiner pour douze tournois. L'abbé, l'évêque, plus riches, n'avaient le droit de poignarder leur homme que pour la somme de trois cents livres. Pour quelque argent on pouvait faire un petit monstre à sa chèvre, et gagner honnêtement sa vie en le montrant. On payait et on allait pécher après. Joinville nous apprend que le cardinal de Lorraine avait une indulgence qui lui remettait d'avance, et à douze personnes de sa suite, trois péchés à leur choix.

Pour percevoir tranquillement ces impôts, il fallait que la soumission des esprits allât jusqu'à l'aveuglement, et il était tel que personne ne doutait que le pape n'eût les clés du paradis, et bien des gens le croient encore, idée burlesque, difficile à expliquer ! car par paradis on entend le ciel, et les étoiles fixes, et les planètes, ne sont certainement pas le ciel. Si par le ciel on entend l'espace dans lequel roulent ces globes, il y a erreur ; car où il n'y a rien de solide, il n'y a pas de portes, et par suite point de clés. Si on suppose un paradis matériel situé on ne sait où, il y a erreur encore, car des âmes n'ont pas besoin qu'on leur ouvre la porte ; elles passent fort bien par le trou de la serrure. C'est pourtant avec ces clés qu'on a mené le genre humain par le nez.

La preuve essentielle en France de

la puissance spirituelle du pape, c'est que Jésus a dit à Pierre : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église. » Il ne serait pas étonnant que Dieu-Jésus, qui chantait, fît aussi des jeux de mots. Mais celui-ci est évidemment de la composition d'un prêtre français, car Pierre, nom propre, en italien Pietro, en espagnol Pedro, en anglais, en flamand, Peter, et ni Pietro, ni Pedro, ni Peter ne signifient pierre ou caillou. Allez dire à une dévote de la rue Saint-Denis que Jesus n'a pas dit : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église », et tâchez de vous en tirer avec un œil de reste.

Pendant qu'on menait la canaille et qu'on lui extorquait de l'argent avec des mots, on cherchait à miner l'autorité des souverains, et à étendre la

sienne sur tout le monde chrétien.

Hildebrand, né pour la condition la plus vile, et parvenu au pontificat par ses menées, comme tant d'autres, cet Hildebrand, connu sous le nom de Grégoire VII, ôta véritablement la ville de Rome aux empereurs d'Occident. Il s'attribua exclusivement le titre de pape, que partageaient avec lui les évêques; il fut le premier pontife souverain. Pour se maintenir, il excita des troubles de tous les côtés, et parvint à mettre l'Europe en feu. La nuit, dans les bras de sa Mathilde, le matin faisant son dieu, combattant le soir le pot en tête et la dague à la main, il se comparait à Booz couchant avec Ruth, à Moïse voyant le Seigneur, lui parlant et le touchant dans le buisson de feu, à saint Pierre coupant les oreilles à Malchus, et on lui trouva une rest

semblance si parfaite avec ces trois hommes divins, qu'il fut fait saint de la façon de Benoît XIII. On composa même un office de saint Grégoire. C'est bien dommage que Mandrin a été laïque! nous aurions peut-être l'office de saint Mandrin.

C'est beaucoup d'être souverain et de traiter ses anciens maîtres comme ses égaux : mais le lieutenant-général de Dieu peut-il n'être pas indigné de de cette égalité? Les premiers papes se prosternaient devant les empereurs, et Adrien Ier avait exigé qu'on lui baisât les pieds en paraissant devant lui. Cet acte était avilissant, mais on voulait bien n'y voir qu'un simple cérémonial. Le croirez-vous? le représentant de ce Dieu si pauvre ne fut pas satisfait d'être souverain et de se faire baiser les pieds!

L'ambition des papes vous choque ; vous trouvez extraordinaire, vous trouvez mauvais qu'ils soient souverains. Que vous êtes bon ! Les Japonais n'ont-ils pas été gouvernés pendant dix huit cents ans par leurs dairis, ou souverains pontifes? les Brachmanes n'ont-ils pas régné dans l'Inde au nom de leur dieu Brama ? Numa Pompilius, qui avait des conférences avec la nymphe Égerie et qui ne parlait que de la part des dieux, n'était-il pas roi et pontife? les druides ne gouvernaient-ils pas les Celtes? Mahomet et les califes ses successeurs n'ont-ils pas soumis et gouvernés une partie de la terre ? de nos jours, le roi d'Angleterre n'est-il pas chef de l'Église anglicane? Vous me direz que ces gens-là sont des païens ou des hérétiques, et que ce n'est pas chez eux que le pape doit chercher des

exemples: ma foi, on en prend partout quand ils sont bons à suivre. Félicitez-vous de ce que la théocratie n'est point universelle. Les hommes sont si faciles à persuader, si aisés à mener, si bêtes quand on leur parle au nom de Dieu!

Les papes sont tellement convaincus de cette vérité que, maîtres de l'esprit des peuples, ils n'ont pas balancé à parler aux souverains le langage du diable à Jésus-Christ : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens, adoraveris me.* (Je te livrerai tous tes sujets pieds et poings liés, si tu veux t'humilier devant moi.) Il n'est pas beau d'emprunter le langage du diable; mais, qu'importe, pourvu que les souverains obéissent!

Résistent-ils, le royaume en interdit, les sujets déliés du serment de fidélité,

la guerre civile; et si tout cela ne suffit pas, le poignard.

Depuis Philippe Ier jusqu'à Louis VIII, tous les rois de France ont été excommuniés. Tous les empereurs l'ont été, depuis Henri IV jusqu'à Louis de Bavière. Plusieurs rois d'Angleterre ont été frappés de la fulmination papale, qui n'est rien en elle-même, et qui est tout quand les sujets sont de vrais chrétiens ne connaissant que leur Dieu méchant, cruel, perfide, et s'efforçant de lui ressembler. Rappelons-nous un malheureux roi de France qui avait épousé sa cousine avec dispense du marchand de dispenses. L'inclination et le bien de l'État unissaient également Robert à Berthe. Grégoire V osa imposer au roi une pénitence de sept ans; il lui ordonna de quitter sa femme enceinte, il excommunia les

évêques qui avaient béni ce mariage ou qui y avaient assisté. Toute la France se tut et abandonna lâchement son chef; trois domestiques lui restèrent fidèles, mais ils lui présentaient ses alimens au bout d'une longue pièce de bois; ils purifiaient par le feu ce qu'il avait touché.

Sa femme, sa cousine, son amie, tourmentée pendant sa grossesse par la crainte de l'enfer, qu'on lui montrait sous ses pas, accoucha d'un monstre, et on eut la cruauté de le présenter à sa mère dans un plat d'argent!...

Pardon! j'avais promis d'être toujours gai, et je cède un moment à mon indignation : mais quel Dieu que le Dieu qu'il faut que je reconnaisse dans un semblable vicaire!

Ce fut encore en vertu de l'excommunication que Raymond de Toulouse

fut dépouillé de ses biens au concile de Saint-Jean-de-Latran, en 1215. Innocent II abusa du Saint-Esprit, et traita, en son nom, avec ignominie, le malheureux à qui il ôtait tout.

En 1245, au concile de Lyon, Innocent IV excommunia l'empereur Frédéric II, le déposa, et lui interdit le feu et l'eau. Au concile de 1179, Alexandre III avait donné la préséance sur les évêques aux cardinaux, qui n'étaient rien dans la hiérarchie ecclésiastique. Au concile de Lyon, Innocent IV leur donna un chapeau rouge, en signe de la guerre d'extermination qu'il voulait faire, et qu'il voulait qu'ils fissent à l'empereur. Le chapeau rouge a donc précisément l'origine du bonnet révolutionnaire, qui a déshonoré la France. Cette guerre papale amena la destruc-

tion de la maison de Souabe et trente ans d'anarchie en Allemagne.

Quand l'insolence est portée impunément à ce point, s'étonnera-t-on que l'insolent se décore d'une triple couronne, et se déclare hautement le supérieur des rois?

Cependant ces pontifes, qui foulaient les souverains aux pieds, n'étaient pas constamment heureux. Tous ceux qui pouvaient soudoyer un parti voulaient être papes. A diverses époques, Dieu faisait pleuvoir des papes, comme il lui plaît parfois de faire pleuvoir des pierres qui écrasent le genre humain; et si j'écrivais l'histoire, je ferais celle de vingt guerres de papes contre papes, d'évêques contre évêques; je rapporterais les crimes qui délivraient les prétendans de leurs

compétiteurs. O Jésus! Jésus! pourquoi es-tu né, ou pourquoi de ton cadavre a-t-on fait un vampire?

Il y avait des gens que l'excommunication ne persuadait pas: ces gens-là parlaient. Il fallut trouver un saint moyen de les réduire au silence. On imagina l'Inquisition.

Rien de sacré, rien d'incontestable, rien d'aussi ancien que l'institution de ce tribunal. Dieu lui-même l'institua, selon Louis de Paramo, par ces paroles: *Adam, ubi es?*

Louis de Paramo prétend que sans cette citation la procédure de Dieu contre Adam eût été nulle, parce que tout procès commence par une assignation.

Selon Paramo, les habits de peau dont se couvrirent Adam et Ève sont le modèle du san-benito.

pour Rome. Avant que ce courrier fût de retour à Lisbonne, le légat Savédra avait fait brûler deux cents personnes et volé deux cent mille écus.

Il faut être vrai : Savédra n'était pas prêtre; mais le pape Paul IV l'était, et il ratifia tout ce que Savédra avait fait. Ce qui avait été bon à prendre pour l'un fut bon à garder pour l'autre. Paramo, *Hist. de l'Inquisition.*

Tout était du ressort de l'Inquisition, jusqu'à l'astronomie. Il paraît difficile de trouver des hérésies dans les raisonnemens qu'on fait sur les corps célestes, mais on en trouve où on veut. L'Inquisition s'empara de Galilée, qui avait prouvé que le soleil est fixe et que les planètes tournent autour de lui. On lui remontra qu'il est évident que c'est le soleil qui marche, puisque Josué l'arrêta. « Galilée pouvait

répondre, dit Voltaire, que c'est depuis ce temps-là qu'il ne marche plus.» Quoi qu'il en soit, Galilée fut mis au pain et à l'eau : on lui fit dire régulièrement son rosaire, pratique utile et très-instructive. S'il n'eût pas été fortement protégé par le grand-duc de Toscane, il était brûlé pour avoir eu raison, parce qu'avoir raison c'est être hérétique.

J'avoue que l'Inquisition s'est fort adoucie depuis que les yeux se sont ouverts; je sais bien qu'un pape qui s'aviserait aujourd'hui de mettre un État en interdit se ferait rire au nez. Et à qui doit-on les lumières qui ont brisé ces armes méprisables? à ceux qu'on calomnie tous les jours, qu'on peint à la canaille de toutes les classes comme des perturbateurs de la société. Au reste, lorsqu'on a lié pieds et poings à

un enragé, qu'importe qu'il crie! L'enragé, c'est Geoffroi.

Cependant, comme il est bon de maintenir les anciens et utiles usages, en attendant le moment de leur rendre leur vogue et leur force première, l'Église continue à excommunier les sorciers et les comédiens. Il n'y a plus de sorciers : à leur égard, l'excommunication n'a lieu que pour nous entretenir dans l'habitude du mot. Quant aux comédiens, c'est autre chose; l'excommunication les frappe réellement, et je suis forcé de convenir qu'elle est établie d'après une autorité respectable. Tertullien a fait sur les spectacles un livre qu'aucun comédien n'a jamais lu, et qu'ils devraient pourtant lire tous, car il me semble qu'on doit être bien aise de savoir pourquoi on est damné. Tertullien dit que le diable

élève les acteurs sur des brodequins, pour donner un démenti à Jésus-Christ, qui assure que personne ne peut ajouter une coudée à sa taille. C'est une idée précieuse que celle de Tertullien, et qui justifie de reste la sévérité de l'Église.

Cependant, en théologie, il y a toujours deux manières de voir les choses, parce que rien n'est clair comme la théologie. Or, je soutiens que, loin d'excommunier les comédiens, on devrait les béatifier, et j'ai aussi une autorité respectable en faveur de la béatification : c'est celle de saint Grégoire de Naziance, qui vaut bien Tertullien. Or, saint Grégoire institua un théâtre ; il composait les pièces qu'on y jouait, et il montra quelquefois du talent. Ses acteurs étaient ses disciples, et ils partageaient la sainteté du maî-

tre dont ils répétaient saintement les saintes tirades. Nos comédiens sont les successeurs des comédiens de saint Grégoire : pourquoi ne partageraient-ils pas le paradis avec eux ?

La France doit la bonne tragédie et l'opéra à deux cardinaux. Richelieu et Mazarin n'ont pas relevé les acteurs de l'excommunication, donc ils sentaient qu'elle était mal appliquée, et par conséquent nulle : donc jouer la comédie est œuvre pie.

Au surplus, pour prévenir les tracasseries, les criailleries et l'éclat, je conseille aux comédiens de renoncer à la manie de se faire porter après leur mort à l'église, où ils n'ont pas mis le pied de leur vivant. Revenons encore : l'ordre des matières me fait souvent oublier l'ordre chronologique.



CHAPITRE X.

Les papes, ayant établi leur empire sur toute la chrétienté, voulurent étendre la chrétienté sur toute la terre : ils n'avaient que ce moyen-là de se faire baiser les pieds par les princes qui n'ont pas le bonheur de croire en Dieu-Jésus. Ils prêchèrent des croisades, et les chrétiens partirent en foule pour s'aller faire tuer ou mourir de la peste en Syrie, en Égypte, en Palestine. Ces preux guerriers n'oubliaient pas de donner, avant de partir, leurs bieus aux moines : tout le monde faisait ses affaires.

De l'habitude des croisades contre

les infidèles il était aisé de passer à celle des croisades contre les hérétiques. Un prince qui avait déplu au pape était hérétique, et rien ne se prouve aussi facilement qu'une hérésie : Voltaire en trouve trois ou quatre dans l'*Oraison dominicale.*

Nôtre père qui êtes aux cieux... Dieu est partout, ainsi hérésie.

Que votre volonté soit faite... Vouloir et faire sont pour Dieu la même chose, ainsi hérésie.

Ne nous induisez point en tentation... On a traduit le *nec nos inducas* par *ne nous laissez pas succomber ;* mais il y a *ne nous induisez point*, ainsi hérésie et blasphème qui fait Dieu auteur du mal.

Lorsque le prince qu'on voulait perdre était convaincu d'hérésie, on ameutait contre lui ceux qui espéraient piller ses États et ceux à qui on les pro-

mettait; on égorgeait ses sujets, et les fidèles qui se faisaient tuer dans ces saintes opérations mouraient chargés d'indulgences dont ils faisaient beaucoup de cas.

Quand le prince hérétique se défendait vigoureusement, on ranimait le courage des assaillans en leur rappelant l'exemple de saint Cyrille, qui, seul avec ses moines, voulut faire à Alexandrie une révolution qu'il devait commencer par l'assassinat d'Oreste, gouverneur de la ville. Quand le prince hérétique était vaincu, on excitait les vainqueurs à ne faire de quartier à personne, et l'exemple de saint Cyrille, qui égorgea la belle, la savante, la vertueuse Hypatie, qui mit son corps en pièces et qui en traîna les lambeaux par les rues. Nos soldats chrétiens allaient encore plus loin que

saint Cyrille : avant d'égorger une belle femme, ils prenaient la peine de la violer.

Il y avait en France un parti très-fort, plus qu'hérétique, car il était calviniste : ce parti avait souvent alarmé la cour, et traité avec elle d'égal à égal. Les calvinistes étaient toujours sur leurs gardes; il n'était pas facile de s'en défaire : les prêtres arrangèrent cela. Ils mettaient sans cesse sous les yeux des catholiques, élevés par eux dans la haine des huguenots, Aod massacrant le roi Églon, Samuel massacrant le roi Agag, sans égards aux traités, le grand-prêtre Joad assassinant sa reine, Judith coupant la tête de l'homme à qui elle venait de prodiguer ses faveurs : ces images sinistres échauffaient les imaginations, ces crimes consacrés encourageaient au crime.

On se servait encore utilement de ce passage de la *Genèse* : « Lorsque le Seigneur vous aura livré les nations, égorgez tout sans épargner un seul homme, et n'ayez pitié de personne. » Or, ce fut une nuit qui précédait le jour de la Saint-Barthélemy, que le Seigneur livra les calvinistes de Paris à leurs frères les catholiques, qui suivirent à la lettre le précepte de la *Genèse*. En commémoration de cette belle nuit, le pape fit faire des réjouissances à Rome, et cela devait être.

Un Génois trouva un nouveau monde, découverte si funeste à ses habitans, et même à ses vainqueurs. Alors le ciel ne fut plus de cristal, et, au hasard de ne savoir où mettre le paradis, le pape convint que les cieux entourent la terre; mais voilà la conséquence qu'il en tira : « J'ai les clés du

ciel, quel qu'il soit; le ciel entoure la terre, et il serait absurde de penser que je sois maître du contenant sans l'être du contenu: ainsi le Nouveau-Monde est à moi. Je veux bien vous laisser de l'autre ce que je n'ai pu vous prendre. »

Cette logique ne paraissait pas convaincante. Le pape reprenait : « Il est dit dans saint Augustin, *lettre* 153e : Le monde entier appartient aux fidèles, et les infidèles n'en possèdent rien légitimement : or, je suis fidèle, ajoutait le pape. — Mais nous le sommes aussi, répondaient Ferdinand et Isabelle.—Eh bien! répliquait le pape, vous aurez la terre, et moi les fruits, parce que saint Augustin dit dans sa 93e Épître : Tout appartient de droit divin au juste, d'après le passage du psaume : « Le juste mangera le fruit

du travail de l'impie. » Or, les Américains sont des impies, et ce n'est pas vous qui êtes le juste; c'est moi, puisque je vous absous de vos péchés, et que je vous bénis tous les jours. »

La querelle s'échauffait. Le roi et la reine d'Espagne ne voulaient pas faire des conquêtes pour le pape; ils allaient renoncer à l'entreprise, et les pauvres Péruviens étaient sauvés. Le pape voulut bien se borner, en Amérique, à l'exercice du pouvoir spirituel, et il chargea les vaisseaux espagnols d'inquisiteurs et de missionnaires.

Ces inquisiteurs et ces missionnaires firent si bien qu'en peu d'années douze millions d'hommes disparurent de la surface du globe, et certainement le Seigneur dut être très-satisfait d'une conduite aussi conforme à ses principes, car le Seigneur dit :

« Tu gouverneras toutes les nations que tu nous soumettras, avec une verge de fer; tu les briseras comme le potier fait d'un vase. *Psaume* 2.

« Tu briseras les dents des pécheurs. *Psaume* 3.

« Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils deviendront à rien comme de l'eau, car il a tendu son arc pour les abattre; ils seront engloutis tout vivans dans sa colère, avant d'attendre que les épines soient aussi hautes qu'un prunier. *Psaume* 57.

« Les nations viendront, vers le soir, affamées comme des chiens, et toi, Seigneur, tu te moqueras d'elles et tu les réduiras à rien. *Psaume* 58.

« Bienheureux celui qui prendra tes petits enfans, et qui les écrasera contre la pierre. » *Psaume* 139.

Le style du prophète-roi n'est pas brillant, mais il est d'effet.

Pendant que les missionnaires et les inquisiteurs travaillaient en grand en Amérique, leurs confrères d'Europe, émerveillés, s'agitaient en tout sens pour ramener, par-ci par-là, quelque huguenot à l'Église romaine, hors laquelle il n'y a pas de salut. Ils se lassèrent de ces conversions rares et sans éclat qui ne font pas d'honneur à l'ordre. Les jésuites, toujours jaloux d'éclipser les autres sociétés monacales, imaginèrent d'aller convertir la Chine et le Japon.

Les jésuites avaient de l'esprit, des connaissances; ils étaient insinuans; ils plurent à l'empereur de la Chine, et parvinrent en peu de temps jusqu'à la faveur. Ils s'en servirent pour exciter des divisions cruelles dans la fa-

famille impériale. Ils avaient converti trois princes qui ne voulaient plus obéir à leur père; ils avaient fait des prosélytes parmi le peuple. L'empereur prévit des troubles prochains, et ses affaires avaient toujours été très-bien avant l'arrivée de Dieu-Jésus et de ses prêtres. Il fut assez ferme pour les congédier tous ensemble, et assez poli pour mettre des égards dans leur expulsion.

Cette modération de l'empereur Yontchin est d'autant plus remarquable qu'il n'ignorait pas que d'autres jésuites, fidèles au *compelle intrare*, avaient fait au Japon ce que ceux-ci se proposaient vraisemblablement de faire à la Chine.

Il y avait au Japon douze sectes qui vivaient dans l'union; le christianisme devint la treizième.

Bientôt les chrétiens voulurent dominer au Japon comme partout. Ils eurent quelques démêlés avec un grand de l'État : on les humilia. Ils n'étaient pas les plus forts : ils demandèrent pardon ; on leur pardonna.

La vengeance est le plaisir des dieux, et les représentans des dieux peuvent aussi aimer la vengeance : nos missionnaires conspirèrent contre le gouvernement.

Les Hollandais prirent un vaisseau espagnol, et y trouvèrent des lettres du consul d'Espagne au Japon, par lesquelles il ne demandait que quelques vaisseaux pour aider les fidèles à s'emparer du pays.

Les Hollandais portèrent cette lettre aux magistrats. On arrêta le consul, on lui fit son procès, et on le brûla.

Les disciples des jésuites voulurent

venger leur frère; ils prirent les armes au nombre de trente mille. Il y eut une guerre civile affreuse, qui ne finit que par l'extermination du dernier chrétien.

C'est une si belle chose que le titre de chrétien qu'on peut l'acheter par les plus grands sacrifices. Cependant, si l'on veut que le christianisme dure, il ne faut pas égorger tous les hommes, et on y a quelquefois été d'un train à faire croire que bientôt il n'en resterait plus. Voltaire, qui avait beaucoup lu et qui avait de la mémoire, a fait le compte de ceux qui sont morts pour la gloire de Dieu, et il n'en trouve que neuf millions sept cent dix-huit mille huit cents, en réduisant avec bonne foi d'un tiers, de moitié ou de deux tiers, les rapports des historiens qui peuvent être exagérateurs. « Neuf mil-

lions sept cents..... allons, allons, cela ne se peut pas, dit mon abbé.—Non! eh bien, mon très-cher, je vais vous mettre sous les yeux un abrégé du compte de Voltaire. »

L'an 351, Novatien disputait la papauté au prêtre Corneille. Dans le même temps, Cyprien et un autre prêtre, nommé Novat, qui avait tué sa femme à coups de pied dans le ventre, se disputaient l'épiscopot de Carthage. Les chrétiens des quatre partis se battirent, et il y a modération en réduisant le nombre des morts à deux cents, ci... 200

L'an 313, les chrétiens assassinent le fils de l'empereur Galère; ils assassinent un enfant de huit ans,

---

200

D'autre part. . . 200

fils de l'empereur Maximin, et une fille du même empereur, agée de sept ans; l'impératrice leur mère est arrachée de son palais, et traînée avec ses femmes par les rues d'Antioche, et l'impératrice, ses enfans et ses femmes sont jetés dans l'Oronte. On n'égorge pas, on ne noie pas toute une famille impériale sans massacrer quelques sujets fidèles, sans que les sujets fidèles ne perforent quelques égorgeurs. Portons encore le nombre des morts à deux cents, ci. 200

400

Ci-contre. . . 400

Pendant le schisme des donatistes en Afrique, on peut compter au moins quatre cents personnes assommées à coups de massue; car les évêques ne voulaient pas qu'on se servît de l'épée, parce que l'Église abhorre le sang, ci. . 400

La consubstantiabilité mit l'empire en feu à plusieurs reprises, et désola, pendant quatre cents ans, des provinces déjà dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales. Mettons cela à trois cent mille chrétiens égorgés par

---

800

D'autre part...	800
des chrétiens, ce qui ne fait guère que sept à huit cents par an, ce qui est très-modéré.................	300,000
La querelle des iconoclastes et des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies	60,000
L'impératrice Théodore, veuve de Théophile, fit massacrer, en 845, cent mille manichéens. C'est une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce qu'il était pressé, et qu'on n'en avait encore pendu, empalé, noyé, que vingt mille...............	120,000
	480,800

Ci-contre. . . .	480,800
N'en comptons que vingt mille dans les vingt guerres de papes contre papes, d'évêques contre évêques : c'est bien peu	20,000
La plupart des historiens s'accordent et disent que l'horrible folie des croisades coûta la vie à deux millions de chrétiens. Réduisons le compte de moitié, et ne parlons pas des musulmans tués par les chrétiens.	1,000,000
La croisade des moines-chevaliers-porte-glaives, qui ravagèrent tous les bords de la mer Baltique,	
	1,500,800

D'autre part. . . .	1,500,800
peut aller au moins à cent mille morts.	100,000
Autant pour la croisade contre le Languedoc, long-temps couvert des cendres des bûchers.	100,000
Pour les croisades contre les empereurs depuis Grégoire VII, nous n'en compterons que trois cent mille.	300,000
Au quatorzième siècle le grand schisme d'occident couvrit l'Europe de cadavres. Réduisons à cinquante mille les victimes de la *rabbia papale*.	50,000
Le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague fit	
	2,050,800

Ci-contre. . . 2,050,800

beaucoup d'honneur à l'empereur Sigismond; mais il causa la guerre des Hussites, pendant laquelle nous pouvons hardiment compter cent cinquante mille morts. 150,000

Les massacres de Mérindol et de Cabrières sont peu de chose après cela. Vingt-deux gros bourgs brûlés; des enfans à la mamelle jetés dans les flammes; des filles violées et coupées en quartiers; des vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien, et qu'on faisait sauter par le moyen de la

2,200,800

D'autre part. . . 2,200,800

poudre à canon qu'on leur enfonçait dans les deux orifices; les maris, les pères, les fils, les frères, traités à peu près de même; tout cela ne va qu'à dix-huit mille, et c'est bien peu. 18,000

L'Europe en feu depuis Léon x jusqu'à Clément xi; le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude des bûchers; le sang versé à flots partout; les bourreaux lassés en Flandre, en Hollande, en Allemagne, en France, et même en Angleterre; la saint Barthélemy, les massacres des

2,218,800

Ci-contre. . .	2,218,800
Vaudois, des Cévennes, d'Irlande, tout cela doit aller au moins à deux millions	2,000,000
On assure que l'Inquisition a fait brûler quatre cent mille individus. Réduisons encore de moitié.	200,000
Las Casas, évêque espagnol et témoin oculaire, atteste qu'on a immolé à Jésus douze millions des naturels du Nouveau-Monde. Réduisons cela à cinq millions : c'est être beau joueur	5,000,000
Réduisons avec la même économie le nombre des morts pendant la guerre ci-	
	9,418,800

D'autre part. . .	9,418,800
vile du Japon ; on le porte à quatre cent mille, et je n'en compterai que trois cent mille.	300,000
Total . . .	9,718,800

Le tout, ajoute Voltaire, ne monte qu'à la somme de neuf millions sept cent dix-huit mille huit cents personnes égorgées, noyées, brûlées, rouées ou pendues pour l'amour de Dieu. Dans ce compte ont été oubliés deux cent mille Saxons égorgés par Charlemagne, afin de persuader aux autres l'excellence du christianisme. J'espère qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire : mais à qui en aura-t-on l'obligation ?

Les hommes qui veulent avilir Voltaire et les écrivains de mérite qui

l'ont secondé ne seraient-ils pas bien aise qu'on pût continuer ces calculs-là, heim, Geoffroi?

Une observation que Voltaire n'a pas faite (un grand homme n'est pas obligé de penser à tout) et que je fais, moi, pauvre petit, c'est que nos chers abbés se servent des passages de leurs livres qui favorisent leurs passions ou leurs intérêts, et qu'ils laissent les autres dans la poussière des bibliothèques. Moi, j'aime à fouiller dans cette poussière-là, et j'y retrouve la condamnation des persécuteurs, quels qu'ils soient et de quelque prétexte qu'ils s'appuient.

Saint Hilaire, liv. I, dit: « Si on usait de violence pour la défense de la foi, les évêques s'y opposeraient. »

Lactance, liv. III, dit: « La religion

forcée n'est plus la religion; il faut persuader et non contraindre. »

Saint Anastase, liv. 1, dit: « C'est une exécrable hérésie de vouloir attirer par la force, par les coups, par les emprisonnemens, ceux qu'on n'a pu convaincre par la raison. »

Saint Augustin dit: « Persécuterons-nous ceux que Dieu tolère. »

Saint Bernard dit dans ses Lettres: « Conseillez, et ne forcez pas. »

Combattez ces gens-là, Geoffroy; démentez-les, vous en êtes digne.

Il est fâcheux qu'après s'être ainsi prononcé, saint Augustin ait persécuté les donatistes, et que saint Bernard ait prêché les croisades. Nous autres bourgeois de Paris, nous raisonnons aussi sensément que les saints quand nos passions ne nous dominent

pas, et les saints déraisonnent comme nous quand leurs passions les dominent.

Il est si malheureusement vrai que les mêmes hommes réunissent tous les extrêmes que les ministres protestans, qui reprochent aux prêtres romains leurs vices, leurs cruautés, qui rejettent avec horreur et l'excommunication et l'Inquisition, ont donné dans les mêmes excès.

François Gomar, théologien protestant, soutenait que Dieu a destiné, de toute éternité, la plus grande partie des hommes à brûler éternellement. Ce dogme est celui de toutes les sectes chrétiennes. Le grand-pensionnnaire de Hollande, Barnevelt, trouvait, à soixante-douze ans, de la consolation à croire qu'il serait sauvé, parce que Dieu ne peut haïr ses créatures. Il pu-

bliait son opinion, honorable au Créateur : qu'arriva-t-il? un synode s'assembla, le fit comparaître, et le condamna, le 13 mai 1619, à avoir la tête tranchée, *pour avoir*, dit la sentence, *contristé, au possible, l'Église de Dieu.* Après cette multitude d'exemples, le diable lui-même ne voudrait pas être chrétien, et nos bonnes femmes abjureraient leur religion si elles la connaissaient.

« Mais, mon cher monsieur, me dit mon abbé, pourquoi cet acharnement? — Mon cher, il faut dire la vérité aux hommes. — J'avoue que, dans mille occasions, des prêtres indiscrets... — Ah! indiscret est joli! — Des prêtres indignes de leur ministère... — A la bonne heure. — Ont déshonoré la religion. — Je vous défierais de le nier. — Mais la religion est bonne. — Ses prin-

cipes sont atroces. — Et puis, le fanatisme est éteint. — Il dort, l'abbé; il faut garantir les hommes du réveil. »

Il n'y a guère que deux cents ans depuis que le pape Clément VIII refusait de reconnaître Henri IV pour légitime roi de France, à moins qu'il ne se soumît à certaines conditions plus impertinentes les unes que les autres. La plus révoltante était d'exiger que le grand, que le brave Henri se coucherait sur le ventre, et recevrait les étrivières de monsieur le légat. Il fallut que le roi composât avec ce faquin de Clément. Tout ce qu'il put obtenir, après bien des négociations, c'est qu'il serait fouetté à Rome par procureur, et de la main même de sa sainteté.

Ce même Clément VIII convoitait la ville de Ferrare, et il fallait un prétexte pour s'en saisir. Le pape préten-

dit que César d'Est, prince souverain de cette ville, n'était pas assez noble du côté de sa grand'mère; qu'ainsi les enfans qu'elle avait faits étaient bâtards et inhabiles à hériter, et il s'empara de Ferrare; et cette friponnerie, apostoliquement scandaleuse, n'éprouva aucune espèce d'opposition.

Ah! le fanatisme est éteint, et il n'y a pas plus de cinquante ans que des jésuites entrèrent dans la conspiration ourdie contre la personne du roi de Portugal, et il n'y a que cinquante ans que ce prince se crut obligé de demander à Rome la permission de faire juger ses prêtres assassins.

Il y a quarante-trois ans qu'un fanatique assassina le roi de France, et il répondit, à son premier interrogatoire, qu'il avait obéi à sa religion, et que qui n'est bon que pour soi n'est bon à rien.

Ce qu'il y a de plaisant, si l'on peut plaisanter sur pareille matière, c'est que les rois, constamment victimes du fanatisme, en ont eux-mêmes été infectés. Guillaume-le-Bâtard s'ingéra de guérir les écrouelles avec le bout du doigt. Les rois de France furent bien aises de faire des miracles, comme les rois d'Angleterre, leurs vassaux, et ils touchèrent aussi les écrouelles. Cette prérogative leur fut fidèlement conservée, et Jacques II, qui perdit le trône d'Angleterre pour avoir trop aimé la messe, Jacques II qui vivait à Saint-Germain des aumônes de Louis XIV, avait l'impertinence d'y toucher les écrouelles, d'après son titre de roi de France, que ceux d'Angleterre ont gardé jusqu'à Georges III inclusivement.

Sous le règne de Louis XV, on impri-

mà un livre intitulé : *l'Accord de la Religion et de l'Humanité*. L'auteur, très-humain, dit, *pag*. 89 et 90 : « S'il y a chez vous beaucoup d'hétérodoxes, ménagez-les, persuadez-les. S'il n'y en a qu'un petit nombre, mettez en usage la potence et les galères, et vous vous en trouverez bien. » Il dit, *pag*. 149 : « L'extinction totale des protestans en France n'affaiblirait pas plus l'État qu'une saignée n'affaiblit un malade bien constitué. » Quel enragé! La Sorbonne s'est tu, cela ne m'étonne pas; le Parlement s'est tu, c'est que l'auteur tait un homme d'État.

Un prêtre du pays de Calas, l'abbé de Caveyrac, a fait imprimer, il y a trente ans, une apologie de la Saint-Barthélemi.

Il y a six mois qu'un curé persuada à un mari auvergnat d'étrangler sa

femme, parce qu'elle était jacobine. La malheureuse périt, et son époux, plus malheureux, porta sa tête sur l'échafaud.

Oui, le fanatisme dort, mais il ne faut, pour le réveiller, que des prêtres qui puissent tout dire et des chrétiens qui osent tout faire.

« Je le répète, éclairons les hommes démasquons les fripons. — Je le répète, vous êtes un athée. — Vous êtes un croque-Dieu. »

Il faut une morale. La véritable est celle qui assure le bien de tous. La plus simple est la plus auguste, la plus certaine. Prêtres, refaites vos livres, ou plutôt brûlez-les. Supprimez, sans retour, ces fables qui abrutisssent l'esprit humain; abjurez ces principes

